

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

SOUS

PIERRE-LE-GRAND.

TOME PREMIER.

Cette édition stéréotype, en 2 vol. in-18, se vend à Paris,

Chez P. Didot l'aîné, imprimeur, aux galeries du Palais des sciences et arts, n° 3;

Et chez Firmin Didot, libraire, rue de Thionville, n° 1850.

Prix en feuilles:

Papier ordinaire, ...	1 fr.	50 cent.
Papier fin, ...	2	50
Papier vélin, ...	6	
Grand papier vélin, . . .	9	

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

SOUS

PIERRE-LE-GRAND,

PAR VOLTAIRE.

TOME PREMIER.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de Firmin DIDOT.





A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.
AN XI, (1803.)







PRÉFACE
HISTORIQUE ET CRITIQUE.

PARAGRAPHE I.

Lorsque, vers le commencement du siecle où nous sommes, le czar Pierre jetait les fondements de Pétersbourg, ou plutôt de son empire, personne ne prévoyait le succès. Quiconque aurait imaginé alors qu'un souverain de Russie pourrait envoyer des flottes victorieuses aux Dardanelles, subjuguer la Crimée, chasser les Turcs de quatre grandes provinces, dominer sur la mer Noire, établir la plus brillante cour de l'Europe, et faire fleurir tous les arts au milieu de la guerre, quiconque l'eût dit n'eût passé que pour un visionnaire.

Mais un visionnaire plus avéré est l'écrivain

qui prédit, en 1762, dans je ne sais quel contrat social ou insocial, que l'empire de Russie allait tomber. Il dit en propres mots: « Les « Tartares, ses sujets ou ses voisins, deviendront ses maîtres et les nôtres: cela me paraît infaillible. »

C'est une étrange manie que celle d'un polisson qui parle en maître aux souverains, et qui prédit infailliblement la chûte prochaine des empires, du fond du tonneau où il prêche, et qu'il croit avoir appartenu autrefois à Diogene. Les étonnants progrès de l'impératrice Catherine II, et de la nation russe, sont une preuve assez forte que Pierre-le-Grand a bâti sur un fondement ferme et durable.

Il est même de tous les législateurs, après Mahomet, celui dont le peuple s'est le plus signalé après lui. Les Romulus et les Thésée n'en approchent pas.

Une preuve assez belle qu'on doit tout en Russie à Pierre-le-Grand, est ce qui arriva

dans la cérémonie de l'action de graces rendues à Dieu, selon l'usage, dans la cathédrale de Pétersbourg, pour la victoire du comte d'Orlof, qui brûla la flotte ottomane tout entiere en 1770.

Le prédicateur, nommé Platon, et digne de ce nom, passa, au milieu de son discours, de la chaire où il parlait au tombeau de Pierre-le-Grand, et, embrassant la statue de ce fondateur: C'est toi, dit-il, qui as remporté cette victoire; c'est toi qui as construit parmi nous le premier vaisseau, etc. etc. Ce trait que nous avons rapporté ailleurs, et qui charmera la postérité la plus reculée, est, comme la conduite de plusieurs officiers russes, un exemple du sublime.

Un comte de Shouvalof, chambellan de l'impératrice Elisabeth, l'homme de l'empire peut-être le plus instruit, voulut, en 1759, communiquer à l'historien de Pierre les documents authentiques nécessaires, et on n'a écrit que d'après eux.

PARAGRAPHE II.

Le public a quelques prétendues histoires de Pierre-le-Grand; la plupart ont été composées sur des gazettes. Celle qu'on a donnée à Amsterdam, en quatre volumes, sous le nom du boyard Nestesuranoy, est une de ces fraudes typographiques trop communes. Tels sont les mémoires d'Espagne, sous le nom de don Juan de Colmenar; l'histoire de Louis XIV, composée par le jésuite la Motte sur de prétendus mémoires d'un ministre d'état, et attribuée à la Martiniere; telles sont l'histoire de l'empereur Charles VI, et celle du prince Eugene, et tant d'autres.

C'est ainsi qu'on a fait servir le bel art de l'imprimerie au plus méprisable des commerces. Un libraire de Hollande commande un livre comme un manufacturier fait fabriquer des étoffes; et il se trouve malheureusement des écrivains que la nécessité force de vendre

leur peine à ces marchands, comme des ouvriers à leurs gages: de là tous ces insipides panégyriques et ces libelles diffamatoires dont le public est surchargé: c'est un des vices les plus honteux de notre siecle.

Jamais l'histoire n'eut plus besoin de preuves authentiques que dans nos jours, où l'on trafique si insolemment du mensonge. L'auteur qui donne au public l'histoire de l'empire de Russie, sous Pierre-le-Grand, est le même qui écrivit il y a trente ans l'histoire de Charles XII, sur les mémoires de plusieurs personnes publiques qui avoient long-temps vécu auprès de ce monarque. La présente histoire est une confirmation et un supplément de la premiere.

On se croit obligé ici, par respect pour le public et pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécusable, qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'histoire de Charles XII.

Il n'y a pas long-temps que le roi de Pologne, duc de Lorraine, se faisait relire cet ouvrage à Commerci. Il fut si frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, et si indigné de la hardiesse avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles et dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier, par le sceau de son témoignage, la créance que mérite l'historien; et que, ne pouvant écrire lui-même, il ordonna à un de ses grands officiers d'en dresser un acte authentique(1).

Cet acte envoyé à l'auteur lui causa une surprise d'autant plus agréable qu'il venait d'un roi aussi instruit de tous ces évènements que Charles XII lui-même, et qui d'ailleurs est connu dans l'Europe par son amour pour le vrai, autant que par sa bienfaisance.

On a une foule de témoignages aussi incon-

---

(1) Il est imprimé au-devant de l'histoire de Charles XII.

testables sur l'histoire du Siecle de Louis XIV, ouvrage non moins vrai et non moins important, qui respire l'amour de la patrie, mais dans lequel cet esprit de patriotisme n'a rien dérobé à la vérité, et n'a jamais ni outré le bien, ni déguisé le mal; ouvrage composé sans intérêt, sans crainte, et sans espérance, par un homme que sa situation met en état de ne flatter personne.

Il y a peu de citations dans le Siecle de Louis XIV, parceque les évènements des premieres années, connus de tout le monde, n'avaient besoin que d'être mis dans leur jour, et que l'auteur a été témoin des derniers. Au contraire, on cite toujours ses garants dans l'Histoire de l'empire de Russie, et le premier de ces témoins c'est Pierre-le-Grand lui-même.

PARAGRAPHE III.

On ne s'est point fatigué dans cette His-

toire de Pierre-le-Grand à rechercher vainement l'origine de la plupart des peuples qui composent l'empire immense de Russie, depuis le Kamskaika jusqu'à la mer Baltique. C'est une étrange entreprise de vouloir prouver par des pieces authentiques que les Huns vinrent autrefois du nord de la Chine en Sibérie, et que les Chinois eux-mêmes sont une colonie d'Egyptiens. Je sais que des philosophes d'un grand mérite ont cru voir quelque conformité entre ces peuples; mais on a trop abusé de leurs doutes; on a voulu convertir en certitude leurs conjectures.

Voici, par exemple, comme on s'y prend aujourd'hui pour prouver que les Egyptiens sont les peres des Chinois. Un ancien a conté que l'égyptien Sésostris alla jusqu'au Gange; or, s'il alla vers le Gange, il put aller à la Chine, qui est très loin du Gange: donc il y alla; donc alors la Chine n'était point peuplée; il est donc clair que Sésostris la peupla. Les

Egyptiens, dans leurs fêtes, allumaient des chandelles; les Chinois ont des lanternes: donc on ne peut douter que les Chinois ne soient une colonie d'Égypte. De plus, les Egyptiens ont un grand fleuve: les Chinois en ont un. Enfin il est évident que les premiers rois de la Chine ont porté les noms des anciens rois d'Egypte; car, dans le nom de la famille Yu, on peut trouver les caracteres qui, arrangés d'une autre façon, forment le mot Menès. Il est donc incontestable que l'empereur Yu prit son nom de Menès, roi d'Egypte, et l'empereur Ki est évidemment le roi Atoës, en changeant *k* en *a*, et *i* en *toës*.

Mais si un savant de Tobol ou de Pékin avait lu quelqu'un de nos livres, il pourrait prouver bien plus démonstrativement que nous venons des Troyens. Voici comme il pourrait s'y prendre, et comme il étonnerait son pays par ses profondes recherches. Les livres les plus anciens, dirait-il, et les plus res-

pectés dans le petit pays d'occident, nommé France, sont les romans: ils étaient écrits dans une langue pure, dérivée des anciens Romains, qui n'ont jamais menti. Or, plus de vingt de ces livres authentiques déposent que Francus, fondateur de la monarchie des Francs, était fils d'Hector: le nom d'Hector s'est toujours conservé depuis dans la nation; et même, dans ce siecle, un de ses plus grands généraux s'appelait Hector de Villars.

Les nations voisines ont reconnu si unanimement cette vérité, que l'Arioste, un des plus savants Italiens, avoue dans son Roland que les chevaliers de Charlemagne combattaient pour avoir le casque d'Hector. Enfin, une preuve sans réplique, c'est que les anciens Francs, pour perpétuer la mémoire des Troyens, leurs peres, bâtirent une nouvelle ville de Troye en Champagne; et ces nouveaux Troyens ont toujours conservé une si grande aversion pour les Grecs, leurs ennemis, qu'il

n'y a pas aujourd'hui quatre de ces Champenois qui veuillent apprendre le grec. Ils n'ont même jamais voulu recevoir des jésuites chez eux; et c'est probablement parcequ'ils avaient entendu dire que quelques jésuites expliquaient autrefois Homere aux jeunes lettrés.

Il est certain que de tels raisonnements feraient un grand effet à Pékin et à Tobol: mais aussi un autre savant renverserait cet édifice, en prouvant que les Parisiens descendent des Grecs. Car, dirait-il, le premier président d'un tribunal de Paris s'appelait Achille de Harlay. Achille vient certainement de l'Achille grec, et Harlay vient d'*Aristos*, en changeant *istos* en *lay*. Les Champs Elysées, qui sont encore à la porte de la ville, et le mont Olympe, qu'on voit encore près de Méziere, sont des monuments contre lesquels l'incrédulité la plus déterminée ne peut tenir. D'ailleurs toutes les coutumes d'Athenes sont conservées dans Paris: on y juge les tragédies et les comédies

avec autant de légèreté qu'elles l'étaient par les Athéniens; on y couronne les généraux des armées sur les théâtres comme dans Athenes; et, en dernier lieu, le maréchal de Saxe reçut publiquement, des mains d'une actrice, une couronne qu'on ne lui aurait pas donnée dans la cathédrale. Les Parisiens ont des académies qui viennent de celles d'Athenes, une église, une liturgie, des paroisses, des dioceses, toutes inventions grecques, tous mots tirés du grec; les maladies des Parisiens sont grecques, *apoplexie*, *phthisie*, *péripneumonie*, *cachexie*, *dyssenterie*, *jalousie*, etc.

Il faut avouer que ce sentiment balancerait beaucoup l'autorité du savant personnage qui a démontré tout-à-l'heure que nous sommes une colonie troyenne. Ces deux opinions seraient encore combattues par d'autres profonds antiquaires: les uns feraient voir que nous sommes Égyptiens, attendu que le culte d'Isis fut établi au village d'Issy, sur le che-

min de Paris à Versailles; d'autres prouveraient que nous sommes des Arabes, comme le témoigne le mot d'*almanac*, d'*alembic*, d'*algebre*, d'*amiral*. Les savants chinois et sibériens seraient très embarrassés à décider, et nous laisseraient enfin pour ce que nous sommes.

Il paraît qu'il faut s'en tenir à cette incertitude sur l'origine de toutes les nations. Il en est des peuples comme des familles; plusieurs barons allemands se font descendre en droite ligne d'Arminius: on composa pour Mahomet une généalogie par laquelle il venait d'Abraham et d'Agar.

Ainsi la maison des anciens czars de Russie venait du roi de Hongrie, Bela; ce Bela, d'Attila; Attila, de Turck, pere des Huns; et Turck était fils de Japhet. Son frere Russ avait fondé le trône de Russie; un autre frere, nommé Camari, établit sa puissance vers le Volga.

Tous ces fils de Japhet étaient, comme chacun sait, les petits-fils de Noé, inconnus à toute la terre, excepté à un petit peuple très long-temps inconnu lui-même. Les trois enfants de ce Noé allerent vite s'établir à mille lieues les uns des autres, de peur de se donner des secours, et firent probablement avec leurs sœurs des millions d'habitants en très peu d'années.

Plusieurs graves personnages ont suivi exactement ces filiations, avec la même sagacité qu'ils ont découvert comment les Japonais avaient peuplé le Pérou. L'histoire a été long-temps écrite dans ce goût, qui n'est pas celui du président de Thou et de Rapin de Thoyras.

PARAGRAPHE IV.

S'il faut être un peu en garde contre les historiens qui remontent à la tour de Babel et au déluge, il ne faut pas moins se défier de

ceux qui particularisent toute l'histoire moderne, qui entrent dans tous les secrets des ministres, et qui vous donnent audacieusement la relation exacte de toutes les batailles dont les généraux auraient eu bien de la peine à rendre compte.

Il s'est donné, depuis le commencement du dernier siecle, près de deux cents grands combats en Europe, la plupart plus meurtriers que les batailles d'Arbelle et de Pharsale: mais très peu de ces actions ayant eu de grandes suites, elles sont perdues pour la postérité. S'il n'y avait qu'un livre dans le monde, les enfants en sauraient par cœur toutes les lignes, on en compterait toutes les syllabes; s'il n'y avait eu qu'une bataille, le nom de chaque soldat serait connu, et sa généalogie passerait à la derniere postérité: mais, dans cette longue suite à peine interrompue de guerres sanglantes que se font les princes chrétiens, les anciens intérêts, qui tous ont changé, sont

effacés par les nouveaux; les batailles données il y a vingt ans sont oubliées pour celles qu'on donne de nos jours; comme, dans Paris, les nouvelles d'hier sont étouffées par celles d'aujourd'hui, qui vont l'être à leur tour par celles de demain; et presque tous les évènements sont précipités les uns par les autres dans un éternel oubli. C'est une réflexion qu'on ne saurait trop faire; elle sert à consoler des malheurs qu'on essuie; elle montre le néant des choses humaines. Il ne reste, pour fixer l'attention des hommes, que les révolutions frappantes qui ont changé les mœurs et les lois des grands états; et c'est à ce titre que l'histoire de Pierre-le-Grand mérite d'être connue.

Si on s'est trop appesanti sur quelques détails de combats et de prises de villes, qui ressemblent à d'autres combats et à d'autres sieges, on en demande pardon au lecteur philosophe; et on n'a d'autre excuse, sinon que

ces petits faits, étant liés aux grands, marchent nécessairement à leur suite.

On a réfuté Norberg dans les endroits qui ont paru les plus importants, et on l'a laissé se tromper impunément sur les petites choses.

PARAGRAPHE V.

On a fait l'histoire de Pierre-le-Grand la plus courte et la plus pleine qu'on a pu. Il y a des histoires de petites provinces, de petites villes, d'abbayes même de moines, en plusieurs volumes in-folio; les mémoires d'un abbé (1) retiré quelques années en Espagne, où il n'a presque rien fait, contiennent huit tomes: un seul a suffi pour la vie d'Alexandre.

Il se peut qu'il y ait encore des hommes enfants qui aiment mieux les fables des Osiris,

(1) L'abbé de Montgon.

des Bacchus, des Hercule, des Thésée, consacrées par l'antiquité, que l'histoire véritable d'un prince moderne, soit parceque ces noms antiques d'Osiris et d'Hercule flattent plus l'oreille que celui de Pierre, soit parceque des géants et des lions terrassés plaisent plus à une imagination faible que des lois et des entreprises utiles. Cependant il faut avouer que la défaite du géant d'Epidaure et du voleur Sinnis, et le combat contre la truie de Crommion, ne valent pas les exploits du vainqueur de Charles XII, du fondateur de Pétersbourg, et du législateur d'un empire redoutable.

Les anciens nous ont appris à penser, il est vrai: mais il serait bien étrange de préférer le Scythe Anacharsis, parcequ'il était ancien, au Scythe moderne qui a policé tant de peuples.

Cette histoire contient la vie publique du czar, laquelle a été utile, non sa vie privée, sur laquelle on n'a que quelques anecdotes d'ailleurs assez connues. Les secrets de son

cabinet, de son lit, et de sa table, ne peuvent être bien dévoilés par un étranger, et ne doivent point l'être. Si quelqu'un eût pu donner de tels mémoires, c'eût été un prince Menzjkoff, un général Sheremetof, qui l'ont vu si long-temps dans son intérieur : ils ne l'ont pas fait; et tout ce qui aujourd'hui ne serait appuyé que sur des bruits publics ne mériterait point de croyance. Les esprits sages aiment mieux voir un grand homme travailler vingt-cinq ans au bonheur d'un vaste empire, que d'apprendre d'une maniere très incertaine ce que ce grand homme pouvait avoir de commun avec le vulgaire de son pays. Suétone rapporte ce que les premiers empereurs de Rome avaient fait de plus secret : mais avait-il vécu familièrement avec douze Césars?

PARAGRAPHE VI.

Quand il ne s'agit que de style, que de

critique, que de petits intérêts d'auteur, il faut laisser aboyer les petits faiseurs de brochures; on se rendrait presque aussi ridicule qu'eux, si on perdait son temps à leur répondre, ou même à les lire: mais quand il s'agit de faits importants, il faut quelquefois que la vérité s'abaisse à confondre même les mensonges des hommes méprisables; leur opprobre ne doit pas plus empêcher la vérité de s'expliquer, que la bassesse d'un criminel de la lie du peuple n'empêche la justice d'agir contre lui: c'est par cette double raison qu'on a été obligé d'imposer silence au coupable ignorant qui avait corrompu l'histoire du Siècle de Louis XIV par des notes aussi absurdes que calomnieuses, dans lesquelles il outrageait brutalement une branche de la maison de France, et toute la maison d'Autriche, et cent familles illustres de l'Europe, dont les antichambres lui étaient aussi inconnues que les faits qu'il osait falsifier.

C'est un grand inconvénient attaché au bel art de l'imprimerie, que cette facilité malheureuse de publier les impostures et les calomnies!

Le prêtre de l'Oratoire le Vassor et le jésuite la Motte, l'un mendiant en Angleterre, l'autre mendiant en Hollande, écrivirent tous deux l'histoire pour gagner du pain: l'un choisit le roi de France, Louis XIII, pour l'objet de sa satire; l'autre prit pour but Louis XIV. Leur qualité de moine apostat ne devait pas leur concilier la créance publique; cependant c'est un plaisir de voir avec quelle confiance ils annoncent tous deux qu'ils sont chargés du dépôt de la vérité: ils rebattent sans cesse cette maxime, qu'il faut oser dire tout ce qui est vrai; ils devaient ajouter qu'il faut commencer par en être instruit.

Leur maxime dans leur bouche est leur propre condamnation: mais cette maxime en elle-même mérite bien d'être examinée, puisqu'elle est devenue l'excuse de toutes les satires.

Toute vérité publique, importante, utile, doit être dite, sans doute; mais s'il y a quelque anecdote odieuse sur un prince; si, dans l'intérieur de son domestique, il s'est livré, comme tant de particuliers, à des faiblesses de l'humanité, connues peut-être d'un ou deux confidents, qui vous a chargé de révéler au public ce que ces deux confidents ne devaient révéler à personne? Je veux que vous ayez pénétré dans ce mystere; pourquoi déchirez-vous le voile dont tout homme a droit de se couvrir dans le secret de sa maison? et par quelle raison publiez-vous ce scandale? Pour flatter la curiosité des hommes, répondez-vous, pour plaire à leur malignité, pour débiter mon livre, qui sans cela ne serait pas lu. Vous n'êtes donc qu'un satirique, qu'un faiseur de libelles, qui vendez des médisances, et non pas un historien.

Si cette faiblesse d'un homme public, si ce vice secret que vous cherchez à faire connaître, a influé sur les affaires publiques, s'il a

fait perdre une bataille, dérangé les finances de l'état, rendu les citoyens malheureux, vous devez en parler: votre devoir est de démêler ce petit ressort caché qui a produit de grands évènements; hors de là vous devez vous taire.

Que nulle vérité ne soit cachée: c'est une maxime qui peut souffrir quelques exceptions. Mais en voici une qui n'en admet point: *Ne dites à la postérité que ce qui est digne de la postérité.*

PARAGRAPHE VII.

Outre le mensonge dans les faits, il y a encore le mensonge dans les portraits. Cette fureur de charger une histoire de portraits a commencé en France par les romans. C'est Clélie qui mit cette manie à la mode. Sarasin, dans l'aurore du bon goût, fit l'Histoire de la conspiration de Valstein, qui n'avait jamais conspiré; il ne manque pas, en faisant le por-

trait de Valstein, qu'il n'avait jamais vu, de traduire presque tout ce que Salluste dit de Catilina, que Salluste avait beaucoup vu. C'est écrire l'histoire en bel esprit; et qui veut trop faire parade de son esprit ne réussit qu'à le montrer; ce qui est bien peu de chose.

Il convenait au cardinal de Retz de peindre les principaux personnages de son temps, qu'il avait tous pratiqués, et qui avaient été ou ses amis ou ses ennemis: il ne les a pas peints, sans doute, de ces couleurs fades dont Maimbourg enlumine dans ses histoires romanesques les princes des temps passés. Mais était-il un peintre fidele? la passion, le goût de la singularité, n'égaraient-ils pas son pinceau? Devait-il, par exemple, s'exprimer ainsi sur la reine, mere de Louis XIV: « Elle avait de cette sorte « d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas « paraître sotte aux yeux de ceux qui ne la « connaissaient pas; plus d'aigreur que de hau- « teur, plus de hauteur que de grandeur, plus

« de manieres que de fonds, plus d'application « à l'argent que de libéralité, plus de libéralité « que d'intérêt, plus d'intérêt que de désinté- « ressement, plus d'attachement que de pas- « sion, plus de dureté que de fierté, plus d'in- « tention de piété que de piété, plus d'opiniâ- « treté que de fermeté, et plus d'incapacité que « tout ce que dessus. »

Il faut avouer que les obscurités de ces expressions, cette foule d'antitheses et de comparatifs, et le burlesque de cette peinture si indigne de l'histoire, ne doivent pas plaire aux esprits bien faits. Ceux qui aiment la vérité doutent de celle du portrait, en lui comparant la conduite de la reine; et les cœurs vertueux sont aussi révoltés de l'aigreur et du mépris que l'historien déploie en parlant d'une princesse qui le combla de bienfaits, qu'ils sont indignés de voir un archevêque faire la guerre civile, comme il l'avoue, uniquement pour le plaisir de la faire.

S'il faut se défier de ces portraits tracés par ceux qui étaient si à portée de bien peindre, comment pourrait-on croire sur sa parole un historien, s'il affectait de vouloir pénétrer un prince qui aurait vécu à six cents lieues de lui? Il faut en ce cas le peindre par ses actions, et laisser à ceux qui ont approché long-temps de sa personne le soin de dire le reste.

Les harangues sont une autre espece de mensonge oratoire que les historiens se sont permis autrefois. On faisait dire à ses héros ce qu'ils auraient pu dire. Cette liberté sur-tout pouvait se prendre avec un personnage d'un temps éloigné: mais aujourd'hui ces fictions ne sont plus tolérées: on exige bien plus; car si on mettait dans la bouche d'un prince une harangue qu'il n'eût pas prononcée, on ne regarderait l'historien que comme un rhéteur.

Une troisieme espece de mensonge, et la plus grossiere de toutes, mais qui fut long-temps la plus séduisante, c'est le merveilleux: il domine

dans toutes les histoires anciennes, sans en excepter une seule.

On trouve même encore quelques prédictions dans l'Histoire de Charles XII, par Norberg: mais on n'en voit dans aucun de nos historiens sensés qui ont écrit dans ce siecle; les signes, les prodiges, les apparitions, sont renvoyés à la fable. L'histoire avait besoin d'être éclairée par la philosophie.

PARAGRAPHE VIII.

Il y a un article important qui peut intéresser la dignité des couronnes. Oléarius, qui accompagnait, en 1634, des envoyés de Holstein en Russie et en Perse, rapporte, au livre troisieme de son Histoire, que le czar Ivan Basilovitz avait relégué en Sibérie un ambassadeur de l'empereur. C'est un fait dont aucun autre historien, que je sache, n'a jamais parlé: il n'est pas vraisemblable que l'empereur eût

souffert une violation du droit des gens si extraordinaire et si outrageante.

Le même Oléarius dit dans un autre endroit: « Nous partîmes le 13 février 1734, de « compagnie avec un certain ambassadeur de « France, qui s'appelait Charles de Tallerand, « prince de Chalais, etc. Louis l'avait envoyé « avec Jacques Roussel en ambassade en Tur« quie et en Moscovie; mais son collegue lui « rendit de si mauvais offices auprès du pa« triarche, que le grand duc le relégua en « Sibérie. »

Au livre troisieme, il dit que cet ambassadeur, prince de Chalais, et le nommé Roussel, son collegue, qui était marchand, étaient envoyés de Henri IV. Il est assez probable que Henri IV, mort en 1610, n'envoya point d'ambassade en Moscovie en 1634. Si Louis XIII avait fait partir pour ambassadeur un homme d'une maison aussi illustre que celle de Tallerand, il ne lui eût point donné un marchand

pour collegue: l'Europe aurait été informée de cette ambassade; et l'outrage singulier fait au roi de France eût fait encore plus de bruit.

Ayant contesté ce fait incroyable, et voyant que la fable d'Oléarius avait pris quelque crédit, je me suis cru obligé de demander des éclaircissements au dépôt des affaires étrangeres en France. Voici ce qui a donné lieu à la méprise d'Oléarius.

Il y eut en effet un homme de la maison de Tallerand, qui, ayant la passion des voyages, alla jusqu'en Turquie, sans en parler à sa famille, et sans demander de lettres de recommandation. Il rencontra un marchand hollandais, nommé Roussel, député d'une compagnie de négoce, et qui n'était pas sans liaison avec le ministere de France. Le marquis de Tallerand se joignit avec lui pour aller voir la Perse; et s'étant brouillé en chemin avec son compagnon de voyage, Roussel le calomnia auprès du patriarche de Moscou;

on l'envoya en effet en Sibérie; il trouva le moyen d'avertir sa famille; et au bout de trois ans, le secrétaire d'état, M. des Noyers, obtint sa liberté de la cour de Moscou.

Voilà le fait mis au jour : il n'est digne d'entrer dans l'histoire qu'autant qu'il met en garde contre la prodigieuse quantité d'anecdotes de cette espèce rapportées par les voyageurs.

Il y a des erreurs historiques; il y a des mensonges historiques. Ce que rapporte Oléarius n'est qu'une erreur; mais quand on dit qu'un czar fit clouer le chapeau d'un ambassadeur sur sa tête, c'est un mensonge. Qu'on se trompe sur le nombre et la force des vaisseaux d'une armée navale, qu'on donne à une contrée plus ou moins d'étendue, ce n'est qu'une erreur, et une erreur très pardonnable : ceux qui répetent les anciennes fables dans lesquelles l'origine de toutes les nations est enveloppée peuvent être accusés d'une faiblesse commune à tous les auteurs de l'antiquité; ce

n'est pas là mentir, ce n'est proprement que transcrire des contes.

L'inadvertance nous rend encore sujets à bien des fautes qu'on ne peut appeler mensonges. Si dans la nouvelle géographie d'Hubner on trouve que les bornes de l'Europe sont à l'endroit où le fleuve Oby se jette dans la mer Noire, et que l'Europe a trente millions d'habitants, voilà des inattentions que tout lecteur instruit rectifie. Cette géographie vous présente souvent des villes grandes, fortifiées, peuplées, qui ne sont plus que des bourgs presque déserts; il est aisé alors de s'apercevoir que le temps a tout changé: l'auteur a consulté des anciens; et ce qui était vrai de leur temps ne l'est plus aujourd'hui.

On se trompe encore en tirant des inductions. Pierre-le-Grand abolit le patriarchat: Hubner ajoute qu'il se déclara patriarche lui-même. Des anecdotes prétendues de Russie vont plus loin, et disent qu'il officia pontifi-

calement : ainsi, d'un fait avéré on tire des conclusions erronées ; ce qui n'est que trop commun.

Ce que j'ai appelé mensonge historique est plus commun encore : c'est ce que la flatterie, la satire, ou l'amour insensé du merveilleux, font inventer. L'historien qui, pour plaire à une famille puissante, loue un tyran, est un lâche ; celui qui veut flétrir la mémoire d'un bon prince est un monstre ; et le romancier qui donne ses imaginations pour la vérité est méprisé. Tel qui autrefois faisait respecter des fables par des nations entières ne serait pas lu aujourd'hui des derniers des hommes.

Il y a des critiques plus menteurs encore, qui altèrent des passages, ou qui ne les entendent pas ; qui, inspirés par l'envie, écrivent avec ignorance contre des ouvrages utiles : ce sont les serpents qui rongent la lime ; il faut les laisser faire.

HISTOIRE
DE
L'EMPIRE DE RUSSIE,
SOUS PIERRE-LE-GRAND.

PREMIERE PARTIE.

AVANT-PROPOS.

DANS les premieres années du siecle où nous sommes, le vulgaire ne connaissait dans le nord de héros que Charles XII. Sa valeur personnelle, qui tenait beaucoup plus d'un soldat que d'un roi, l'éclat de ses victoires et même de ses malheurs, frappaient tous les yeux qui voient aisément ces grands évènements, et qui ne voient pas les travaux longs et utiles. Les étrangers doutaient même alors que les entreprises du czar Pierre I pussent se soutenir; elles ont subsisté, et se sont perfectionnées sous les impératrices Anne et Élisabeth, mais sur-tout sous Catherine II, qui a porté si loin la gloire de la Russie. Cet empire est aujourd'hui compté parmi les plus

florissants états, et Pierre est dans le rang des plus grands législateurs. Quoique ses entreprises n'eussent pas besoin de succès aux yeux des sages, ses succès ont affermi pour jamais sa gloire. On juge aujourd'hui que Charles XII méritait d'être le premier soldat de Pierre-le-Grand. L'un n'a laissé que des ruines, l'autre est un fondateur en tout genre. J'osai porter à-peu-près ce jugement, il y a trente années, lorsque j'écrivis l'histoire de Charles. Les mémoires qu'on me fournit aujourd'hui sur la Russie me mettent en état de faire connaître cet empire, dont les peuples sont si anciens, et chez qui les lois, les mœurs et les arts sont d'une création nouvelle. L'histoire de Charles XII était amusante, celle de Pierre I est instructive.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la Russie.

L'EMPIRE de Russie est le plus vaste de notre hémisphere; il s'étend d'occident en orient l'espace de plus de deux mille lieues communes de France, et il a plus de huit cents lieues du sud au nord dans sa plus grande largeur. Il confine à la Pologne et à la mer Glaciale; il touche à la Suede et à la Chine. Sa longueur de l'isle de Dago à l'occident de la Livonie, jusqu'à ses bornes les plus orientales, comprend près de cent soixante et dix degrés; de sorte que, quand on a midi à l'occident, on a près de minuit à l'orient de l'empire. Sa largeur est de trois mille six cents verstes du sud au nord, ce qui fait huit cent cinquante de nos lieues communes.

Nous connaissions si peu les limites de ce pays dans le siecle passé, que, lorsqu'en 1689 nous apprîmes que les Chinois et les Russes étaient en guerre, et que l'empereur Cam-hi d'un côté, et de l'autre les czars Ivan et Pierre envoyaient, pour terminer leurs différents, une ambassade à trois cents lieues de Pékin, sur les limites des deux empires, nous traitâmes d'abord cet évènement de fable.

Ce qui est compris aujourd'hui sous le nom de Russie ou des Russies est plus vaste que tout le reste de l'Europe et que ne le fut jamais l'empire romain, ni celui de Darius conquis par Alexandre;

car il contient plus de onze cent mille de nos lieues quarrées. L'empire romain et celui d'Alexandre n'en contenaient chacun qu'environ cinq cent cinquante mille, et il n'y a pas un royaume en Europe qui soit la douzieme partie de l'empire romain. Pour rendre la Russie aussi peuplée, aussi abondante, aussi couverte de villes que nos pays méridionaux, il faudra encore des siecles et des czars tels que Pierre-le-grand.

Un ambassadeur anglais, qui résidait, en 1733, à Pétersbourg, et qui avait été à Madrid, dit, dans sa relation manuscrite, que dans l'Espagne, qui est le royaume de l'Europe le moins peuplé, on peut compter quarante personnes par chaque mille quarré, et que dans la Russie on n'en peut compter que cinq : nous verrons au chapitre second si ce ministre ne s'est pas abusé. Il est dit dans la *Dixme*, faussement attribuée au maréchal de Vauban, qu'en France chaque mille quarré contient à-peu-près deux cents habitants, l'un portant l'autre. Ces évaluations ne sont jamais bien exactes; mais elles servent à montrer l'énorme différence de la population d'un pays à celle d'un autre.

Je remarquerai ici que de Pétersbourg à Pékin on trouverait à peine une grande montagne dans la route; que les caravanes pourraient prendre par la Tartarie indépendante, par les plaines des Calmouks et par le grand désert de Kobi; et il est à remarquer que d'Archangel à Pétersbourg, et de Pétersbourg aux extrémités de la France septentrionale, en passant par Dantzick, Hambourg, Amsterdam, on ne voit pas seulement une colline un peu haute. Cette

observation peut faire douter de la vérité du système dans lequel on veut que les montagnes n'aient été formées que par le roulement des flots de la mer, en supposant que tout ce qui est terre aujourd'hui a été mer très long-temps. Mais comment les flots, qui, dans cette supposition, ont formé les Alpes, les Pyrénées et le Taurus, n'auraient-ils pas formé aussi quelque côteau élevé de la Normandie à la Chine, dans un espace tortueux de trois mille lieues? La géographie ainsi considérée pourrait prêter des lumieres à la physique, ou du moins donner des doutes.

Nous appelions autrefois la Russie du nom de Moscovie, parceque la ville de Moscou, capitale de cet empire, était la résidence des grands ducs de Russie : aujourd'hui l'ancien nom de Russie a prévalu.

Je ne dois point rechercher ici pourquoi on a nommé les contrées depuis Smolensko jusqu'au-delà de Moscou la Russie blanche, et pourquoi Hubner la nomme noire, ni pour quelle raison la Kiovie doit être la Russie rouge.

Il se peut encore que Madiès le scythe, qui fit une irruption en Asie, près de sept siecles avant notre ere, ait porté ses armes dans ces régions, comme ont fait depuis Gengis et Tamerlan, et comme probablement on avait fait long-temps avant Madiès. Toute antiquité ne mérite pas nos recherches; celles des Chinois, des Indiens, des Perses, des Égyptiens, sont constatées par des monuments illustres et intéressants. Ces monuments en supposent encore d'autres très antérieurs, puisqu'il faut un grand nombre

de siecles avant qu'on puisse seulement établir l'art de transmettre ses pensées par des signes durables, et qu'il faut encore une multitude de siecles précédents pour former un langage régulier. Mais nous n'avons point de tels monuments dans notre Europe aujourd'hui si policée; l'art de l'écriture fut long-temps inconnu dans tout le nord : le patriarche Constantin, qui a écrit en russe l'histoire de Kiovie, avoue que dans ces pays on n'avait point l'usage de l'écriture au cinquieme siecle.

Que d'autres examinent si des Huns, des Slaves et des Tatars ont conduit autrefois des familles errantes et affamées vers la source du Borysthene. Mon dessein est de faire voir ce que le czar Pierre a créé, plutôt que de débrouiller inutilement l'ancien chaos. Il faut toujours se souvenir qu'aucune famille sur la terre ne connaît son premier auteur, et que par conséquent aucun peuple ne peut savoir sa premiere origine.

Je me sers du nom de Russes pour désigner les habitants de ce grand empire. Celui de Roxelans, qu'on leur donnait autrefois, serait plus sonore; mais il faut se conformer à l'usage de la langue dans laquelle on écrit. Les gazettes et d'autres mémoires depuis quelque temps emploient le mot de Russiens; mais comme ce mot approche trop de Prussiens, je m'en tiens à celui de Russes que presque tous nos auteurs leur ont donné; et il m'a paru que le peuple le plus étendu de la terre doit être connu par un terme qui le distingue absolument des autres nations.

Il faut d'abord que le lecteur se fasse, la carte à la

main, une idée nette de cet empire, partagé aujourd'hui en seize grands gouvernements, qui seront un jour subdivisés, quand les contrées du septentrion et de l'orient auront plus d'habitants.

Voici quels sont ces seize gouvernements, dont plusieurs renferment des provinces immenses.

DE LA LIVONIE.

La province la plus voisine de nos climats est celle de la Livonie. C'est une des plus fertiles du nord. Elle était païenne au douzieme siecle. Des négociants de Brême et de Lubec y commercerent, et des religieux croisés, nommés *porte-glaives*, unis ensuite à l'ordre teutonique, s'en emparerent au treizieme siecle, dans le temps que la fureur des croisades armait les chrétiens contre tout ce qui n'était pas de leur religion. Albert, margrave de Brandebourg, grand-maître de ces religieux conquérants, se fit souverain de la Livonie et de la Prusse brandebourgeoise vers l'an 1514. Les Russes et les Polonais se disputerent dès lors cette province. Bientôt les Suédois y entrerent : elle fut long-temps ravagée par toutes ces puissances. Le roi de Suede Gustave-Adolphe la conquit. Elle fut cédée à la Suede, en 1660, par la célebre paix d'Oliva ; et enfin le czar Pierre l'a conquise sur les Suédois, comme on le verra dans le cours de cette histoire.

La Courlande, qui tient à la Livonie, est toujours vassale de la Pologne, mais dépend beaucoup de la Russie. Ce sont là les limites occidentales de cet empire dans l'Europe chrétienne.

GOUVERNEMENT DE REVEL, DE PÉTERSBOURG, ET DE VIBOURG.

Plus au nord, se trouve le gouvernement de Rével et de l'Estonie. Revel fut bâtie par les Danois au treizieme siecle. Les Suédois ont possédé l'Estonie depuis que le pays se fut mis sous la protection de la Suede, en 1561; et c'est encore une des conquêtes de Pierre.

Au bord de l'Estonie est le golfe de Finlande. C'est à l'orient de cette mer, et à la jonction de la Neva et du lac de Ladoga, qu'est la ville de Pétersbourg, la plus nouvelle et la plus belle ville de l'empire, bâtie par le czar Pierre, malgré tous les obstacles réunis qui s'opposaient à sa fondation.

Elle s'éleve sur le golfe de Cronstadt, au milieu de neuf bras de rivieres qui divisent ses quartiers; un château occupe le centre de la ville, dans une isle formée par le grand cours de la Neva: sept canaux tirés des rivieres baignent les murs d'un palais, ceux de l'amirauté, du chantier des galeres, et plusieurs manufactures. Trente-cinq grandes églises sont autant d'ornements à la ville; et parmi ces églises il y en a cinq pour les étrangers, soit catholiques romains, soit réformés, soit luthériens: ce sont cinq temples élevés à la tolérance, et autant d'exemples donnés aux autres nations. Il y a cinq palais; l'ancien que l'on nomme celui d'été, situé sur la riviere de Neva, est bordé d'une balustrade immense de belles pierres, tout le long du rivage. Le nouveau palais d'été, près de la porte triom-

phale, est un des plus beaux morceaux d'architecture qui soient en Europe; les bâtiments élevés pour l'amirauté, pour le corps des cadets, pour les colleges impériaux, pour l'académie des sciences, la bourse, le magasin des marchandises, celui des galeres, sont autant de monuments magnifiques. La maison de la police, celle de la pharmacie publique, où tous les vases sont de porcelaine; le magasin pour la cour, la fonderie, l'arsenal, les ponts, les marchés, les places, les casernes pour la garde à cheval et pour les gardes à pied, contribuent à l'embellissement de la ville, autant qu'à sa sûreté. On y compte actuellement quatre cent mille ames. Aux environs de la ville sont des maisons de plaisance dont la magnificence étonne les voyageurs : il y en a une dont les jets d'eau sont très supérieurs à ceux de Versailles. Il n'y avait rien en 1702, c'était un marais impraticable. Pétersbourg est regardé comme la capitale de l'Ingrie, petite province conquise par Pierre I. Vibourg conquis par lui, et la partie de la Finlande, perdue et cédée par la Suede en 1742, sont un autre gouvernement.

ARCHANGEL.

Plus haut, en montant au nord, est la province d'Archangel, pays entièrement nouveau pour les nations méridionales de l'Europe. Il prit son nom de saint Michel l'archange, sous la protection duquel il fut mis, long-temps après que les Russes eurent reçu le christianisme, qu'ils n'ont embrassé qu'au commencement du onzieme siecle. Ce ne fut

qu'au milieu du seizieme que ce pays fut connu des autres nations. Les Anglais, en 1533, chercherent un passage par la mer du nord et de l'est pour aller aux Indes orientales. Chancelor, capitaine d'un des vaisseaux équipés pour cette expédition, découvrit le port d'Archangel dans la mer Blanche. Il n'y avait dans ce désert qu'un couvent avec la petite église de saint Michel l'archange.

De ce port ayant remonté la riviere de la Duina, les Anglais arriverent au milieu des terres, et enfin à la ville de Moscou. Ils se rendirent aisément les maîtres du commerce de la Russie, lequel, de la ville de Novogorod, où il se faisait par terre, fut transporté à ce port de mer. Il est, à la vérité, inabordable sept mois de l'année : cependant il fut beaucoup plus utile que les foires de la grande Novogorode, tombées en décadence par les guerres contre la Suede. Les Anglais obtinrent le privilege d'y commercer sans payer aucun droit, et c'est ainsi que toutes les nations devraient peut-être négocier ensemble. Les Hollandais partagerent bientôt le commerce d'Archangel, qui ne fut pas connu des autres peuples.

Long-temps auparavant, les Génois et les Vénitiens avaient établi un commerce avec les Russes par l'embouchure du Tanaïs, où ils avaient bâti une ville appelée Tana : mais depuis les ravages de Tamerlan dans cette partie du monde, cette branche du commerce des Italiens avait été détruite ; celui d'Archangel a subsisté avec de grands avantages pour les Anglais et les Hollandais, jusqu'au temps où Pierre-le-Grand a ouvert la mer Baltique à ses états.

LAPPONIE RUSSE. GOUVERNEMENT D'ARCHANGEL.

A l'occident d'Archangel, et dans son gouvernement, est la Lapponie russe, troisieme partie de cette contrée; les deux autres appartiennent à la Suede et au Danemarck. C'est un très grand pays qui occupe environ huit degrés de longitude, et qui s'étend en latitude du cercle polaire au cap nord. Les peuples qui l'habitent étaient confusément connus de l'antiquité, sous le nom de Troglodytes et de Pygmées septentrionaux; ces noms convenaient en effet à des hommes hauts pour la plupart de trois coudées, et qui habitent des cavernes: ils sont tels qu'ils étaient alors, d'une couleur tannée, quoique les autres peuples septentrionaux soient blancs; presque tous petits, tandis que leurs voisins et les peuples d'Islande, sous le cercle polaire, sont d'une haute stature; ils semblent faits pour leur pays montueux, agiles, ramassés, robustes; la peau dure, pour mieux résister au froid; les cuisses, les jambes, déliées, les pieds menus, pour courir plus légèrement au milieu des rochers dont leur terre est toute couverte; aimant passionnément leur patrie qu'eux seuls peuvent aimer, et ne pouvant même vivre ailleurs. On a prétendu, sur la foi d'Olaüs, que ces peuples étaient originaires de Finlande, et qu'ils se sont retirés dans la Lapponie, où leur taille a dégénéré. Mais pourquoi n'auraient-ils pas choisi des terres moins au nord, où la vie eût été plus commode? pourquoi leur visage, leur figure, leur couleur, tout differe-t-il entièrement de leurs prétendus ancêtres? Il se-

rait peut-être aussi convenable de dire que l'herbe qui croît en Lapponie vient de l'herbe du Danemarck, et que les poissons particuliers à leurs lacs viennent des poissons de Suede. Il y a grande apparence que les Lappons sont indigenes, comme leurs animaux sont une production de leur pays, que la nature les a faits les uns pour les autres.

Ceux qui habitent vers la Finlande ont adopté quelques expressions de leurs voisins, ce qui arrive à tous les peuples : mais quand deux nations donnent aux choses d'usage, aux objets qu'elles voient sans cesse, des noms absolument différents, c'est une grande présomption qu'un de ces peuples n'est pas une colonie de l'autre. Les Finlandais appellent un ours *karu*, et les Lappons *muriet* : le soleil en finlandais se nomme *auringa*, en langue lapponne *beve*. Il n'y a là aucune analogie. Les habitants de Finlande et de la Lapponie suédoise ont adoré autrefois une idole qu'ils nommaient *Iumalac* ; et depuis le temps de Gustave-Adolphe, auquel ils doivent le nom de luthériens, ils appellent Jésus-Christ le fils d'*Iumalac*. Les Lappons moscovites sont aujourd'hui censés de l'église grecque ; mais ceux qui errent vers les montagnes septentrionales du cap nord se contentent d'adorer un Dieu sous quelques formes grossieres, ancien usage de tous les peuples nomades.

Cette espece d'hommes peu nombreuse a très peu d'idées, et ils sont heureux de n'en avoir pas davantage ; car alors ils auraient de nouveaux besoins qu'ils ne pourraient satisfaire : ils vivent contents et sans maladies, en ne buvant guere que de l'eau

dans le climat le plus froid, et arrivent à une longue vieillesse. La coutume qu'on leur imputait de prier les étrangers de faire à leurs femmes et à leurs filles l'honneur de s'approcher d'elles, vient probablement du sentiment de la supériorité qu'ils reconnaissaient dans ces étrangers, en voulant qu'ils pussent servir à corriger les défauts de leur race. C'était un usage établi chez les peuples vertueux de Lacédémone. Un époux priait un jeune homme bien fait de lui donner de beaux enfants qu'il pût adopter. La jalousie et les lois empêchent les autres hommes de donner leurs femmes : mais les Lappons étaient presque sans lois, et probablement n'étaient point jaloux.

MOSCOU.

Quand on a remonté la Duina du nord au sud, on arrive au milieu des terres à Moscou, la capitale de l'empire. Cette ville fut long-temps le centre des états russes, avant qu'on se fût étendu du côté de la Chine et de la Perse.

Moscou, situé par le cinquante-cinquieme degré et demi de latitude, dans un terrain moins froid et plus fertile que Pétersbourg, est au milieu d'une vaste et belle plaine, sur la riviere de Moska (1) et de deux autres petites qui se perdent avec elle dans l'Occa, et vont ensuite grossir le fleuve du Volga. Cette ville n'était au treizieme siecle qu'un assem-

(1) En russe Moskwa.

blage de cabanes peuplées de malheureux opprimés par la race de Gengis-kan.

Le Kremelin (1), qui fut le séjour des grands ducs, n'a été bâti qu'au quatorzieme siecle, tant les villes ont peu d'antiquité dans cette partie du monde. Ce Kremelin fut construit par des architectes italiens, ainsi que plusieurs églises dans ce goût gothique, qui était alors celui de toute l'Europe: il y en a deux du célebre Aristote de Bologne, qui fleurissait au quinzieme siecle; mais les maisons des particuliers n'étaient que des huttes de bois.

Le premier écrivain qui nous fit connaître Moscou est Oléarius, qui, en 1633, accompagna une ambassade d'un duc de Holstein, ambassade aussi vaine dans sa pompe qu'inutile dans son objet. Un Holstenois devait être frappé de l'immensité de Moscou, de ses cinq enceintes, du vaste quartier des czars, et d'une splendeur asiatique qui régnait alors à cette cour. Il n'y avait rien de pareil en Allemagne; nulle ville à beaucoup près aussi vaste, aussi peuplée.

Le comte de Carlisle, au contraire, ambassadeur de Charles II, en 1663, auprès du czar Alexis, se plaint dans sa relation de n'avoir trouvé ni aucune commodité de la vie dans Moscou, ni hôtellerie dans la route, ni secours d'aucune espece. L'un jugeait comme un Allemand du nord, l'autre comme un Anglais; et tous deux par comparaison. L'Anglais fut révolté de voir que la plupart des boyards avaient

(2) En russe Kremlu.

pour lit des planches ou des bancs, sur lesquels on étendait une peau ou une couverture; c'est l'usage antique de tous les peuples : les maisons presque toutes de bois étaient sans meubles, presque toutes les tables à manger sans linge; point de pavé dans les rues, rien d'agréable et de commode, très peu d'artisans, encore étaient-ils grossiers, et ne travaillaient-ils qu'aux ouvrages indispensables. Ces peuples auraient paru des Spartiates, s'ils avaient été sobres.

Mais la cour dans les jours de cérémonie paraissait celle d'un roi de Perse. Le comte de Carlisle dit qu'il ne vit qu'or et pierreries sur les robes du czar et de ses courtisans : ces habits n'étaient pas fabriqués dans le pays; cependant il était évident qu'on pouvait rendre les peuples industrieux, puisqu'on avait fondu à Moscou, long-temps auparavant, sous le regne du czar Boris Godono, la plus grosse cloche qui soit en Europe, et qu'on voyait dans l'église patriarchale des ornements d'argent qui avaient exigé beaucoup de soins. Ces ouvrages dirigés par des Allemands et des Italiens étaient des efforts passagers : c'est l'industrie de tous les jours, et la multitude des arts continuellement exercés, qui fait une nation florissante. La Pologne alors, et tous les pays voisins des Russes, ne leur étaient pas supérieurs. Les arts de la main n'étaient pas plus perfectionnés dans le nord de l'Allemagne; les beaux arts n'y étaient guere plus connus au milieu du dix-septieme siecle.

Quoique Moscou n'eût rien alors de la magnificence et des arts de nos grandes villes d'Europe,

cependant son circuit de vingt mille pas, la partie appelée la ville chinoise, où les raretés de la Chine s'étalaient; le vaste quartier du Kremelin, où est le palais des czars, quelques dômes dorés, des tours élevées et singulieres, et enfin le nombre de ses habitants qui monte à près de cinq cent mille; tout cela faisait de Moscou une des plus considérables villes de l'univers.

Théodor, ou Fœdor, frere aîné de Pierre-le-Grand, commença à policer Moscou. Il fit construire plusieurs grandes maisons de pierre, quoique sans aucune architecture réguliere. Il encourageait les principaux de sa cour à bâtir, leur avançant de l'argent, et leur fournissant des matériaux. C'est à lui qu'on doit les premiers haras de beaux chevaux, et quelques embellissements utiles. Pierre, qui a tout fait, a eu soin de Moscou, en construisant Pétersbourg; il l'a fait paver, il l'a orné et enrichi par des édifices, par des manufactures; enfin un chambellan (1) de l'impératrice Élisabeth, fille de Pierre, y a été l'instituteur d'une université depuis quelques années. C'est le même qui m'a fourni tous les mémoires sur lesquels j'écris. Il était bien plus capable que moi de composer cette histoire, même dans ma langue; tout ce qu'il m'a écrit fait foi que ce n'est que par modestie qu'il m'a laissé le soin de cet ouvrage.

(1) M. de Schouvalof.

SMOLENSKO.

A l'occident du duché de Moscou est celui de Smolensko, partie de l'ancienne Sarmatie européane. Les duchés de Moscovie et de Smolensko composaient la Russie blanche proprement dite. Smolensko, qui appartenait d'abord aux grands ducs de Russie, fut conquise par le grand duc de Lithuanie au commencement du quinzieme siecle, reprise cent ans après par ses anciens maîtres. Le roi de Pologne Sigismond III s'en empara en 1611. Le czar Alexis, pere de Pierre, la recouvra en 1654; et depuis ce temps elle a fait toujours partie de l'empire de Russie. Il est dit dans l'éloge du czar Pierre, prononcé à Paris dans l'académie des sciences, que les Russes avant lui n'avaient rien conquis à l'occident et au midi : il est évident qu'on s'est trompé.

GOUVERNEMENTS DE NOVOGOROD, ET DE KIOVIE OU UKRAINE.

Entre Pétersbourg et Smolensko est la province de Novogorod. On dit que c'est dans ce pays que les anciens Slaves ou Slavons firent leur premier établissement. Mais d'où venaient ces Slaves, dont la langue s'est étendue dans le nord-est de l'Europe? *Sla* signifie un chef, et *esclave* appartenant au chef. Tout ce qu'on sait de ces anciens Slaves, c'est qu'ils étaient des conquérants. Ils bâtirent la ville de Novogorod la grande, située sur une riviere navigable dès sa source, laquelle jouit long-temps d'un flo-

rissant commerce, et fut une puissante alliée des villes anséatiques. Le czar Ivan Basilovitz (1) la conquit en 1467, et en emporta toutes les richesses, qui contribuerent à la magnificence de la cour de Moscou, presque inconnue jusqu'alors.

Au midi de la province de Smolensko vous trouvez la province de Kiovie, qui est la petite Russie, la Russie rouge ou l'Ukraine, traversée par le Dnieper, que les Grecs ont appelé Borysthene. La différence de ces deux noms, l'un dur à prononcer, l'autre mélodieux, sert à faire voir, avec cent autres preuves, la rudesse de tous les anciens peuples du nord et les graces de la langue grecque. La capitale Kiou, autrefois Kisovie, fut bâtie par les empereurs de Constantinople, qui en firent une colonie : on y voit encore des inscriptions grecques de douze cents années : c'est la seule ville qui ait quelque antiquité dans ces pays, où les hommes ont vécu tant de siecles sans bâtir de murailles. Ce fut là que les grands ducs de Russie firent leur résidence dans l'onzieme siecle, avant que les Tartares asservissent la Russie.

Les Ukraniens, qu'on nomme Cosaques, sont un ramas d'anciens Roxelans, de Sarmates, de Tartares réunis. Cette contrée faisait partie de l'ancienne Scythie. Il s'en faut beaucoup que Rome et Constantinople, qui ont dominé sur tant de nations, soient des pays comparables pour la fertilité à celui de l'Ukraine. La nature s'y efforce de faire du bien aux hommes; mais les hommes n'y ont pas secondé la na-

(1) En russe Iwan Wassiliewitsch.

ture, vivant des fruits que produit une terre aussi inculte que féconde, et vivant encore plus de rapine; amoureux à l'excès d'un bien préférable à tout, la liberté; et cependant ayant servi tour à tour la Pologne et la Turquie. Enfin ils se donnerent à la Russie en 1654, sans trop se soumettre, et Pierre les a soumis.

Les autres nations sont distinguées par leurs villes et leurs bourgades. Celle-ci est partagée en dix régiments. A la tête de ces dix régiments était un chef élu à la pluralité des voix, nommé *hetman* ou *itman*. Ce capitaine de la nation n'avait pas le pouvoir suprême. C'est aujourd'hui un seigneur de la cour que les souverains de Russie leur donnent pour *hetman*, c'est un véritable gouverneur de province, semblable à nos gouverneurs de ces pays d'états qui ont encore quelques privileges.

Il n'y avait d'abord dans ce pays que des païens et des mahométans: ils ont été baptisés chrétiens de la communion romaine quand ils ont servi la Pologne; et ils sont aujourd'hui baptisés chrétiens de l'église grecque depuis qu'ils sont à la Russie.

Parmi eux sont compris ces Cosaques Zaporaviens, qui sont à-peu-près ce qu'étaient nos flibustiers, des brigands courageux. Ce qui les distinguait de tous les autres peuples, c'est qu'ils ne souffraient jamais de femmes dans leurs peuplades, comme on prétend que les Amazones ne souffraient point d'hommes chez elles. Les femmes qui leur servaient à peupler demeuraient dans d'autres isles du fleuve: point de mariage, point de famille; ils enrôlaient les enfants mâles dans leur milice, et laissaient les filles à leurs meres. Souvent le frere eut des enfants de sa sœur,

et le pere de sa fille. Point d'autres lois chez eux que les usages établis par les besoins : cependant ils eurent quelques prêtres du rite grec. On a construit depuis quelque temps le fort Sainte-Élisabeth sur le Borysthene pour les contenir. Ils servent dans les armées comme troupes irrégulieres, et malheur à qui tombe dans leurs mains.

GOUVERNEMENTS DE BELGOROD, DE VÉRONISE, ET DE NISCHGOROD.

Si vous remontez au nord-est de la province de Kiovie entre le Borysthene et le Tanaïs, c'est le gouvernement de Belgorod qui se présente : il est aussi grand que celui de Kiovie. C'est une des plus fertiles provinces de la Russie ; c'est elle qui fournit à la Pologne une quantité prodigieuse de ce gros bétail qu'on connaît sous le nom de bœufs de l'Ukraine. Ces deux provinces sont à l'abri des incursions des petits Tartares, par des lignes qui s'étendent du Borysthene au Tanaïs, garnies de forts et de redoutes.

Remontez encore au nord, passez le Tanaïs, vous entrez dans le gouvernement de Véronise, qui s'étend jusqu'aux bords des Palus-Méotides. Auprès de la capitale que nous nommons Véronise (1), à l'embouchure de la riviere de ce nom qui se jette dans le Tanaïs, Pierre-le-Grand a fait construire sa premiere flotte ; entreprise dont on n'avait point en-

(1) En Russie on écrit et on prononce Voronestch.

core d'idée dans tous ces vastes états. Vous trouverez ensuite le gouvernement de Nischgorod, fertile en grains, traversé par le Volga.

ASTRACAN.

De cette province vous entrez au midi dans le royaume d'Astracan. Ce pays commence au quarante-troisieme degré et demi de latitude, sous le plus beau des climats, et finit vers le cinquantieme, comprenant environ autant de degrés de longitude que de latitude; bordé d'un côté par la mer Caspienne, de l'autre par les montagnes de la Circassie, et s'avançant encore au-delà de la mer Caspienne, le long du mont Caucase; arrosé du grand fleuve Volga, du Jaïk, et de plusieurs autres rivieres, entre lesquelles on peut, à ce que prétend l'ingénieur anglais Perri, tirer des canaux qui, en servant de lit aux inondations, feraient le même effet que les canaux du Nil, et augmenteraient la fertilité de la terre. Mais à la droite et à la gauche du Volga et du Jaïk, ce beau pays était infesté plutôt qu'habité par des Tartares qui n'ont jamais rien cultivé, et qui ont toujours vécu comme étrangers sur la terre.

L'ingénieur Perri, employé par Pierre-le-Grand dans ces quartiers, y trouva de vastes déserts couverts de pâturages, de légumes, de cerisiers, d'amandiers. Des moutons sauvages d'une nourriture excellente paissaient dans ces solitudes. Il fallait commencer par domter et par civiliser les hommes de ces climats, pour y seconder la nature qui a été forcée dans le climat de Pétersbourg.

Ce royaume d'Astracan est une partie de l'ancien Capshack conquis par Gengis-kan, et ensuite par Tamerlan : ces Tartares dominerent jusqu'à Moscou. Le czar Jean Basilidès, petit-fils d'Ivan Basilovitz, et le plus grand conquérant d'entre les Russes, délivra son pays du joug tartare au seizieme siecle, et ajouta le royaume d'Astracan à ses autres conquêtes, en 1554.

Astracan est la borne de l'Asie et de l'Europe, et peut faire le commerce de l'une et de l'autre, en transportant par le Volga les marchandises apportées par la mer Caspienne. C'était encore un des grands projets de Pierre-le-Grand : il a été exécuté en partie. Tout un faubourg d'Astracan est habité par des Indiens.

OREMBOURG.

Au sud-est du royaume d'Astracan est un petit pays nouvellement formé qu'on appelle Orembourg ; la ville de ce nom a été batie, en 1734, sur le bord du fleuve Jaïk. Ce pays est hérissé des branches du mont Caucase. Des forteresses élevées de distance en distance défendent les passages des montagnes et des rivicres qui en descendent. C'est dans cette région, auparavant inhabitée, qu'aujourd'hui les Persans viennent déposer et cacher à la rapacité des brigands leurs effets échappés aux guerres civiles. La ville d'Orembourg est devenue le refuge des Persans et de leurs fortunes, et s'est accrue de leurs calamités : les Indiens, les peuples de la grande Buka-

rie y viennent trafiquer; elle devient l'entrepôt de l'Asie.

GOUVERNEMENTS DE CASAN ET DE LA GRANDE PERMIE.

Au-delà du Volga et du Jaïk, vers le septentrion, est le royaume de Casan, qui, comme Astracan, tomba dans le partage d'un fils de Gengis-kan et ensuite d'un fils de Tamerlan, conquis de même par Jean Basilidès. Il est encore peuplé de beaucoup de Tartares mahométans. Cette grande contrée s'étend jusqu'à la Sibérie : il est constant qu'elle a été florissante et riche autrefois ; elle a conservé encore quelque opulence. Une province de ce royaume appelée la grande Permie, et ensuite le Solikam, était l'entrepôt des marchandises de la Perse et des fourrures de Tartarie. On a trouvé dans cette Permie une grande quantité de monnaie au coin des premiers califes, et quelques idoles d'or des Tartares (1) ; mais ces monuments d'anciennes richesses ont été trouvés au milieu de la pauvreté et dans les déserts : il n'y avait plus aucune trace de commerce ; ces révolutions n'arrivent que trop vite et trop aisément dans un pays ingrat, puisqu'elles sont arrivées dans les plus fertiles.

Ce célebre prisonnier suédois, Stralemberg, qui mit si bien à profit son malheur, et qui examina tous ces vastes pays avec tant d'attention, est le premier

(1) Mémoires de Stralemberg, confirmés par mes Mémoires russes.

qui a rendu vraisemblable un fait qu'on n'avait jamais pu croire, concernant l'ancien commerce de ces régions. Pline et Pomponius-Mela rapportent que, du temps d'Auguste, un roi des Sueves fit présent à Metellus Celer de quelques Indiens jetés par la tempête sur les côtes voisines de l'Elbe. Comment des habitants de l'Inde auraient-ils navigué sur les mers germaniques? Cette aventure a paru fabuleuse à tous nos modernes, sur-tout depuis que le commerce de notre hémisphere a changé par la découverte du cap de Bonne-Espérance : mais autrefois il n'était pas plus étrange de voir un Indien trafiquer dans les pays septentrionaux de l'occident, que de voir un Romain passer dans l'Inde par l'Arabie. Les Indiens allaient en Perse, s'embarquaient sur la mer d'Hyrcanie, remontaient le Rha qui est le Volga, allaient jusqu'à la grande Permie par la Kama, et de là pouvaient aller s'embarquer sur la mer du Nord ou sur la Baltique. Il y a eu de tout temps des hommes entreprenants. Les Tyriens firent de plus surprenants voyages.

Si, après avoir parcouru de l'œil toutes ces vastes provinces, vous jetez la vue sur l'orient, c'est là que les limites de l'Europe et de l'Asie se confondent encore. Il aurait fallu un nouveau nom pour cette grande partie du monde. Les anciens diviserent en Europe, Asie, et Afrique, leur univers connu ; ils n'en avaient pas vu la dixième partie : c'est ce qui fait que, quand on a passé les Palus-Méotides, on ne sait plus où l'Europe finit et où l'Asie commence ; tout ce qui est au-delà du mont Taurus était désigné par le mot vague de Scythie, et le fut ensuite par

celui de Tartarie ou Tatarie. Il serait convenable peut-être d'appeler terres arctiques ou terres du nord tout le pays qui s'étend depuis la mer Baltique jusqu'aux confins de la Chine, comme on donne le nom de terres australes à la partie du monde non moins vaste, située sous le pôle antarctique, et qui fait le contre-poids du globe.

GOUVERNEMENTS DE LA SIBÉRIE, DES SAMOÏEDES, DES OSTIAKS.

Des frontieres des provinces d'Archangel, de Résan, d'Astracan, s'étend à l'orient la Sibérie avec les terres ultérieures jusqu'à la mer du Japon : elle touche au midi de la Russie par le mont Caucase ; de là au pays de Kamshatka on compte environ douze cents lieues de France ; et de la Tartarie méridionale, qui lui sert de limite, jusqu'à la mer Glaciale, on en compte environ quatre cents : ce qui est la moindre largeur de l'empire. Cette contrée produit les plus riches fourrures, et c'est ce qui servit à en faire la découverte en 1563. Ce ne fut pas sous le czar Fœdor Ivanovitz, mais sous Ivan Basilidès, au seizième siecle, qu'un particulier des environs d'Archangel, nommé Anika, homme riche pour son état et pour son pays, s'apperçut que des hommes d'une figure extraordinaire, vêtus d'une maniere jusqu'alors inconnue dans ce canton, et parlant une langue que personne n'entendait, descendaient tous les ans une riviere qui tombe dans la Duina (1), et ve-

(1) Mémoires envoyés de Pétersbourg.

naient apporter au marché des martres et des renards noirs qu'ils troquaient pour des clous et des morceaux de verre, comme les premiers sauvages de l'Amérique donnaient leur or aux Espagnols : il les fit suivre par ses enfants et par ses valets jusque dans leur pays. C'étaient des Samoïedes, peuples qui paraissent semblables aux Lappons, mais qui ne sont pas de la même race. Ils ignorent comme eux l'usage du pain ; ils ont comme eux le secours des rangiferes ou rennes qu'ils attelent à leurs traînaux. Ils vivent dans des cavernes, dans des huttes au milieu des neiges (1) : mais d'ailleurs la nature a mis entre cette espece d'hommes et celle des Lappons des différences très marquées. On m'assure leur mâchoire supérieure plus avancée au niveau de leur nez ; leurs oreilles sont plus rehaussées. Les hommes et les femmes n'ont de poil que sur la tête ; le mamelon est d'un noir d'ébene. Les Lappons et les Lapponnes ne sont marqués à aucun de ces signes. On m'a averti, par des mémoires envoyés de ces contrées si peu connues, qu'on s'est trompé dans la belle Histoire naturelle du jardin du roi, lorsqu'en parlant de tant de choses curieuses concernant la nature humaine, on a confondu l'espece des Lappons avec l'espece des Samoïedes. Il y a beaucoup plus de races d'hommes qu'on ne pense. Celle des Samoïedes et des Hottentots paraissent les deux extrêmes de notre continent : et si l'on fait atten-

(1) Mémoires envoyés de Pétersbourg.

tion aux mamelles noires des femmes samoïedes, et au tablier que la nature a donné aux Hottentotes, qui descend, dit-on, à la moitié de leurs cuisses, on aura quelque idée des variétés de notre espece animale, variétés ignorées dans nos villes, où presque tout est inconnu, hors ce qui nous environne.

Les Samoïedes ont dans leur morale des singularités aussi grandes qu'en physique : ils ne rendent aucun culte à l'être suprême ; ils approchent du manichéisme, ou plutôt de l'ancienne religion des mages, en ce seul point qu'ils reconnaissent un bon et un mauvais principe. Le climat horrible qu'ils habitent semble en quelque maniere excuser cette croyance si ancienne chez tant de peuples et si naturelle aux ignorants et aux infortunés.

On n'entend parler chez eux ni de larcins ni de meurtres : étant presque sans passion, ils sont sans injustice. Il n'y a aucun terme dans leur langue pour exprimer le vice et la vertu. Leur extrême simplicité ne leur a pas encore permis de former des notions abstraites ; le sentiment seul les dirige ; et c'est peut-être une preuve incontestable que les hommes aiment la justice par instinct, quand leurs passions funestes ne les aveuglent pas.

On persuada quelques uns de ces sauvages de se laisser conduire à Moscou. Tout les y frappa d'admiration. Ils regarderent l'empereur comme leur Dieu, et se soumirent à lui donner tous les ans une offrande de deux martres zibelines par habitant. On établit bientôt quelques colonies au-delà de l'Oby

et de l'Irtis (1); on y bâtit même des forteresses. Un Cosaque fut envoyé dans le pays, en 1595, et le conquit pour les czars avec quelques soldats et quelque artillerie, comme Cortez subjugua le Mexique; mais il ne conquit guere que des déserts.

En remontant l'Oby, à la jonction de la riviere d'Irtis avec celle du Tobol, on trouva une petite habitation dont on a fait la ville de Tobol (1), capitale de la Sibérie, aujourd'hui considérable. Qui croirait que cette contrée a été long-temps le séjour de ces mêmes Huns qui ont tout ravagé jusqu'à Rome sous Attila, et que ces Huns venaient du nord de la Chine? Les Tartares usbecks ont succédé aux Huns, et les Russes aux Usbecks. On s'est disputé ces contrées sauvages, ainsi qu'on s'est exterminé pour les plus fertiles. La Sibérie fut autrefois plus peuplée qu'elle ne l'est, sur-tout vers le midi: on en juge par des tombeaux et par des ruines.

Toute cette partie du monde, depuis le soixantieme degré ou environ, jusqu'aux montagnes éternellement glacées qui bornent les mers du nord, ne ressemble en rien aux régions de la zone tempérée: ce ne sont ni les mêmes plantes, ni les mêmes animaux sur la terre, ni les mêmes poissons dans les lacs et dans les rivieres.

Au-dessous de la contrée des Samoïedes est celle des Ostiaks, le long du fleuve Oby. Ils ne tiennent en rien des Samoïedes, sinon qu'ils sont, comme

(1) En russe Irtisch.
(2) En russe Tobolskoy.

eux et comme tous les premiers hommes, chasseurs, pasteurs et pêcheurs; les uns sans religion, parcequ'ils ne sont pas rassemblés; les autres, qui composent des hordes, ayant une espece de culte, faisant des vœux au principal objet de leurs besoins : ils adorent, dit-on, une peau de mouton, parceque rien ne leur est plus nécessaire que ce bétail; de même que les anciens Égyptiens agriculteurs choisissaient un bœuf, pour adorer dans l'emblême de cet animal la divinité qui l'a fait naître pour l'homme. Quelques auteurs prétendent que ces Ostiaks adorent une peau d'ours, attendu qu'elle est plus chaude que celle de mouton; il se peut qu'ils n'adorent ni l'une ni l'autre.

Les Ostiaks ont aussi d'autres idoles dont ni l'origine ni le culte ne méritait pas plus notre attention que leurs adorateurs. On a fait chez eux quelques chrétiens vers l'an 1712; ceux-là sont chrétiens comme nos paysans les plus grossiers, sans savoir ce qu'ils sont. Plusieurs auteurs prétendent que ce peuple est originaire de la grande Permie : mais cette grande Permie est presque déserte, pourquoi ses habitants se seroient-ils établis si loin et si mal? Ces obscurités ne valent pas nos recherches. Tout peuple qui n'a point cultivé les arts doit être condamné à être inconnu.

C'est sur-tout chez ces Ostiaks, chez les Burates et les Jakutes, leurs voisins, qu'on trouve souvent dans la terre de cet ivoire dont on n'a jamais pu savoir l'origine : les uns le croient un ivoire fossile; les autres, les dents d'une espece d'éléphant dont la race est détruite. Dans quel pays ne trouve-t-on pas

des productions de la nature qui étonnent et qui confondent la philosophie?

Plusieurs montagnes de ces contrées sont remplies de cet amiante, de ce lin incombustible dont on fait tantôt de la toile, tantôt une espece de papier.

Au midi des Ostiaks sont les Burates, autre peuple qu'on n'a pas encore rendu chrétien. A l'est il y a plusieurs hordes qu'on n'a pu entièrement soumettre. Aucun de ces peuples n'a la moindre connaissance du calendrier. Ils comptent par neiges et non par la marche apparente du soleil : comme il neige régulièrement et long-temps chaque hiver, ils disent : Je suis âgé de tant de neiges, comme nous disons : J'ai tant d'années.

Je dois rapporter ici ce que raconte l'officier suédois Stralemberg, qui, ayant été pris à Pultava, passa quinze ans en Sibérie, et la parcourut toute entiere : il dit qu'il y a encore des restes d'un ancien peuple dont la peau est bigarrée et tachetée, qu'il a vu des hommes de cette race ; et ce fait m'a été confirmé par des Russes nés à Tobol. Il semble que la variété des especes humaines ait beaucoup diminué ; on trouve peu de ces races singulieres que probablement les autres ont exterminées : par exemple, il y a très peu de ces maures blancs ou de ces albinos dont un a été présenté à l'académie des sciences de Paris, et que j'ai vu. Il en est ainsi de plusieurs animaux dont l'espece est très rare.

Quant aux Borandiens dont il est parlé souvent dans la savante Histoire du jardin du roi de France, mes Mémoires disent que ce peuple est absolument inconnu.

Tout le midi de ces contrées est peuplé de nombreuses hordes de Tartares. Les anciens Turcs sont sortis de cette Tartarie pour aller subjuguer tous les pays dont ils sont aujourd'hui en possession. Les Calmoucks, les Monguls, sont ces mêmes Scythes qui, conduits par Madiès, s'emparerent de la haute Asie, et vainquirent le roi des Medes Cyaxarès. Ce sont eux que Gengis-kan et ses enfants menerent depuis jusqu'en Allemagne, et qui formerent l'empire du Mogol sous Tamerlan. Ces peuples sont un grand exemple des changements arrivés chez toutes les nations. Quelques unes de leurs hordes, loin d'être redoutables, sont devenues vassales de la Russie.

Telle est une nation de Calmoucks qui habite entre la Sibérie et la mer Caspienne. C'est là qu'on a trouvé, en 1720, une maison souterraine de pierres, des urnes, des lampes, des pendants d'oreilles, une statue équestre d'un prince oriental portant un diadême sur sa tête, deux femmes assises sur des trônes, un rouleau de manuscrits envoyés par Pierre-le-Grand à l'académie des inscriptions de Paris, et reconnu pour être en langue du Thibet : tous témoignages singuliers que les arts ont habité ce pays aujourd'hui barbare, et preuves subsistantes de ce qu'a dit Pierre-le-Grand plus d'une fois, que les arts avaient fait le tour du monde.

DU KAMSHATKA.

La derniere province est le Kamshatka, le pays le plus oriental du continent. Le nord de cette con-

trée fournit aussi de belles fourrures; les habitants s'en revêtaient l'hiver, et marchaient nus l'été. On fut surpris de trouver dans les parties méridionales des hommes avec de longues barbes, tandis que dans les parties septentrionales, depuis le pays des Samoïedes jusqu'à l'embouchure du fleuve Amour ou Amur, les hommes n'ont pas plus de barbe que les Américains. C'est ainsi que dans l'empire de Russie il y a plus de différentes especes, plus de singularités, plus de mœurs différentes, que dans aucun pays de l'univers.

Des mémoires récents m'apprennent que ce peuple sauvage a aussi ses théologiens, qui font descendre les habitants de cette presqu'isle d'une espece d'être supérieur qu'ils appellent *Kouthou*. Ces mémoires disent qu'ils ne lui rendent aucun culte, qu'ils ne l'aiment ni ne le craignent.

Ainsi ils auraient une mythologie, et ils n'ont point de religion; cela pourrait être vrai, et n'est guere vraisemblable : la crainte est l'attribut naturel des hommes. On prétend que dans leurs absurdités ils distinguent des choses permises et des choses défendues : ce qui est permis, c'est de satisfaire toutes ses passions, ce qui est défendu, c'est d'aiguiser un couteau ou une hache quand on est en voyage, et de sauver un homme qui se noie. Si en effet c'est un péché parmi eux de sauver la vie à son prochain, ils sont en cela différents de tous les hommes qui courent par instinct au secours de leurs semblables, quand l'intérêt ou la passion ne corrompt pas en eux ce penchant naturel. Il semble qu'on ne pourrait parvenir à faire un crime d'une action si com-

mune et si nécessaire qu'elle n'est pas même une vertu, que par une philosophie également fausse et superstitieuse, qui persuaderait qu'il ne faut pas s'opposer à la providence, et qu'un homme destiné par le ciel à être noyé ne doit pas être secouru par un homme : mais les barbares sont bien loin d'avoir même une fausse philosophie.

Cependant ils célèbrent, dit-on, une grande fête, qu'ils appellent dans leur langage d'un mot qui signifie *purification;* mais de quoi se purifient-ils, si tout leur est permis? et pourquoi se purifient-ils, s'ils ne craignent ni n'aiment leur dieu *Kouthou?*

Il y a sans doute des contradictions dans leurs idées, comme dans celles de presque tous les peuples : les leurs sont un défaut d'esprit, et les nôtres en sont un abus; nous avons beaucoup plus de contradictions qu'eux, parceque nous avons plus raisonné.

Comme ils ont une espece de dieu, ils ont aussi des démons; enfin, il y a parmi eux des sorciers, ainsi qu'il y en a toujours eu chez toutes les nations les plus policées. Ce sont les vieilles qui sont sorcieres dans le Kamshatka, comme elles l'étaient parmi nous avant que la saine physique nous éclairât. C'est donc par-tout l'apanage de l'esprit humain, d'avoir des idées absurdes, fondées sur notre curiosité et sur notre faiblesse! Les Kamshatkales ont aussi des prophetes qui expliquent les songes; et il n'y a pas long-temps que nous n'en avons plus.

Depuis que la cour de Russie a assujetti ces peuples en bâtissant cinq forteresses dans leur pays, on leur a annoncé la religion grecque. Un gentilhomme

russe très instruit m'a dit qu'une de leurs grandes objections était que ce culte ne pouvait être fait pour eux, puisque le pain et le vin sont nécessaires à nos mysteres, et qu'ils ne peuvent avoir ni pain ni vin dans leur pays.

Ce peuple d'ailleurs mérite peu d'observations; je n'en ferai qu'une : c'est que si on jette les yeux sur les trois quarts de l'Amérique, sur toute la partie méridionale de l'Afrique, sur le nord, depuis la Lapponie jusqu'aux mers du Japon, on trouve que la moitié du genre humain n'est pas au-dessus des peuples du Kamshatka.

D'abord un officier cosaque alla par terre de la Sibérie au Kamshatka, en 1701, par ordre de Pierre, qui, après la malheureuse journée de Nerva, étendait encore ses soins d'un bord du continent à l'autre. Ensuite, en 1725, quelque temps avant que la mort le surprît au milieu de ses grands projets, il envoya le capitaine Béring, danois, avec ordre exprès d'aller par la mer du Kamshatka sur les terres de l'Amérique, si cette entreprise était praticable. Béring ne put réussir dans sa premiere navigation. L'impératrice Anne l'y envoya encore en 1733. Spengenberg, capitaine de vaisseau, associé à ce voyage, partit le premier du Kamshatka; mais il ne put se mettre en mer qu'en 1739, tant il avait fallu de temps pour arriver au port où l'on s'embarqua, pour y construire des vaisseaux, pour les agréer et les fournir des choses nécessaires. Spengenberg pénétra jusqu'au nord du Japon par un détroit que forme une longue suite d'isles, et revint sans avoir découvert que ce passage.

En 1741, Béring courut cette mer, accompagné de l'astronome de Lisle de la Croyere, de cette famille de Lisle qui a produit de si savants géographes; un autre capitaine allait de son côté à la découverte. Béring et lui atteignirent les côtes de l'Amérique au nord de la Californie. Ce passage, si long-temps cherché par les mers du nord, fut donc enfin découvert; mais on ne trouva nul secours sur ces côtes désertes. L'eau douce manqua; le scorbut fit périr une partie de l'équipage : on vit l'espace de cent milles les rivages septentrionaux de la Californie; on apperçut des canots de cuir qui portaient des hommes semblables aux Canadiens. Tout fut infructueux. Béring mourut dans une isle à laquelle il donna son nom. L'autre capitaine, se trouvant plus près de la Californie, fit descendre à terre dix hommes de son équipage; ils ne reparurent plus. Le capitaine fut forcé de regagner le Kamshatka, après les avoir attendus inutilement, et de Lisle expira en descendant à terre. Ces désastres sont la destinée de presque toutes les premieres tentatives sur les mers septentrionales. On ne sait pas encore quel fruit on tirera de ces découvertes si pénibles et si dangereuses.

Nous avons marqué tout ce qui compose en général la domination de la Russie, depuis la Finlande à la mer du Japon. Toutes les grandes parties de cet empire ont été unies en divers temps, comme dans tous les autres royaumes du monde. Des Scythes, des Huns, des Massagetes, des Slavons, des Cimbres, des Getes, des Sarmates, sont aujourd'hui les sujets

des czars : les Russes, proprement dits, sont les anciens Roxelans ou Slavons.

Si l'on y fait réflexion, la plupart des autres états sont ainsi composés. La France est un assemblage de Goths, de Danois appelés Normands, de Germains septentrionaux appelés Bourguignons, de Francs, d'Allemands, de quelques Romains mêlés aux anciens Celtes. Il y a dans Rome et dans l'Italie beaucoup de familles descendues des peuples du nord, et l'on n'en connaît aucune des anciens Romains. Le souverain pontife est souvent le rejeton d'un Lombard, d'un Goth, d'un Teuton ou d'un Cimbre. Les Espagnols sont une race d'Arabes, de Carthaginois, de Juifs, de Tyriens, de Visigoths, de Vandales, incorporés avec les habitants du pays. Quand les nations se sont ainsi mêlées, elles sont longtemps à se civiliser, et même à former leur langage : les unes se policent plutôt, les autres plus tard. La police et les arts s'établissent si difficilement, les révolutions ruinent si souvent l'édifice commencé, que si l'on doit s'étonner, c'est que la plupart des nations ne vivent pas en Tartares.

CHAPITRE II.

Suite de la description de la Russie. Population, finances, armées, usages, religion. Etat de la Russie avant Pierre-le-Grand.

Plus un pays est civilisé, plus il est peuplé. Ainsi la Chine et l'Inde sont les plus peuplés de tous les empires, parcequ'après la multitude des révolutions qui ont changé la face de la terre, les Chinois et les Indiens ont formé le corps de peuple le plus anciennement policé que nous connaissions. Leur gouvernement a plus de quatre mille ans d'antiquité : ce qui suppose, comme on l'a dit, des essais et des efforts tentés dans des siecles précédents. Les Russes sont venus tard; et ayant introduit chez eux les arts tout perfectionnés, il est arrivé qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans qu'aucune nation n'en avait fait par elle-même en cinq cents années. Le pays n'est pas peuplé à proportion de son étendue, il s'en faut de beaucoup; mais, tel qu'il est, il possede autant de sujets qu'aucun état chrétien.

Je puis, d'après les rôles de la capitation et du dénombrement des marchands, des artisans, des paysans mâles, assurer qu'aujourd'hui la Russie contient au moins vingt-quatre millions d'habitants. De ces vingt-quatre millions d'hommes la plupart sont des serfs, comme dans la Pologne,

dans plusieurs provinces de l'Allemagne, et autrefois dans presque toute l'Europe. On compte en Russie et en Pologne les richesses d'un gentilhomme et d'un ecclésiastique, non par leur revenu en argent, mais par le nombre de leurs esclaves.

Voici ce qui résulte d'un dénombrement fait en 1747 des mâles qui payaient la capitation.

Marchands	198,000
Ouvriers	16,500
Paysans incorporés avec les marchands et les ouvriers	1,950
Paysans appelés *odonoskis*, qui contribuent à l'entretien de la milice ..	430,220
Autres qui n'y contribuent pas	26,080
Ouvriers de différents métiers, dont les parents sont inconnus	1,000
Autres qui ne sont point incorporés dans les classes des métiers	4,700
Paysans dépendants immédiatement de la couronne, environ	555,000
Employés aux mines de la couronne, tant chrétiens que mahométans et païens	64,000
Autres paysans de la couronne, travaillant aux mines et aux fabriques des particuliers	24,200
Nouveaux convertis à l'église grecque.	57,000
Tartares et Ostiaks païens	241,000
Mourses, Tartares, Morduates, et au-	
	1,619,650

Ci-contre	1,619,650
tres, soit païens, soit grecs, employés aux travaux de l'amirauté ..	7,800
Tartares contribuables, appelés *tepteris* et *bobilitz*, etc.............	28,900
Serfs de plusieurs marchands et autres privilégiés, lesquels, sans posséder de terres, peuvent avoir des esclaves	9,100
Paysans des terres destinées à l'entretien de la cour..................	418,000
Paysans des terres appartenantes en propre à sa majesté, indépendamment du droit de la couronne.....	60,500
Paysans des terres confisquées à la couronne....................	13,600
Serfs des gentilshommes	3,550,000
Serfs appartenants à l'assemblée du clergé, et qui défraient ses dépenses.	37,500
Serfs des évêques	116,400
Serfs des couvents, que Pierre avait beaucoup diminués............	721,500
Serfs des églises cathédrales et paroissiales	23,700
Paysans travaillant aux ouvrages de l'amirauté ou aux autres ouvrages publics, environ..............	4,000
Travailleurs aux mines et fabriques des particuliers	16,000
	6,626,650

0,62

De l'autre part	6,626,650
Paysans des terres données aux principaux manufacturiers	14,500
Travailleurs aux mines de la couronne.	3,000
Bâtards élevés par des prêtres	40
Sectaires appelés *raskolniki*	2,200
	6,646,390

Voilà en nombre rond six millions six cent quarante mille mâles payant la capitation. Dans ce dénombrement les enfants et les vieillards sont comptés; mais les filles et les femmes ne le sont point, non plus que les garçons qui naissent depuis l'établissement d'un cadastre jusqu'à la confection d'un autre cadastre. Triplez seulement le nombre des têtes taillables, en y comptant les femmes et les filles, vous trouverez près de vingt millions d'ames.

Il faut ajouter à ce nombre l'état militaire, qui monte à trois cent cinquante mille hommes. Ni la noblesse de tout l'empire, ni les ecclésiastiques, qui sont au nombre de deux cent mille, ne sont soumis à cette capitation : les étrangers dans l'empire sont tous exempts, de quelque profession et de quelque pays qu'ils soient. Les habitants des provinces conquises, savoir la Livonie, l'Estonie, l'Ingrie, la Carélie, et une partie de la Finlande, l'Ukraine et les Cosaques du Tanaïs, les Calmouks et d'autres Tartares, les Samoïèdes, les Lappons, les Ostiaks, et tous les peuples idolâtres de la Sibérie, pays plus grand que la Chine, ne sont pas compris dans le dénombrement.

Par ce calcul, il est impossible que le total des habitants de la Russie ne montât au moins à vingt-quatre millions d'habitants, en 1759, lorsqu'on m'envoya de Pétersbourg ces mémoires tirés des archives de l'empire. À ce compte, il y a huit personnes par mille quarré. L'ambassadeur anglais, dont j'ai parlé, n'en donne que cinq; mais il n'avait pas, sans doute, des mémoires aussi fideles que ceux dont on a bien voulu me faire part.

Le terrain de la Russie est donc, proportion gardée, précisément cinq fois moins peuplé que l'Espagne; mais il a près de quatre fois plus d'habitants: il est à-peu-près aussi peuplé que la France et que l'Allemagne; mais, en considérant sa vaste étendue, le nombre des peuples y est trente-trois fois plus petit.

Il y a une remarque importante à faire sur ce dénombrement; c'est que, de six millions six cent quarante mille contribuables, on en trouve environ neuf cent mille appartenants au clergé de la Russie, en n'y comprenant ni le clergé des pays conquis, ni celui de l'Ukraine et de la Sibérie.

Ainsi, sur sept personnes contribuables, le clergé en avait une; mais il s'en faut bien qu'en possédant ce septieme, ils jouissent de la septieme partie des revenus de l'état, comme en tant d'autres royaumes, où ils ont au moins la septieme partie de toutes les richesses: car leurs paysans payaient une capitation au souverain; et il faut compter pour beaucoup les autres revenus de la couronne de Russie dont le clergé ne touche rien.

Cette évaluation est très différente de celle de

tous les écrivains qui ont fait mention de la Russie ; les ministres étrangers, qui ont envoyé des mémoires à leurs souverains, s'y sont tous trompés. Il faut fouiller dans les archives de l'empire.

Il est très vraisemblable que la Russie a été beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui, dans les temps où la petite vérole, venue du fond de l'Arabie, et l'autre, venue d'Amérique, n'avaient point encore fait de ravages dans ces climats, où elles se sont enracinées. Ces deux fléaux, par qui le monde est plus dépeuplé que par la guerre, sont dus, l'un à Mahomet, l'autre à Christophe Colomb. La peste, originaire d'Afrique, approchait rarement des contrées du septentrion. Enfin les peuples du nord, depuis les Sarmates jusqu'aux Tartares qui sont au-dela de la grande muraille, ayant inondé le monde de leurs irruptions, cette ancienne pépiniere d'hommes doit avoir étrangement diminué.

Dans cette vaste étendue de pays on compte environ sept mille quatre cents moines et cinq mille six cents religieuses, malgré le soin que prit Pierre-le-Grand de les réduire à un plus petit nombre, soin digne d'un législateur dans un empire où ce qui manque principalement est l'espece humaine. Ces treize mille personnes cloîtrées, et perdues pour l'état, avaient, comme le lecteur a pu le remarquer, sept cent vingt mille serfs pour cultiver leurs terres, et c'est évidemment beaucoup trop. Cet abus, si commun et si funeste à tant d'états, n'a été corrigé que par l'impératrice Catherine II. Elle a osé venger la nature et la religion, en ôtant au clergé et aux moines des richesses odieuses ; elle les a

payés du trésor public, et a voulu les forcer d'être utiles en les empêchant d'être dangereux.

Je trouve, par un état des finances de l'empire, en 1725, en comptant le tribut des Tartares, tous les impôts et tous les droits en argent, que le total allait à treize millions de roubles; ce qui fait soixante-cinq millions de nos livres de France, indépendamment des tributs en nature. Cette somme modique suffisait alors pour entretenir trois cent trente-neuf mille cinq cents hommes, tant sur terre que sur mer. Les revenus et les troupes ont augmenté depuis.

Les usages, les vêtements, les mœurs en Russie, avaient toujours plus tenu de l'Asie que de l'Europe chrétienne : telle était l'ancienne coutume de recevoir les tributs des peuples en denrées, de défrayer les ambassadeurs dans leurs routes et dans leur séjour, et celle de ne se présenter ni dans l'église ni devant le trône avec une épée, coutume orientale opposée à notre usage ridicule et barbare d'aller parler à Dieu, aux rois, à ses amis, et aux femmes, avec une longue arme offensive qui descend au bas des jambes. L'habit long dans les jours de cérémonie semblait plus noble que le vêtement court des nations occidentales de l'Europe. Une tunique doublée de pelisse avec une longue simarre enrichie de pierreries dans les jours solennels, et ces especes de hauts turbans qui élevaient la taille, étaient plus imposants aux yeux que les perruques et les justaucorps, et plus convenables aux climats froids : mais cet ancien vêtement de tous les peuples
paraît moins fait pour la guerre et moins commode et moins co

pour les travaux. Presque tous les autres usages étaient grossiers; mais il ne faut pas se figurer que les mœurs fussent aussi barbares que le disent tant d'écrivains. Albert Krantz parle d'un ambassadeur italien à qui un czar fit clouer son chapeau sur la tête, parcequ'il ne se découvrait pas en le haranguant. D'autres attribuent cette aventure à un Tartare; enfin on a fait ce conte d'un ambassadeur français.

Oléarius prétend que le czar Michel Fœdérovitz relégua en Sibérie un marquis d'Exideuil, ambassadeur du roi de France Henri IV; mais jamais assurément ce monarque n'envoya d'ambassadeur à Moscou (1). C'est ainsi que les voyageurs parlent du pays de Borandie qui n'existe pas : ils ont trafiqué avec les peuples de la nouvelle Zemble qui à peine est habitée; ils ont eu de longues conversations avec des Samoïedes, comme s'ils avaient pu les entendre. Si on retranchait des énormes compilations de voyages ce qui n'est ni vrai ni utile, ces ouvrages et le public y gagneraient.

Le gouvernement ressemblait à celui des Turcs par la milice des strélitz, qui, comme celle des janissaires, disposa quelquefois du trône, et troubla l'état presque toujours autant qu'elle le soutint. Ces strélitz étaient au nombre de quarante mille hommes. Ceux qui étaient dispersés dans les provinces subsistaient de brigandages; ceux de Moscou vivaient en bourgeois, trafiquaient, ne servaient

(1) Voyez la préface.

point, et poussaient à l'excès l'insolence. Pour établir l'ordre en Russie il fallait les casser ; rien n'était ni plus nécessaire ni plus dangereux.

L'état ne possédait pas au dix-septieme siecle cinq millions de roubles (environ vingt-cinq millions de France) de revenu. C'était assez quand Pierre parvint à la couronne, pour demeurer dans l'ancienne médiocrité ; ce n'était pas le tiers de ce qu'il fallait pour en sortir et pour se rendre considérable en Europe : mais aussi beaucoup d'impôts étaient payés en denrées, selon l'usage des Turcs ; usage qui foule bien moins les peuples que celui de payer leurs tributs en argent.

TITRE DE CZAR.

Quant au titre de czar, il se peut qu'il vienne des tzars ou tchars du royaume de Casan. Quand le souverain de Russie Jean ou Ivan Basilidès eut, au seizieme siecle, conquis ce royaume subjugué par son aïeul, mais perdu ensuite, il en prit le titre, qui est demeuré à ses successeurs. Avant Ivan Basilidès, les maîtres de la Russie portaient le nom de *veliki knès*, *grand prince*, *grand seigneur*, *grand chef*, que les nations chrétiennes traduisent par celui de grand duc. Le czar Michel Fœdérovitz prit avec l'ambassade holstenoise les titres de *grand seigneur et grand knès*, *conservateur de tous les Russes*, *prince de Volodimer*, *Moscou*, *Novogorod*, *etc. tzar de Casan*, *tzar d'Astracan*, *tzar de Sibérie*. Ce nom de *tzar* était donc le titre de ces

princes orientaux ; il était donc vraisemblable qu'il dérivait plutôt des *tshas* de Perse que des *césars* de Rome, dont probablement les tzars sibériens n'avaient jamais entendu parler sur les bords du fleuve Oby.

Un titre quel qu'il soit n'est rien, si ceux qui le portent ne sont grands par eux-mêmes. Le nom d'*empereur*, qui ne signifiait que *général d'armée*, devint le nom des maîtres de la république romaine : on le donne aujourd'hui aux souverains des Russes à plus juste titre qu'à aucun autre potentat, si l'on considere l'étendue et la puissance de leur domination.

RELIGION.

La religion de l'état fut toujours, depuis l'onzieme siecle, celle qu'on nomme grecque par opposition à la latine ; mais il y avait plus de pays mahométans et de païens que de chrétiens. La Sibérie jusqu'à la Chine était idolâtre ; et dans plus d'une province toute espece de religion était inconnue.

L'ingénieur Perri et le baron de Stralemberg, qui ont été si long-temps en Russie, disent qu'ils ont trouvé plus de bonne foi et de probité dans les païens que dans les autres : ce n'est pas le paganisme qui les rendait plus vertueux ; mais menant une vie pastorale, éloignés du commerce des hommes, et vivant comme dans ces temps qu'on appelle le premier âge du monde, exempts de grandes passions, ils étaient nécessairement plus gens de bien.

Le christianisme ne fut reçu que très tard dans la Russie, ainsi que dans tous les autres pays du nord. On prétend qu'une princesse nommée Olha l'y introduisit, à la fin du dixieme siecle, comme Clotilde, niece d'un prince arien, le fit recevoir chez les Francs; la femme d'un Micislas, duc de Pologne, chez les Polonais; et la sœur de l'empereur Henri II, chez les Hongrois. C'est le sort des femmes d'être sensibles aux persuasions des ministres de la religion, et de persuader les autres hommes.

Cette princesse Olha, ajoute-t-on, se fit baptiser à Constantinople: on l'appela Hélene; et dès qu'elle fut chrétienne, l'empereur Jean Zimiscès ne manqua pas d'en être amoureux. Apparemment qu'elle était veuve. Elle ne voulut point de l'empereur. L'exemple de la princesse Olha ou Olga ne fit pas d'abord un grand nombre de prosélytes: son fils qui régna long-temps (1) ne pensa point du tout comme sa mere; mais son petit-fils Volodimer, né d'une concubine, ayant assassiné son frere pour régner, et ayant recherché l'alliance de l'empereur de Constantinople, Basile, ne l'obtint qu'à condition qu'il se ferait baptiser. C'est à cette époque de l'année 987, que la religion grecque commença en effet à s'établir en Russie. Un patriarche de Constantinople, nommé Chrysoberge, envoya un évêque baptiser Volodimer, pour ajouter à son patriarchat cette partie du monde (2).

(1) On l'appelait Sowastoslaw.

(2) Tiré d'un manuscrit particulier intitulé: *Du gouvernement ecclésiastique de Russie.*

Volodimer acheva donc l'ouvrage commencé par son aïeule. Un Grec fut premier métropolitain de Russie ou patriarche. C'est de là que les Russes ont adopté dans leur langue un alphabet tiré en partie du grec; ils y auraient gagné si le fond de leur langue, qui est la slavone, n'était toujours demeuré le même, à quelques mots près qui concernent leur liturgie et leur hiérarchie. Un des patriarches grecs, nommé Jérémie, ayant un procès au divan, et étant venu à Moscou demander des secours, renonça enfin à sa prétention sur les églises russes, et sacra patriarche l'archevêque de Novogorod, nommé Job, en 1588.

Depuis ce temps l'église russe fut aussi indépendante que son empire. Il était en effet dangereux, honteux et ridicule que l'église russe dépendît d'une église grecque, esclave des Turcs. Le patriarche de Russie fut dès-lors sacré par les évêques russes, non par le patriarche de Constantinople. Il eut rang dans l'église grecque après celui de Jérusalem; mais il fut en effet le seul patriarche libre et puissant; et par conséquent le seul réel. Ceux de Jérusalem, de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie, ne sont que les chefs mercenaires et avilis d'une église esclave des Turcs. Ceux même d'Antioche et de Jérusalem ne sont plus regardés comme patriarches, et n'ont pas plus de crédit que les rabbins des synagogues établies en Turquie.

C'est d'un homme devenu patriarche de toutes les Russies que descendait Pierre-le-Grand en droite ligne. Bientôt ces premiers prélats voulurent par-

tager l'autorité des czars. C'était peu que le souverain marchât nu-tête une fois l'an devant le patriarche, en conduisant son cheval par la bride. Ces respects extérieurs ne servent qu'à irriter la soif de la domination. Cette fureur de dominer causa de grands troubles, comme ailleurs.

Le patriarche Nicon, que les moines regardent comme un saint, et qui siégeait du temps d'Alexis, pere de Pierre-le-Grand, voulut élever sa chaire au-dessus du trône; non seulement il usurpait le droit de s'asseoir dans le sénat à côté du czar, mais il prétendait qu'on ne pouvait faire ni la guerre ni la paix sans son consentement. Son autorité, soutenue par ses richesses et par ses intrigues, par le clergé et par le peuple, tenait son maître dans une espece de sujétion. Il osa excommunier quelques sénateurs qui s'opposerent à ses excès; et enfin Alexis, qui ne se sentait pas assez puissant pour le déposer par sa seule autorité, fut obligé de convoquer un synode de tous les évêques. On l'accusa d'avoir reçu de l'argent des Polonais; on le déposa; on le confina pour le reste de ses jours dans un cloître, et les prélats élurent un autre patriarche.

Il y eut toujours, depuis la naissance du christianisme en Russie, quelques sectes, ainsi que dans les autres états; car les sectes sont souvent le fruit de l'ignorance, aussi bien que de la science prétendue. Mais la Russie est le seul grand état chrétien où la religion n'ait pas excité des guerres civiles, quoiqu'elle ait produit quelques tumultes.

La secte de ces *raskolniky*, composée aujourd'hui d'environ deux mille mâles, et de laquelle il est fait mention dans le dénombrement (1), est la plus ancienne : elle s'établit dès le douzieme siecle par des zélés qui avaient quelque connaissance du nouveau testament ; ils eurent et ont encore la prétention de tous les sectaires, celle de le suivre à la lettre, accusant tous les autres chrétiens de relâchement, ne voulant point souffrir qu'un prêtre qui a bu de l'eau-de-vie confere le baptême, assurant avec Jésus-Christ qu'il n'y a ni premier ni dernier parmi les fideles, et sur-tout qu'un fidele peut se tuer pour l'amour de son sauveur. C'est, selon eux, un très grand péché de dire *alleluia* trois fois, il ne faut le dire que deux, et ne donner jamais la bénédiction qu'avec trois doigts. Nulle société d'ailleurs n'est ni plus réglée ni plus sévere dans ses mœurs : ils vivent comme les quakers ; mais ils n'admettent point comme eux les autres chrétiens dans leurs assemblées : c'est ce qui fait que les autres leur ont imputé toutes les abominations dont les païens accuserent les premiers galiléens, dont ceux-ci chargerent les gnostiques, dont les catholiques ont chargé les protestants. On leur a souvent imputé d'égorger un enfant, de boire son sang, et de se mêler ensemble dans leurs cérémonies secretes sans distinction de parenté, d'âge, ni même de sexe. Quelquefois on les a persécutés : ils se sont alors enfermés dans leurs bour-

(1) Page 76.

gades, ont mis le feu à leurs maisons, et se sont jetés dans les flammes. Pierre a pris avec eux le seul parti qui puisse les ramener; celui de les laisser vivre en paix.

Au reste, il n'y a dans un si vaste empire que vingt-huit sieges épiscopaux, et du temps de Pierre on n'en comptait que vingt-deux: ce petit nombre était peut-être une des raisons qui avaient tenu l'église russe en paix. Cette église d'ailleurs était si peu instruite, que le czar Fœdor, frere de Pierre-le-Grand, fut le premier qui introduisit le plain-chant chez elle.

Fœdor et sur-tout Pierre admirent indifféremment dans leurs armées et dans leurs conseils ceux de rite grec, latin, luthérien, calviniste: ils laisserent à chacun la liberté de servir Dieu suivant sa conscience, pourvu que l'état fût bien servi. Il n'y avait dans cét empire de deux mille lieues de longueur aucune église latine. Seulement lorsque Pierre eut établi de nouvelles manufactures dans Astracan, il y eut environ soixante familles catholiques dirigées par des capucins; mais quand les jésuites voulurent s'introduire dans ses états, il les en chassa par un édit au mois d'avril 1718. Il souffrait les capucins comme des moines sans conséquence, et regardait les jésuites comme des politiques dangereux. Ces jésuites s'étaient établis en Russie en 1685; ils furent expulsés quatre ans après: ils revinrent encore, et furent encore chassés.

L'église grecque est flattée de se voir étendue dans un empire de deux mille lieues, tandis que la ro-

maine n'a pas la moitié de ce terrain en Europe. Ceux du rite grec ont voulu sur-tout conserver dans tous les temps leur égalité avec ceux du rite latin, et ont toujours craint le zele de l'église de Rome, qu'ils ont pris pour de l'ambition, parcequ'en effet l'église romaine très resserrée dans notre hémisphere, et se disant universelle, a voulu remplir ce grand titre.

Il n'y a jamais eu en Russie d'établissement pour les juifs, comme ils en ont dans tant d'états de l'Europe, depuis Constantinople jusqu'à Rome. Les Russes ont toujours fait leur commerce par euxmêmes et par les nations établies chez eux. De toutes les églises grecques, la leur est la seule qui ne voie pas des synagogues à côté de ses temples.

SUITE DE L'ÉTAT OÙ ÉTAIT LA RUSSIE AVANT PIERRE-LE-GRAND.

La Russie, qui doit uniquement à Pierre-le-Grand sa grande influence dans les affaires de l'Europe, n'en avait aucune depuis qu'elle était chrétienne. On la voit auparavant faire sur la mer Noire ce que les Normands faisaient sur nos côtes maritimes de l'Océan, armer du temps d'Héraclius quarante mille petites barques, se présenter pour assiéger Constantinople, imposer un tribut aux Césars grecs. Mais le grand knès Volodimer, occupé du soin d'introduire chez lui le christianisme, et fatigué des troubles intestins de sa maison, affaiblit encore ses états en les partageant entre ses en-

fants. Ils furent presque tous la proie des Tartares, qui asservirent la Russie pendant deux cents années. Ivan Basilidès la délivra et l'agrandit : mais après lui les guerres civiles la ruinerent.

Il s'en fallait beaucoup, avant Pierre-le-Grand, que la Russie fût aussi puissante, qu'elle eût autant de terres cultivées, autant de sujets, autant de revenus, que de nos jours. Elle ne possédait rien dans la Finlande, rien dans la Livonie : et la Livonie seule vaut mieux que n'a valu long-temps toute la Sibérie. Les Cosaques n'étaient point soumis ; les peuples d'Astracan obéissaient mal ; le peu de commerce que l'on faisait était désavantageux. La mer Blanche, la Baltique, celle du Pont-Euxin, d'Azof, et la mer Caspienne, étaient entièrement inutiles à une nation qui n'avait pas un vaisseau, et qui même dans sa langue manquait de terme pour exprimer une flotte. S'il n'eût fallu qu'être au-dessus des Tartares et des peuples du nord jusqu'à la Chine, la Russie jouissait de cet avantage ; mais il fallait s'égaler aux nations policées, et se mettre en état d'en surpasser un jour plusieurs. Une telle entreprise paraissait impraticable, puisqu'on n'avait pas un seul vaisseau sur les mers, qu'on ignorait absolument sur terre la discipline militaire, que les manufactures les plus simples étaient à peine encouragées, et que l'agriculture même, qui est le premier mobile de tout, était négligée. Elle exige du gouvernement de l'attention et des encouragements, et c'est ce qui a fait trouver aux Anglais dans leurs blés un trésor supérieur à celui de leurs laines.

Ce peu de culture des arts nécessaires montre assez qu'on n'avait pas d'idée des beaux arts, qui deviennent nécessaires à leur tour quand on a tout le reste. On aurait pu envoyer quelques naturels du pays s'instruire chez les étrangers; mais la différence des langues, des mœurs et de la religion s'y opposait; une loi même d'état et de religion, également sacrée et pernicieuse, défendait aux Russes de sortir de leur patrie, et semblait les condamner à une éternelle ignorance. Ils possédaient les plus vastes états de l'univers, et tout y était à faire. Enfin Pierre naquit, et la Russie fut formée.

Heureusement, de tous les grands législateurs du monde, Pierre est le seul dont l'histoire soit bien connue. Celles des Thésée, des Romulus, qui firent beaucoup moins que lui; celles des fondateurs de tous les autres états policés, sont mêlées de fables absurdes; et nous avons ici l'avantage d'écrire des vérités qui passeraient pour des fables si elles n'étaient attestées.

CHAPITRE III.

Des ancêtres de Pierre-le-Grand.

La famille de Pierre était sur le trône depuis l'an 1613. La Russie avant ce temps avait essuyé des révolutions qui éloignaient encore la réforme et les arts. C'est le sort de toutes les sociétés d'hommes. Jamais il n'y eut de troubles plus cruels dans aucun royaume. Le tyran Boris Godonou fit assassiner, en 1597, l'héritier légitime Démétri, que nous nommons Démétrius, et usurpa l'empire. Un jeune moine prit le nom de Démétrius, prétendit être le prince échappé aux assassins ; et secouru des Polonais et d'un grand parti que les tyrans ont toujours contre eux, il chassa l'usurpateur et usurpa lui-même la couronne. On reconnut son imposture dès qu'il fut maître, parcequ'on fut mécontent de lui : il fut assassiné. Trois autres faux Démétrius s'éleverent l'un après l'autre. Cette suite d'impostures supposait un pays tout en désordre. Moins les hommes sont civilisés, plus il est aisé de leur en imposer. On peut juger à quel point ces fraudes augmentaient la confusion et le malheur public. Les Polonais, qui avaient commencé les révolutions en établissant le premier faux Démétri, furent sur le point de régner en Russie. Les Suédois partagerent les dépouilles du côté de la Finlande, et pré-

tendirent aussi au trône; l'état était menacé d'une ruine entiere.

Au milieu de ces malheurs, une assemblée composée des principaux boyards élut pour souverain, en 1613, un jeune homme de quinze ans; ce qui ne paraissait pas un moyen sûr de finir les troubles. Ce jeune homme était Michel Romano (1), grand-pere du czar Pierre, fils de l'archevêque de Rostou, surnommé Philarète, et d'une religieuse; allié par les femmes aux anciens czars.

Il faut savoir que cet archevêque était un seigneur puissant, que le tyran Boris avait forcé de se faire prêtre. Sa femme Sheremeto fut aussi contrainte de prendre le voile: c'était un ancien usage des tyrans occidentaux chrétiens latins; celui des chrétiens grecs était de crever les yeux. Le tyran Démétri donna à Philarète l'archevêché de Roston, et l'envoya ambassadeur en Pologne. Cet ambassadeur était prisonnier chez les Polonais alors en guerre avec les Rnsses, tant le droit des gens était ignoré chez tous ces peuples. Ce fut pendant sa détention que le jeune Romano, fils de cet archevêque, fut élu czar. On échangea son pere contre des prisonniers polonais, et le jeune czar créa son pere patriarche: ce vieillard fut souverain en effet sous le nom de son fils.

Si un tel gouvernement paraît singulier aux étran-

(1) Les Russes écrivent Romanow: les Français ne se servent point du *w*. On prononce aussi Romanof.

gers, le mariage du czar Michel Romano le semble davantage. Les monarques des Russies ne prenaient plus des épouses dans les autres états depuis l'an 1490. Il paraît que depuis qu'ils eurent Casan et Astracan ils suivirent presqu'en tout les coutumes asiatiques, et principalement celle de ne se marier qu'à leurs sujettes.

Ce qui ressemble encore plus aux usages de l'ancienne Asie, c'est que pour marier un czar on faisait venir à la cour les plus belles filles des provinces; la grande maîtresse de la cour les recevait chez elle, les logeait séparément, et les faisait manger toutes ensemble. Le czar les voyait ou sous un nom emprunté, ou sans déguisement. Le jour du mariage était fixé, sans que le choix fût encore connu; et le jour marqué on présentait un habit de noce à celle sur qui le choix secret était tombé: on distribuait d'autres habits aux prétendantes, qui s'en retournaient chez elles. Il y eut quatre exemples de pareils mariages.

C'est de cette manière que Michel Romano épousa Eudoxe, fille d'un pauvre gentilhomme nommé Streshneu. Il cultivait ses champs lui-même avec ses domestiques, lorsque des chambellans, envoyés par le czar avec des présents, lui apprirent que sa fille était sur le trône. Le nom de cette princesse est encore cher à la Russie. Tout cela est éloigné de nos mœurs, et n'en est pas moins respectable.

Il est nécessaire de dire qu'avant l'élection de Romano un grand parti avait élu le prince Ladislas, fils du roi de Pologne Sigismond III. Les provinces

voisines de la Suede avaient offert la couronne à un frere de Gustave-Adolphe : ainsi la Russie était dans la même situation où l'on a vu si souvent la Pologne, chez qui le droit d'élire un monarque a été une source de guerres civiles. Mais les Russes n'imiterent point les Polonais, qui font un contrat avec le roi qu'ils élisent. Quoiqu'ils eussent éprouvé la tyrannie, ils se soumirent à un jeune homme sans rien exiger de lui.

La Russie n'avait jamais été un royaume électif: mais la race masculine des anciens souverains ayant manqué, six czars ou prétendants ayant péri malheureusement dans les derniers troubles, il fallût, comme on l'a vu, élire un monarque; et cette élection causa de nouvelles guerres avec la Pologne et la Suede, qui combattirent pour leurs prétendus droits au trône de Russie. Ces droits de gouverner une nation malgré elle ne se soutiennent jamais long-temps. Les Polonais d'un côté, après s'être avancés jusqu'à Moscou, et après des pillages qui étaient les expéditions militaires de ces temps-là, conclurent une treve de quatorze ans. La Pologne, par cette treve, demeura en possession du duché de Smolensko, dans lequel le Borysthene prend sa source. Les Suédois firent aussi la paix; ils resterent en possession de l'Ingrie, et priverent les Russes de toute communication avec la mer Baltique, de sorte que cet empire resta plus que jamais séparé du reste de l'Europe.

Michel Romano depuis cette paix régna tranquille, et il ne se fit dans ses états aucun chan-

gement qui corrompît ni qui perfectionnât l'administration. Après sa mort arrivée en 1645, son fils Alexis Michaelovitz, ou fils de Michel, âgé de seize ans, régna par le droit héréditaire. On peut remarquer que les czars étaient sacrés par le patriarche suivant quelques rites de Constantinople, à cela près que le patriarche de Russie était assis sur la même estrade avec le souverain, et affectait toujours une égalité qui choquait le pouvoir suprême.

ALEXIS MICHAELOVITZ, FILS DE MICHEL.

Alexis se maria comme son père, et choisit parmi les filles qu'on lui amena celle qui lui parut la plus aimable. Il épousa une des deux filles du boyard Miloslauski, en 1647, et ensuite une Nariskin, en 1671. Son favori Morosou épousa l'autre. On ne peut donner à ce Morosou un titre plus convenable que celui de visir, puisqu'il était despotique dans l'empire, et que sa puissance excita des révoltes parmi les strélitz et le peuple, comme il est arrivé souvent à Constantinople.

Le regne d'Alexis fut troublé par des séditions sanglantes, par des guerres intestines et étrangeres. Un chef des Cosaques du Tanaïs, nommé Stenko-Rasin, voulut se faire roi d'Astracan : il inspira long-temps la terreur ; mais enfin vaincu et pris, il finit par le dernier supplice, comme tous ses semblables, pour lesquels il n'y a jamais que le trône ou l'échafaud. Environ douze mille de ses

partisans furent pendus, dit-on, sur le grand chemin d'Astracan. Cette partie du monde, était celle où les hommes étant le moins gouvernés par les mœurs, ne l'étaient que par les supplices; et de ces supplices affreux naissaient la servitude et la fureur secrete de la vengeance.

Alexis eut une guerre contre la Pologne; elle fut heureuse, et terminée par une paix qui lui assura la possession de Smolensko, de Kiovie, et de l'Ukraine: mais il fut malheureux avec les Suédois; et les bornes de l'empire étaient toujours très resserrées du côté de la Suede.

Les Turcs étaient alors plus à craindre; ils tombaient sur la Pologne et menaçaient les pays du czar voisins de la Tartarie crimée, l'ancienne Chersonese taurique. Ils prirent, en 1671, la ville importante de Kaminieck, et tout ce qui dépendait de la Pologne en Ukraine. Les Cosaques de l'Ukraine, qui n'avaient jamais voulu de maîtres, ne savaient alors s'ils appartenaient à la Turquie, à la Pologne, ou à la Russie. Le sultan Mahomet IV, vainqueur des Polonais, et qui venait de leur imposer un tribut, demanda, avec tout l'orgueil d'un ottoman et d'un vainqueur, que le czar évacuât tout ce qu'il possédait en Ukraine, et fut refusé avec la même fierté. On ne savait point alors déguiser l'orgueil par les dehors de la bienséance. Le sultan dans sa lettre ne traitait le souverain des Russies que de *hospodar chrétien*, et s'intitulait *très glorieuse majesté, roi de tout l'univers.* Le czar répondit *qu'il n'était pas fait pour se sou-*

mettre à un chien de mahométan, et que son cimeterre valait bien le sabre du grand seigneur.

Alexis alors forma un dessein qui semblait annoncer l'influence que la Russie devait avoir un jour dans l'Europe chrétienne. Il envoya des ambassadeurs au pape et à presque tous les grands souverains de l'Europe, excepté à la France, alliée des Turcs, pour tâcher de former une ligue contre la Porte ottomane. Ses ambassadeurs ne réussirent dans Rome qu'à ne point baiser les pieds du pape, et n'obtinrent ailleurs que des vœux impuissants; les querelles des princes chrétiens, et les intérêts qui naissent de ces querelles mêmes, les mettant toujours hors d'état de se réunir contre l'ennemi de la chrétienté.

Les Ottomans cependant menaçaient de subjuguer la Pologne qui refusait de payer le tribut. Le czar Alexis la secourut du côté de la Crimée; et le général de la couronne, Jean Sobieski, lava la honte de son pays dans le sang des Turcs, à la célèbre bataille de Choczim, qui lui fraya le chemin au trône. Alexis disputa ce trône, et proposa d'unir ses vastes états à la Pologne, comme les Jagellons y avaient joint la Lithuanie; mais plus son offre était grande, moins elle fut acceptée. Il était très digne, dit-on, de ce nouveau royaume, par la manière dont il gouvernait les siens: c'est lui qui le premier fit rédiger un code de lois, quoique imparfait; il introduisit des manufactures de toile et de soie, qui, à la vérité, ne se soutinrent pas, mais qu'il eut le

mérite d'établir. Il peupla des déserts vers le Volga et la Kama de familles lithuaniennes, polonaises et tartares, prises dans ses guerres. Tous les prisonniers auparavant étaient esclaves de ceux auxquels ils tombaient en partage ; Alexis en fit des cultivateurs : il mit, autant qu'il put, la discipline dans ses armées ; enfin il était digne d'être le pere de Pierre-le-Grand ; mais il n'eut le temps de perfectionner rien de ce qu'il entreprit : une mort prématurée l'enleva à l'âge de quarante-six ans, au commencement de 1677, selon notre calendrier, qui avance toujours de onze jours sur celui des Russes.

FOEDOR ALEXIOVITZ.

Après Alexis, fils de Michel, tout retomba dans la confusion. Il laissait de son premier mariage deux princes et six princesses. L'aîné, Fœdor, monta sur le trône, âgé de quinze ans ; prince d'un tempérament faible et valétudinaire, mais d'un mérite qui ne tenait pas de la faiblesse de son corps. Alexis son pere l'avait fait reconnaître pour son successeur un an auparavant. C'est ainsi qu'en userent les rois de France depuis Hugues-Capet jusqu'à Louis le jeune, et tant d'autres souverains.

Le second des fils d'Alexis était Ivan, ou Jean, encore plus maltraité par la nature que son frere Fœdor, presque privé de la vue et de la parole, ainsi que de santé, et attaqué souvent de convulsions. Des six filles nées de ce premier mariage, la seule célebre en Europe fut la princesse Sophie, dis-

tinguée par les talents de son esprit, mais malheureusement plus connue encore par le mal qu'elle voulut faire à Pierre-le-Grand.

Alexis, de son second mariage avec une autre de ses sujettes, fille du boyard Nariskin, laissa Pierre et la princesse Nathalie. Pierre, né le 30 mai 1672, et suivant le nouveau style, 10 juin, avait à peine quatre ans et demi quand il perdit son père. On n'aimait point les enfants d'un second lit, et on ne s'attendait pas qu'il dût un jour régner.

L'esprit de la famille de Romano fut toujours de policer l'état; tel fut encore le caractère de Fœdor. Nous avons déja remarqué, en parlant de Moscou, qu'il encouragea les citoyens à bâtir plusieurs maisons de pierre. Il agrandit cette capitale : on lui doit quelques réglements de police générale; mais en voulant réformer les boyards, il les indisposa tous. D'ailleurs, il n'était ni assez instruit, ni assez actif, ni assez déterminé, pour oser concevoir un changement général. La guerre avec les Turcs, ou plutôt avec les Tartares de la Crimée, qui continuait toujours avec des succès balancés, ne permettait pas à un prince d'une santé faible de tenter ce grand ouvrage. Fœdor épousa, comme ses autres prédécesseurs, une de ses sujettes, originaire des frontières de Pologne; et l'ayant perdue au bout d'une année, il prit pour seconde femme, en 1682, Marthe Mateona, fille du secrétaire Apraxin. Il tomba malade quelques mois après de la maladie dont il mourut, et ne laissa point d'enfants. Comme les czars se mariaient sans avoir égard à la naissance, ils pouvaient aussi choisir, du moins alors, un successeur, sans égard à la

primogéniture. Il semblait que le rang de femme et d'héritier du souverain dût être uniquement le prix du mérite ; et en cela l'usage de cet empire était bien supérieur aux coutumes des états les plus civilisés.

Fœdor, avant d'expirer, voyant que son frere Ivan, trop disgracié de la nature, était incapable de régner, nomma pour héritier des Russies son second frere Pierre, qui n'était âgé que de dix ans, et qui faisait déja concevoir de grandes espérances.

Si la coutume d'élever les sujettes au rang de czarine était favorable aux femmes, il y en avait une autre bien dure : les filles des czars se mariaient alors rarement ; la plupart passaient leur vie dans un monastere.

La princesse Sophie, la troisieme des filles du premier lit du czar Alexis, princesse d'un esprit aussi supérieur que dangereux, ayant vu qu'il restait à son frere Fœdor peu de temps à vivre, ne prit point le parti du couvent ; et se trouvant entre ses deux autres freres qui ne pouvaient gouverner, l'un par son incapacité, l'autre par son enfance, elle conçut le dessein de se mettre à la tête de l'empire ; elle voulut, dans les derniers temps de la vie du czar Fœdor, renouveler le rôle que joua autrefois Pulchérie avec l'empereur Théodose, son frere.

CHAPITRE IV.

IVAN ET PIERRE.

Horrible sédition de la milice des strélitz.

A PEINE Fœdor fut-il expiré (1), que la nomination d'un prince de dix ans au trône, l'exclusion de l'aîné et les intrigues de la princesse Sophie, leur sœur, excitèrent dans le corps des strélitz une des plus sanglantes révoltes. Les janissaires ni les gardes prétoriennes ne furent jamais si barbares. D'abord, deux jours après les obsèques du czar Fœdor, ils courent en armes au kremelin ; c'est, comme on sait, le palais des czars à Moscou : ils commencent par se plaindre de neuf de leurs colonels, qui ne les avaient pas assez exactement payés. Le ministère est obligé de casser les colonels et de donner aux strélitz l'argent qu'ils demandent. Ces soldats ne sont pas contents, ils veulent qu'on leur remette les neuf officiers, et les condamnent, à la pluralité des voix, au supplice qu'on appelle des *batogues* : voici comme on inflige ce supplice.

On dépouille nu le patient ; on le couche sur le ventre, et deux bourreaux le frappent sur le dos

(1) Tiré tout entier des mémoires envoyés de Moscou et de Pétersbourg.

avec des baguettes, jusqu'à ce que le juge dise : *C'est assez.* Les colonels, ainsi traités par leurs soldats, furent encore obligés de les remercier, selon l'usage oriental des criminels, qui, après avoir été punis, baisent la main de leurs juges : ils ajouterent à leurs remerciements une somme d'argent ; ce qui n'était pas d'usage.

Tandis que les strélitz commençaient ainsi à se faire craindre, la princesse Sophie, qui les animait sous main pour les conduire de crime en crime, convoquait chez elle une assemblée des princesses du sang, des généraux d'armée, des boyards, du patriarche, des évêques, et même des principaux marchands : elle leur représentait que le prince Ivan, par son droit d'aînesse et par son mérite, devait avoir l'empire, dont elle espérait en secret tenir les rênes. Au sortir de l'assemblée, elle fait promettre aux strélitz une augmentation de paye et des présents ; ses émissaires excitent sur-tout la soldatesque contre la famille des Nariskin, et principalement contre les deux Nariskin, freres de la jeune czarine douairiere, mère de Pierre I. On persuade aux strélitz qu'un de ces freres, nommé Jean, a pris la robe du czar, qu'il s'est mis sur le trône, et qu'il a voulu étouffer le prince Ivan ; on ajoute qu'un malheureux médecin hollandais, nommé Daniel Vangad, a empoisonné le czar Fœdor. Enfin, Sophie fait remettre entre leurs mains une liste de quarante seigneurs, qu'elle appelle leurs ennemis et ceux de l'état, et qu'ils doivent massacrer. Rien ne ressemble plus aux proscriptions de Sylla et des triumvirs de Rome. Christiern II les avait renouvelées en Danemarck et

en Suede. On voit par-là que ces horreurs sont de tout pays dans les temps de trouble et d'anarchie.

On jette d'abord par les fenêtres les knès Dolgorouki et Maffeu (1) : les strélitz les reçoivent sur la pointe de leurs piques, les dépouillent et les traînent sur la grande place ; aussitôt ils entrent dans le palais : ils y trouvent un des oncles du czar Pierre, Athanase Nariskin, frere de la jeune czarine ; ils le massacrent de la même maniere : ils forcent les portes d'une église voisine, où trois proscrits s'étaient réfugiés ; ils les arrachent de l'autel, les dépouillent, et les assassinent à coups de couteau.

Leur fureur était si aveugle que, voyant passer un jeune seigneur de la maison de Soltikof, qu'ils aimaient, et qui n'était point sur la liste des proscrits, quelques uns d'eux ayant pris ce jeune homme pour Jean Nariskin qu'ils cherchaient, ils le tuerent sur-le-champ. Ce qui découvre bien les mœurs de ce temps-là, c'est qu'ayant reconnu leur erreur, ils porterent le corps du jeune Soltikof à son pere pour l'enterrer, et le pere malheureux, loin d'oser se plaindre, leur donna des récompenses pour lui avoir rapporté le corps sanglant de son fils. Sa femme, ses filles et l'épouse du mort, lui reprocherent sa faiblesse. « Attendons le temps de la vengeance », leur dit le vieillard. Quelques strélitz entendirent ces paroles : ils rentrent furieux dans la chambre, traînent le pere par les cheveux, et l'égorgent à la porte de sa maison.

(1) Ou Matheoff : c'est Matthieu dans notre langue.

D'autres strélitz vont chercher par-tout le médecin Hollandais, Vangad: ils rencontrent son fils; ils lui demandent où est son pere; le jeune homme, en tremblant, répond qu'il l'ignore, et sur cette réponse il est égorgé. Ils trouvent un autre médecin allemand: « tu es médecin, lui disent-ils; si tu n'as « pas empoisonné notre maître Fœdor, tu en as empoisonné d'autres; tu mérites bien la mort »: et ils le tuent.

Enfin ils trouvent le Hollandais qu'ils cherchaient; il s'était déguisé en mendiant; ils le traînent devant le palais: les princesses, qui aimaient ce bon homme, et qui avaient confiance en lui, demandent sa grace aux strélitz, en les assurant qu'il est un fort bon médecin, et qu'il a très bien traité leur frere Fœdor. Les strélitz répondent que non seulement il mérite la mort comme médecin, mais aussi comme sorcier, et qu'ils ont trouvé chez lui un grand crapaud séché et une peau de serpent. Ils ajoutent qu'il leur faut absolument livrer le jeune Ivan Nariskin, qu'ils cherchent en vain depuis deux jours; qu'il est sûrement caché dans le palais; qu'ils y mettront le feu si on ne leur donne leur victime. La sœur d'Ivan Nariskin, les autres princesses, épouvantées, vont dans la retraite où Jean Nariskin est caché: le patriarche le confesse, lui donne le viatique et l'extrême-onction, après quoi il prend une image de la vierge, qui passait pour miraculeuse; il mene par la main le jeune homme, et s'avance aux strélitz, en leur montrant l'image de la vierge. Les princesses en larmes entourent Nariskin, se mettent à genoux devant les soldats, les conjurent, au nom de la vier-

ge, d'accorder la vie à leur parent; mais les soldats l'arrachent des mains des princesses; ils le traînent au bas des escaliers avec Vangad: alors ils forment entre eux une espece de tribunal; ils appliquent à la question Nariskin et le médecin. Un d'entre eux, qui savait écrire, dresse un procès-verbal; ils condamnent les deux infortunés à être hachés en pieces: c'est un supplice usité à la Chine et en Tartarie pour les parricides; on l'appelle le supplice des dix mille morceaux. Après avoir ainsi traité Nariskin et Vangad, ils exposent leurs têtes, leurs pieds et leurs mains sur les pointes de fer d'une balustrade.

Pendant qu'ils assouvissaient leur fureur aux yeux des princesses, d'autres massacraient tous ceux qui leur étaient odieux, ou suspects à Sophie.

Cette exécution horrible finit par proclamer souverains les deux princes Ivan et Pierre, en leur associant leur sœur Sophie en qualité de co-régente. Alors elle approuva tous leurs crimes et les récompensa, confisqua les biens des proscrits et les donna aux assassins; elle leur permit même d'élever un monument, sur lequel ils firent graver les noms de ceux qu'ils avaient massacrés comme traîtres à la patrie; elle leur donna enfin des lettres patentes par lesquelles elle les remerciait de leur zele et de leur fidélité.

CHAPITRE V.

GOUVERNEMENT DE LA PRINCESSE SOPHIE.

Querelle singuliere de religion. Conspiration.

VOILÀ par quels degrès la princesse Sophie (1) monta en effet sur le trône de Russie sans être déclarée czarine, et voilà les premiers exemples qu'eut Pierre I devant les yeux. Sophie eut tous les honneurs d'une souveraine; son buste sur les monnaies, la signature pour toutes les expéditions, la premiere place au conseil, et sur-tout la puissance suprême. Elle avait beaucoup d'esprit, faisait même des vers dans sa langue, écrivait et parlait bien : une figure agréable relevait encore tant de talents ; son ambition seule les ternit.

Elle maria son frere Ivan suivant la coutume dont nous avons vu tant d'exemples. Une jeune Soltikof, de la maison de ce même Soltikof que les strélitz avaient assassiné, fut choisie au milieu de la Sibérie, où son pere commandait dans une forteresse, pour être présentée au czar Ivan à Moscou. Sa beauté l'emporta sur les brigues de toutes ses rivales : Ivan l'épousa en 1684. Il semble, à chaque mariage d'un

(1) Tiré tout entier des mémoires envoyés de Pétersbourg.

czar, qu'on lise l'histoire d'Assuérus, ou celle du second Théodose.

Au milieu des fêtes de ce mariage les strélitz exciterent un nouveau soulèvement : et qui le croirait? c'était pour la religion, c'était pour le dogme. S'ils n'avaient été que soldats, ils ne seraient pas devenus controversistes; mais ils étaient bourgeois de Moscou. Du fond des Indes jusqu'aux extrémités de l'Europe, quiconque se trouve ou se met en droit de parler avec autorité à la populace peut fonder une secte; et c'est ce qu'on a vu dans tous les temps, sur-tout depuis que la fureur du dogme est devenue l'arme des audacieux et le joug des imbécilles.

On avait déja essuyé quelques séditions en Russie, dans les temps où l'on disputait si la bénédiction devait se donner avec trois doigts ou avec deux. Un certain Abakum, archiprêtre, avait dogmatisé sur le Saint-Esprit, qui, selon l'évangile, doit illuminer tout fidele, sur l'égalité des premiers chrétiens, sur ces paroles de Jésus : *Il n'y aura ni premier ni dernier*. Plusieurs citoyens, plusieurs strélitz, embrasserent les opinions d'Abakum : le parti se fortifia; un certain Raspop en fut le chef. Les sectaires enfin entrerent dans la cathédrale, où le patriarche et son clergé officiaient; ils le chasserent lui et les siens à coups de pierres, et se mirent dévotement à leur place pour recevoir le Saint-Esprit. Ils appelaient le patriarche *loup ravisseur dans le bercail*; titre que toutes les communions se sont libéralement donné les unes aux autres. On courut avertir la princesse Sophie et les deux czars de ces désordres; on fit dire aux autres strélitz, qui soutenaient la bonne

cause, que les czars et l'église étaient en danger. Le parti des strélitz et bourgeois patriarchaux en vint aux mains contre la faction des abakumistes; mais le carnage fut suspendu dès qu'on parla de convoquer un concile. Aussitôt un concile s'assemble dans une salle du palais : cette convocation n'était pas difficile; on fit venir tous les prêtres qu'on trouva. Le patriarche et un évêque disputèrent contre Raspop, et au second syllogisme on se jeta des pierres au visage. Le concile finit par couper le cou à Raspop et à quelques uns de ses fidèles disciples, qui furent exécutés sur les seuls ordres des trois souverains, Sophie, Ivan, et Pierre.

Dans ce temps de trouble il y avait un knès Chovanskoi, qui, ayant contribué à l'élévation de la princesse Sophie, voulait pour prix de ses services partager le gouvernement. On croit bien qu'il trouva Sophie ingrate. Alors il prit le parti de la dévotion et des raspopites persécutés; il souleva encore une partie des strélitz et du peuple au nom de Dieu : la conspiration fut plus sérieuse que l'enthousiasme de Raspop. Un ambitieux hypocrite va toujours plus loin qu'un simple fanatique. Chovanskoi ne prétendait pas moins que l'empire; et pour n'avoir jamais rien à craindre, il résolut de massacrer les deux czars et Sophie, et les autres princesses, et tout ce qui était attaché à la famille czarienne. Les czars et les princesses furent obligés de se retirer au monastère de la Trinité, à douze lieues de Moscou. C'était à la fois un couvent, un palais et une forteresse, comme Mont-Cassin, Corbie, Fulde, Kempten, et tant d'autres chez les chrétiens du rite latin. Ce mo-

nastere de la Trinité appartient aux moines basiliens; il est entouré de larges fossés et de remparts de briques garnis d'une artillerie nombreuse. Les moines possédaient quatre lieues de pays à la ronde. La famille czarienne y était en sûreté plus encore par la force que par la sainteté du lieu. De là Sophie négocia avec le rebelle, le trompa, l'attira à moitié chemin, et lui fit trancher la tête, ainsi qu'à un de ses fils et à trente-sept strélitz qui l'accompagnaient.

Le corps des strélitz, à cette nouvelle, s'apprête à marcher en armes au couvent de la Trinité: il menace de tout exterminer: la famille czarienne se fortifie; les boyards arment leurs vassaux; tous les gentilshommes accourent; une guerre civile sanglante commençait. Le patriarche appaisa un peu les strélitz: les troupes qui venaient contre eux de tous côtés les intimiderent: ils passerent enfin de la fureur à la crainte, et de la crainte à la plus aveugle soumission; changement ordinaire à la multitude. Trois mille sept cents des leurs, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, se mirent une corde au cou, et marcherent en cet état au couvent de la Trinité, que trois jours auparavant ils voulaient réduire en cendres. Ces malheureux se rendirent devant le monastere, portant deux à deux un billot et une hache; ils se prosternerent à terre et attendirent leur supplice: on leur pardonna. Ils s'en retournerent à Moscou en bénissant leurs maîtres, et prêts, sans le savoir, à renouveler tous leurs attentats à la premiere occasion.

Après ces convulsions, l'état reprit un extérieur tranquille. Sophie eut toujours la principale autorité,

abandonnant Ivan à son incapacité et tenant Pierre en tutele. Pour augmenter sa puissance, elle la partagea avec le prince Basile Gallitzin, qu'elle fit généralissime administrateur de l'état et garde des sceaux, homme supérieur en tout genre à tout ce qui était alors dans cette cour orageuse, poli, magnifique, n'ayant que de grands desseins, plus instruit qu'aucun Russe, parcequ'il avait reçu une éducation meilleure, possédant même la langue latine, presque totalement ignorée en Russie; homme d'un esprit actif, laborieux, d'un génie au-dessus de son siecle, et capable de changer la Russie, s'il en avait eu le temps et le pouvoir, comme il en avait la volonté. C'est l'éloge que fait de lui la Neuville, envoyé pour lors de la Pologne en Russie; et les éloges des étrangers sont les moins suspects.

Ce ministre contint la milice des strélitz, en distribuant les plus mutins dans des régiments en Ukraine, à Casan, en Sibérie. C'est sous son administration que la Pologne, long-temps rivale de la Russie, céda, en 1686, toutes ses prétentions sur les grandes provinces de Smolensko et de l'Ukraine. C'est lui qui le premier fit envoyer, en 1687, une ambassade en France; pays qui était, depuis vingt ans, dans toute sa gloire, par les conquêtes et les nouveaux établissements de Louis XIV, par sa magnificence, et sur-tout par la perfection des arts, sans lesquels on n'a que de la grandeur et point de gloire véritable. La France n'avait eu encore aucune correspondance avec la Russie; on ne la connaissait pas; et l'académie des inscriptions célébra par une médaille cette ambassade, comme si elle fût venue

des Indes : mais, malgré la médaille, l'ambassadeur Dolgorouki échoua ; il essuya même de violents dégoûts par la conduite de ses domestiques : on eût mieux fait de tolérer leurs fautes ; mais la cour de Louis XIV ne pouvait prévoir alors que la Russie et la France compteraient un jour parmi leurs avantages celui d'être étroitement alliées.

L'état était alors tranquille au dedans, toujours resserré du côté de la Suede, mais étendu du côté de la Pologne, sa nouvelle alliée ; continuellement en alarmes vers la Tartarie Crimée, et en mésintelligence avec la Chine pour les frontieres.

Ce qui était le plus intolérable pour cet empire, et ce qui marquait bien qu'il n'était point parvenu encore à une administration vigoureuse et réguliere, c'est que le kan des Tartares de Crimée exigeait un tribut annuel de soixante mille roubles, comme la Turquie en avait imposé un à la Pologne.

La Tartarie Crimée est cette même Chersonese taurique, célebre autrefois par le commerce des Grecs, et plus encore par leurs fables ; contrée fertile et toujours barbare, nommée Crimée, du titre des premiers kans, qui s'appelaient *crim* avant les conquêtes des enfants de Gengis. C'est pour s'affranchir et se venger de la honte d'un tel tribut, que le premier ministre, Gallitzin, alla lui-même en Crimée à la tête d'une armée nombreuse. Ces armées ne ressemblaient en rien à celles que le gouvernement entretient aujourd'hui ; point de discipline, pas même de régiment bien armé ; point d'habits uniformes, rien de régulier ; une milice, à la vérité, endurcie au travail et à la disette, mais une profusion de ba-

gages, qu'on ne voit pas même dans nos camps, où regne le luxe. Ce nombre prodigieux de chars qui portaient des munitions et des vivres dans des pays dévastés et dans des déserts nuisit aux entreprises sur la Crimée. On se trouva dans de vastes solitudes, sur la riviere de Samare, sans magasins. Gallitzin fit dans ces déserts ce qu'on n'a point, je pense, fait ailleurs : il employa trente mille hommes à bâtir sur la Samare une ville qui pût servir d'entrepôt pour la campagne prochaine; elle fut commencée dès cette année et achevée en trois mois l'année suivante, toute de bois à la vérité, avec deux maisons de briques et des remparts de gazon, mais munie d'artillerie et en état de défense.

C'est tout ce qui se fit de singulier dans cette expédition ruineuse. Cependant Sophie régnait : Ivan n'avait que le nom de czar; et Pierre, âgé de dix-sept ans, avait déja le courage de l'être. L'envoyé de Pologne, la Neuville, résident alors à Moscou, et témoin oculaire de ce qui se passa, prétend que Sophie et Gallitzin engagerent le nouveau chef des strélitz à leur sacrifier le jeune czar : il paraît au moins que six cents de ces strélitz devaient s'emparer de sa personne. Les mémoires secrets que la cour de Russie m'a confiés assurent que le parti était pris de tuer Pierre I : le coup allait être porté, et la Russie était privée à jamais de la nouvelle existence qu'elle a reçue depuis. Le czar fut encore obligé de se sauver au couvent de la Trinité; refuge ordinaire de la cour menacée de la soldatesque. Là il convoque les boyards de son parti, assemble une milice, fait parler au capitaine des strélitz, appelle à lui quel-

ques Allemands établis dans Moscou depuis long-temps, tous attachés à sa personne, parcequ'il favorisait déja les étrangers. Sophie et Ivan, restés dans Moscou, conjurent le corps des strélitz de leur demeurer fideles; mais la cause de Pierre, qui se plaint d'un attentat médité contre sa personne et contre sa mere, l'emporte sur celle d'une princesse et d'un czar dont le seul aspect éloignait les cœurs. Tous les complices furent punis avec une sévérité à laquelle le pays était alors aussi accoutumé qu'aux attentats: quelques uns furent décapités, après avoir éprouvé le supplice du knout ou des bâtoques. Le chef des strélitz périt de cette maniere: on coupa la langue à d'autres qu'on soupçonnait. Le prince Gallitzin, qui avait un de ses parents auprès du czar Pierre, obtint la vie; mais, dépouillé de tous ses biens, qui étaient immenses, il fut relégué sur le chemin d'Archangel. La Neuville, présent à toute cette catastrophe, dit qu'on prononça la sentence à Gallitzin en ces termes: « Il t'est ordonné par le très clé« ment czar de te rendre à Karga, ville sous le pôle, « et d'y rester le reste de tes jours. La bonté extrême « de sa majesté t'accorde trois sous par jour. »

Il n'y a point de ville sous le pôle. Karga est au soixante et deuxieme degré de latitude, six degrés et demi seulement plus au nord que Moscou. Celui qui aurait prononcé cette sentence eût été mauvais géographe: on prétend que la Neuville a été trompé par un rapport infidele.

Enfin la princesse Sophie fut reconduite dans son monastere de Moscou, après avoir régné long-temps: ce changement était un assez grand supplice.

De ce moment Pierre régna. Son frere Ivan n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir son nom dans les actes publics : il mena une vie privée, et mourut en 1696.

CHAPITRE VI.

REGNE DE PIERRE PREMIER.

Commencement de la grande réforme.

Pierre-le-Grand avait une taille haute, dégagée, bien formée, le visage noble, des yeux animés, un tempérament robuste, propre à tous les exercices et à tous les travaux : son esprit était juste, ce qui est le fond de tous les vrais talents ; et cette justesse était mêlée d'une inquiétude qui le portait à tout entreprendre et à tout faire. Il s'en fallait beaucoup que son éducation eût été digne de son génie : l'intérêt de la princesse Sophie avait été sur-tout de le laisser dans l'ignorance et de l'abandonner aux excès que la jeunesse, l'oisiveté, la coutume, et son rang, ne rendaient que trop permis. Cependant il était récemment marié, et il avait épousé, comme tous les autres czars, une de ses sujettes, fille du colonel Lapuchin ; mais étant jeune, et n'ayant eu pendant quelque temps d'autre prérogative du trône que celle de se livrer à ses plaisirs, les liens sérieux du mariage ne le retinrent pas assez. Les plaisirs de la table avec quelques étrangers, attirés à Moscou par le ministre Gallitzin, ne firent pas augurer qu'il serait

un réformateur : cependant, malgré les mauvais exemples, et même malgré les plaisirs, il s'appliquait à l'art militaire et au gouvernement : on devait déja reconnaître en lui le germe d'un grand homme.

On s'attendait encore moins qu'un prince qui était saisi d'un effroi machinal qui allait jusqu'à la sueur froide et à des convulsions, quand il fallait passer un ruisseau, deviendrait un jour le meilleur homme de mer dans le septentrion. Il commença par domter la nature en se jetant dans l'eau malgré son horreur pour cet élément; l'aversion se changea même en un goût dominant.

L'ignorance dans laquelle on l'éleva le faisait rougir. Il apprit de lui-même, et presque sans maître, assez d'allemand et de hollandais pour s'expliquer et pour écrire intelligiblement dans ces deux langues. Les Allemands et les Hollandais étaient pour lui les peuples les plus polis; puisque les uns exerçaient déja dans Moscou une partie des arts qu'il voulait faire naître dans son empire, et les autres excellaient dans la marine, qu'il regardait comme l'art le plus nécessaire.

Telles étaient ses dispositions malgré les penchants de sa jeunesse. Cependant il avait toujours des factions à craindre, l'humeur turbulente des strélitz à réprimer, et une guerre presque continuelle contre les Tartares de la Crimée à soutenir. Cette guerre avait fini, en 1689, par une treve qui ne dura que peu de temps.

Dans cet intervalle Pierre se fortifia dans le dessein d'appeler les arts dans sa patrie.

Son pere Alexis avait eu déja les mêmes vues;

mais ni la fortune ni le temps ne le secondèrent ; il transmit son génie à son fils, mais plus développé, plus vigoureux, plus opiniâtre dans les difficultés.

Alexis avait fait venir de Hollande à grands frais le constructeur Bothler (1), patron de vaisseau, avec des charpentiers et des matelots, qui bâtirent sur le Volga une grande frégate et un yacht : ils descendirent le fleuve jusqu'à Astracan : on devait les employer avec des navires qu'on allait construire pour trafiquer avantageusement avec la Perse par la mer Caspienne. Ce fut alors qu'éclata la révolte de Stenko-Rasin. Ce rebelle fit détruire les deux bâtiments qu'il eût dû conserver pour son intérêt ; il massacra le capitaine : le reste de l'équipage se sauva en Perse, et de là gagna les terres de la compagnie hollandaise des Indes. Un maître charpentier bon constructeur resta dans la Russie et y fut long-temps ignoré.

Un jour Pierre se promenant à Ismael-of, une des maisons de plaisance de son aïeul, apperçut, parmi quelques raretés, une petite chaloupe anglaise qu'on avait absolument abandonnée : il demanda à l'Allemand Timmerman, son maître de mathématiques, pourquoi ce petit bateau était autrement construit que ceux qu'il avait vus sur la Moska? Timmerman lui répondit qu'il était fait pour aller à voiles et à rames. Le jeune prince voulut incontinent en faire l'épreuve ; mais il fallait le radouber, le ragréer : on retrouva ce même constructeur Brant : il était

(1) Mémoires de Pétersbourg et de Moscou.

retiré à Moscou : il mit en état la chaloupe et la fit voguer sur la riviere d'Yauza qui baigne les faubourgs de la ville.

Pierre fit transporter sa chaloupe sur un grand lac dans le voisinage du monastere de la Trinité ; il fit bâtir par Brant deux frégates et trois yachts, et en fut lui-même le pilote. Enfin long-temps après, en 1694, il alla à Archangel, et ayant fait construire un petit vaisseau dans ce port par ce même Brant, il s'embarqua sur la mer Glaciale, qu'aucun souverain ne vit jamais avant lui : il était escorté d'un vaisseau de guerre hollandais commandé par le capitaine Jolson, et suivi de tous les navires marchands abordés à Archangel. Déja il apprenait la manœuvre, et malgré l'empressement des courtisans à imiter leur maître, il était le seul qui l'apprît.

Il n'était pas moins difficile de former des troupes de terre affectionnées et disciplinées que d'avoir une flotte. Ses premiers essais de marine sur un lac avant son voyage d'Archangel semblerent seulement des amusements de l'enfance de l'homme de génie; et ses premieres tentatives pour former des troupes ne parurent aussi qu'un jeu. C'était pendant la régence de Sophie; et si l'on eût soupçonné ce jeu d'être sérieux, il eût pu lui être funeste.

Il donna sa confiance à un étranger; c'est ce célebre le Fort, d'une noble et ancienne famille du Piémont, transplantée depuis près de deux siecles à Geneve, où elle a occupé les premiers emplois. On voulut l'élever dans le négoce, qui seul a rendu considérable cette ville autrefois connue uniquement par la controverse.

Son génie, qui le portait à de plus grandes choses, lui fit quitter la maison paternelle dès l'âge de quatorze ans; il servit quatre mois en qualité de cadet dans la citadelle de Marseille; de là il passa en Hollande, servit quelque temps volontaire, et fut blessé au siege de Grave sur la Meuse, ville assez forte, que le prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, reprit sur Louis XIV en 1674. Cherchant ensuite son avancement par-tout où l'espérance le guidait, il s'embarqua, en 1675, avec un colonel allemand nommé Verstin, qui s'était fait donner par le czar Alexis, pere de Pierre, une commission de lever quelques soldats dans les Pays-Bas, et de les amener au port d'Archangel. Mais quand on y arriva, après avoir essuyé tous les périls de la mer, le czar Alexis n'était plus; le gouvernement avait changé; la Russie était troublée : le gouverneur d'Archangel laissa long-temps Verstin, le Fort, et toute sa troupe, dans la plus grande misere, et les menaça de les envoyer au fond de la Sibérie : chacun se sauva comme il put. Le Fort manquant de tout alla à Moscou, et se présenta au résident de Danemarck, nommé de Horn, qui le fit son secrétaire; il y apprit la langue russe : quelque temps après il trouva le moyen d'être présenté au czar Pierre. L'aîné Ivan n'était pas ce qu'il lui fallait; Pierre le goûta, et lui donna d'abord une compagnie d'infanterie. A peine le Fort avait-il servi; il n'était point savant; il n'avait étudié à fond aucun art, mais il avait beaucoup vu avec le talent de bien voir; sa conformité avec le czar était de devoir tout à son génie : il savait d'ailleurs le hollandais et l'allemand, que Pierre apprenait, comme les langues

de deux nations qui pouvaient être utiles à ses desseins. Tout le rendit agréable à Pierre ; il s'attacha à lui ; les plaisirs commencerent sa faveur, et les talents la confirmerent : il fut confident du plus dangereux dessein que pût former un czar, celui de se mettre en état de casser un jour sans péril la milice séditieuse et barbare des strélitz. Il en avait coûté la vie au grand sultan ou padisha Osman, pour avoir voulu réformer les janissaires. Pierre, tout jeune qu'il était, s'y prit avec plus d'adresse qu'Osman. Il forma d'abord dans sa maison de campagne Préobazinsky une compagnie de cinquante de ses plus jeunes domestiques ; quelques enfants de boyards furent choisis pour en être officiers : mais pour apprendre à ces boyards une subordination qu'ils ne connaissaient pas, il les fit passer par tous les grades, et lui-même en donna l'exemple, servant d'abord comme tambour, ensuite soldat, sergent, et lieutenant, dans la compagnie. Rien n'était plus extraordinaire ni plus utile. Les Russes avaient toujours fait la guerre comme nous la faisions du temps du gouvernement féodal, lorsque des seigneurs sans expérience menaient au combat des vassaux sans discipline et mal armés ; méthode barbare, suffisante contre des armées pareilles, impuissante contre des troupes régulieres.

Cette compagnie, formée par le seul Pierre, fut bientôt nombreuse, et devint depuis le régiment des gardes préobazinski. Une autre compagnie formée sur ce modele devint l'autre régiment des gardes semenouski.

Il y avait déja un régiment de cinq mille hommes

sur lequel on pouvait compter, formé par le général Gordon, écossais, et composé presque tout entier d'étrangers. Le Fort, qui avait porté les armes peu de temps, mais qui était capable de tout, se chargea de lever un régiment de douze mille hommes, et il en vint à bout : cinq colonels furent établis sous lui ; il se vit tout d'un coup général de cette petite armée, levée en effet contre les strélitz autant que contre les ennemis de l'état.

Ce qu'on doit remarquer (1), et ce qui confond bien l'erreur téméraire de ceux qui prétendent que la révocation de l'édit de Nantes et ses suites avaient coûté peu d'hommes à la France, c'est que le tiers de cette armée, appelée régiment, fut composé de Français réfugiés. Le Fort exerça sa nouvelle troupe comme s'il n'eût jamais eu d'autre profession.

Pierre voulut voir une de ces images de la guerre, un de ces camps dont l'usage commençait à s'introduire en temps de paix. On construisit un fort qu'une partie de ses nouvelles troupes devait défendre, et que l'autre devait attaquer. La différence entre ce camp et les autres fut qu'au lieu de l'image d'un combat (2), on donna un combat réel, dans lequel il y eut des soldats de tués et beaucoup de blessés. Le Fort, qui commandait l'attaque, reçut une blessure considérable. Ces jeux sanglants devaient aguerrir les troupes ; cependant il fallut de longs travaux, et même de longs malheurs pour en

(1) Manuscrits du général le Fort.
(2) Ibid.

venir à bout. Le czar mêla ces fêtes guerrieres aux soins qu'il se donnait pour la marine; et comme il avait fait le Fort général de terre sans qu'il eût encore commandé, il le fit amiral sans qu'il eût jamais conduit un vaisseau : mais il le voyait digne de l'un et de l'autre. Il est vrai que cet amiral était sans flotte, et que ce général n'avait d'armée que son régiment.

On réformait peu à peu le grand abus du militaire, cette indépendance des boyards, qui amenaient à l'armée les milices de leurs paysans : c'était le véritable gouvernement des Francs, des Huns, des Goths, et des Vandales, peuples vainqueurs de l'empire romain dans sa décadence, et qui eussent été exterminés s'ils avaient eu à combattre les anciennes légions romaines disciplinées, ou des armées telles que celles de nos jours.

Bientôt l'amiral le Fort n'eut pas tout-à-fait un vain titre; il fit construire par des Hollandais et des Vénitiens des barques longues, et même deux vaisseaux d'environ trente pieces de canon à l'embouchure de la Vérouise qui se jette dans le Tanaïs : ces vaisseaux pouvaient descendre le fleuve, et tenir en respect les Tartares de la Crimée. Les hostilités avec ces peuples se renouvelaient tous les jours. Le czar avait à choisir, en 1689, entre la Turquie, la Suede et la Chine, à qui il ferait la guerre. Il faut commencer par faire voir en quels termes il était avec la Chine, et quel fut le premier traité de paix que firent les Chinois.

CHAPITRE VII.

Congrès et traité avec les Chinois (1).

On doit d'abord se représenter quelles étaient les limites de l'empire chinois et de l'empire russe. Quand on est sorti de la Sibérie proprement dite, et qu'on a laissé loin au midi cent hordes de Tartares, Calmoucks blancs, Calmoucks noirs, Monguls mahométans, Monguls nommés idolâtres, on avance vers le cent trentieme degré de longitude, et au cinquante-deuxieme de latitude, sur le fleuve d'Amur ou d'Amour. Au nord de ce fleuve est une grande chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'à la mer Glaciale par-delà le cercle polaire. Ce fleuve qui coule, l'espace de cinq cents lieues, dans la Sibérie et dans la Tartarie chinoise, va se perdre après tant de détours dans la mer de Kamshatka. On assure qu'à son embouchure dans cette mer on pêche quelquefois un poisson monstrueux, beaucoup plus gros que l'hippopotame du Nil, et dont la mâchoire est d'un ivoire plus dur et plus parfait. On prétend que cet ivoire faisait autrefois un objet de commerce, qu'on le transportait par la Sibérie, et que c'est la raison pour laquelle on en trouve encore plusieurs mor-

(1) Tiré des mémoires envoyés de la Chine, de ceux de Pétersbourg, et des lettres rapportées dans l'histoire de la Chine, compilée par du Halde.

ceaux enfouis dans les campagnes. C'est cet ivoire fossile dont nous avons déja parlé; mais on prétend qu'autrefois il y eut des éléphants en Sibérie, et que des Tartares, vainqueurs des Indes, amenerent dans la Sibérie plusieurs de ces animaux dont les os se sont conservés dans la terre.

Ce fleuve d'Amour est nommé le fleuve Noir par les Tartares mantchoux, et le fleuve du Dragon par les Chinois.

C'était (1) dans ces pays si long-temps inconnus que la Chine et la Russie se disputaient les limites de leurs empires. La Russie possédait quelques forts vers le fleuve d'Amour, à trois cents lieues de la grande muraille. Il y eut beaucoup d'hostilités entre les Chinois et les Russes au sujet de ces forts: enfin les deux états entendirent mieux leurs intérêts; l'empereur Cam-hi préféra la paix et le commerce à une guerre inutile. Il envoya sept ambassadeurs à Nipchou, l'un de ces établissements. Ces ambassadeurs menaient environ dix mille hommes avec eux, en comptant leur escorte. C'était là le faste asiatique; mais ce qui est très remarquable, c'est qu'il n'y avait point d'exemple dans les annales de l'empire d'une ambassade vers une autre puissance: ce qui est encore unique, c'est que les Chinois n'avaient jamais fait de traité de paix depuis la fondation de l'empire. Deux fois subjugués par les Tartares, qui les attaquerent et qui les domterent, ils ne firent jamais la guerre à aucun peuple, excepté à quelques

(1) Mémoires des jésuites Pereira et Gerbillon.

hordes, ou bientôt subjuguées, ou bientôt abandonnées à elles-mêmes sans aucun traité. Ainsi cette nation si renommée pour la morale ne connaissait point ce que nous appelons *droit des gens*, c'est-à-dire ces regles incertaines de la guerre et de la paix, ces droits des ministres publics, ces formules de traités, les obligations qui en résultent, les disputes sur la préséance et le point d'honneur.

En quelle langue d'ailleurs les Chinois pouvaient-ils traiter avec les Russes au milieu des déserts? Deux jésuites, l'un portugais nommé Pereira, l'autre français nommé Gerbillon, partis de Pékin avec les ambassadeurs chinois, leur applanirent toutes ces difficultés nouvelles, et furent les véritables médiateurs. Ils traiterent en latin avec un Allemand de l'ambassade russe qui savait cette langue. Le chef de l'ambassade russe était Gollovin, gouverneur de Sibérie: il étala une plus grande magnificence que les Chinois, et par-là donna une noble idée de son empire à ceux qui s'étaient crus les seuls puissants sur la terre. Les deux jésuites réglerent les limites de deux dominations; elles furent posées à la riviere de Kerbechi, près de l'endroit où l'on négociait. Le midi resta aux Chinois, le nord aux Russes. Il n'en coûta à ceux-ci qu'une petite forteresse qui se trouva bâtie au-delà des limites; on jura une paix éternelle; et après quelques contestations les Russes et les Chinois la jurerent (1) au nom du même Dieu en

(1) 1689, 8 septembre n. st. Mémoires de la Chine. Les colonnes ne furent point élevées, si l'on en croit l'auteur de la nouvelle histoire de Russie.

ces termes : « Si quelqu'un a jamais la pensée secrete « de rallumer le feu de la guerre, nous prions le Sei« gneur souverain de toutes choses, qui connaît les « cœurs, de punir ces traîtres par une mort préci« pitée. »

Cette formule, commune à des Chinois et à des chrétiens, peut faire connaître deux choses importantes; la premiere, que le gouvernement chinois n'est ni athée ni idolâtre, comme on l'en a si souvent accusé par des imputations contradictoires; la seconde, que tous les peuples qui cultivent leur raison reconnaissent en effet le même Dieu, malgré tous les égarements de cette raison mal instruite. Le traité fut rédigé en latin dans deux exemplaires. Les ambassadeurs russes signerent les premiers la copie qui leur demeura; et les Chinois signerent aussi la leur les premiers, selon l'usage des nations de l'Europe qui traitent de couronne à couronne. On observa un autre usage des nations asiatiques et des premiers âges du monde connu; le traité fut gravé sur deux gros marbres qui furent posés pour servir de bornes aux deux empires. Trois ans après, le czar envoya le danois Ilbrand Ide en ambassade à la Chine, et le commerce établi a subsisté depuis avec avantage jusqu'à une rupture entre la Russie et la Chine, en 1722; mais après cette interruption il a repris une nouvelle vigueur.

CHAPITRE VIII.

Expédition vers les Palus-Méotides. Conquête d'Azoph. Le czar envoie des jeunes gens s'instruire dans les pays étrangers.

Il ne fut pas si aisé d'avoir la paix avec les Turcs : le temps même paraissait venu de s'élever sur leurs ruines. Venise, accablée par eux, commençait à se relever. Le même Morosini, qui avait rendu Candie aux Turcs, leur prenait le Péloponese; et cette conquête lui mérita le surnom de *péloponésiaque*, honneur qui rappelait le temps de la république romaine. L'empereur d'Allemagne Léopold avait quelques succès contre l'empire turc en Hongrie; et les Polonais repoussaient au moins les courses des Tartares de Crimée.

Pierre profita de ces circonstances pour aguerrir ses troupes, et pour se donner, s'il pouvait, l'empire de la mer Noire. Le général Gordon marcha le long du Tanaïs vers Azoph avec son grand régiment de cinq mille hommes; le général le Fort avec le sien de douze mille, un corps de strélitz commandé par Sheremeto (1) et Shein, originaires de Prusse, un corps de Cosaques, un grand train d'artillerie : tout fut prêt pour cette expédition.

---

(1) Sheremetow ou Sheremetof, ou, suivant une autre orthographe, Czeremetoff.

Cette grande armée s'avance sous les ordres du maréchal Sheremeto, au commencement de l'été 1695, vers Azoph, à l'embouchure du Tanaïs, et à l'extrémité des Palus-Méotides, qu'on nomme aujourd'hui la mer de Zabache. Le czar était à l'armée, mais en qualité de volontaire, voulant long-temps apprendre avant de commander. Pendant la marche on prit d'assaut deux tours que les Turcs avaient bâties sur les deux bords du fleuve.

L'entreprise était difficile; la place assez bien fortifiée était défendue par une garnison nombreuse. Des barques longues, semblables aux saïques turques, construites par des Vénitiens, et deux petits vaisseaux de guerre hollandais, sortis de la Véronise, ne furent pas assez tôt prêts, et ne purent entrer dans la mer d'Azoph. Tout commencement éprouve toujours des obstacles. Les Russes n'avaient point encore fait de siege régulier. Cet essai ne fut pas d'abord heureux.

Un nommé Jacob, natif de Dantzick, dirigeait l'artillerie sous le commandement du général Shein; car on n'avait guere que des étrangers pour principaux artilleurs, pour ingénieurs comme pour pilotes. Ce Jacob fut condamné au châtiment des batoques par son général Shein prussien. Le commandement alors semblait affermi par ces rigueurs. Les Russes s'y soumettaient malgré leur penchant pour les séditions, et après ces châtiments ils servaient comme à l'ordinaire. Le Dantzickois pensait autrement; il voulut se venger; il encloua le canon, se jeta dans Azoph, embrassa la religion musulmane, et défendit la place avec succès. Cet exemple fait

voir que l'humanité qu'on exerce aujourd'hui en Russie est préférable aux anciennes cruautés, et retient mieux dans le devoir les hommes qui, avec une éducation heureuse, ont pris des sentiments d'honneur. L'extrême rigueur était alors nécessaire envers le bas peuple : mais quand les mœurs ont changé, l'impératrice Élisabeth a achevé par la clémence l'ouvrage que son pere commença par les lois. Cette indulgence a été même poussée à un point dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire d'aucun peuple. Elle a promis que pendant son regne personne ne serait puni de mort, et a tenu sa promesse. Elle est la premiere souveraine qui ait ainsi respecté la vie des hommes. Les malfaiteurs ont été condamnés aux mines, aux travaux publics; leurs châtiments sont devenus utiles à l'état : institution non moins sage qu'humaine. Par-tout ailleurs on ne sait que tuer un criminel avec appareil, sans avoir jamais empêché les crimes. La terreur de la mort fait moins d'impression peut-être sur des méchants, pour la plupart fainéants, que la crainte d'un châtiment et d'un travail pénible qui renaissent tous les jours.

Pour revenir au siege d'Azoph, soutenu désormais par le même homme qui avait dirigé les attaques, on tenta vainement un assaut, et, après avoir perdu beaucoup de monde, on fut obligé de lever le siege.

La constance dans toute entreprise formait le caractere de Pierre. Il conduisit une armée plus considérable encore devant Azoph au printemps de 1696. Le czar Ivan son frere venait de mourir. Quoi-

que son autorité n'eût pas été gênée par Ivan, qui n'avait que le nom de czar, elle l'avait toujours été un peu par les bienséances. Les dépenses de la maison d'Ivan retournaient par sa mort à l'entretien de l'armée; c'était un secours pour un état qui n'avait pas alors d'aussi grands revenus qu'aujourd'hui. Pierre écrivit à l'empereur Léopold, aux États-Généraux, à l'électeur de Brandebourg, pour en obtenir des ingénieurs, des artilleurs, des gens de mer. Il engagea à sa solde des Calmoucks dont la cavalerie est très utile contre celle des Tartares de Crimée.

Le succès le plus flatteur pour le czar fut celui de sa petite flotte, qui fut enfin complete et bien gouvernée. Elle battit les saïques turques envoyées de Constantinople, et en prit quelques unes. Le siege fut poussé régulièrement par tranchées, non pas tout-à-fait selon notre méthode; les tranchées étaient trois fois plus profondes, et les parapets étaient de hauts remparts. Enfin les assiégés rendirent la place le 28 juillet n. st., sans aucun honneur de la guerre, sans emporter ni armes ni munitions, et ils furent obligés de livrer le transfuge Jacob aux assiégeants.

Le czar voulut d'abord, en fortifiant Azoph, en le couvrant par des forts, en creusant un port capable de contenir les plus gros vaisseaux, se rendre maître du détroit de Caffa, de ce bosphore cimmérien qui donne entrée dans le Pont-Euxin, lieux célebres autrefois par les armements de Mithridate. Il laissa trente-deux saïques armées devant Azoph (1),

(1) Mémoires de le Fort.

et prépara tout pour former contre les Turcs une flotte de neuf vaisseaux de soixante pieces de canon, et de quarante et un, portant depuis trente jusqu'à cinquante pieces d'artillerie. Il exigea que les plus grands seigneurs, les plus riches négociants, contribuassent à cet armement; et croyant que les biens des ecclésiastiques devaient servir à la cause commune, il obligea le patriarche, les évêques, les archimandrites, à payer de leur argent cet effort nouveau qu'il faisait pour l'honneur de sa patrie et pour l'avantage de la chrétienté. On fit faire par les Cosaques des bateaux légers auxquels ils sont accoutumés, et qui peuvent côtoyer aisément les rivages de la Crimée. La Turquie devait être alarmée d'un tel armement, le premier qu'on eût jamais tenté sur les Palus-Méotides. Le projet était de chasser pour jamais les Tartares et les Turcs de la Crimée, et d'établir ensuite un grand commerce aisé et libre avec la Perse par la Géorgie. C'est le même commerce que firent autrefois les Grecs à Colchos, et dans cette Chersonese taurique, que le czar semblait devoir soumettre.

Vainqueur des Turcs et des Tartares, il voulut accoutumer son peuple à la gloire comme aux travaux. Il fit entrer à Moscou son armée sous des arcs de triomphe, au milieu des feux d'artifice et de tout ce qui put embellir cette fête. Les soldats qui avaient combattu sur les saïques vénitiennes contre les Turcs, et qui formaient une troupe séparée, marcherent les premiers. Le maréchal Sheremeto, les généraux Gordon et Shein, l'amiral le Fort, les autres officiers généraux, précéderent dans cette pompe

le souverain, qui disait n'avoir point encore de rang dans l'armée, et qui, par cet exemple, voulait faire sentir à toute la noblesse qu'il faut mériter les grades militaires pour en jouir.

Ce triomphe semblait tenir en quelque chose des anciens Romains : il leur ressembla sur-tout en ce que les triomphateurs exposaient dans Rome les vaincus aux regards des peuples, et les livraient quelquefois à la mort; les esclaves faits dans cette expédition suivaient l'armée; et ce Jacoll qui l'avait trahi était mené dans un chariot, sur lequel on avait dressé une potence, à laquelle il fut ensuite attaché, après avoir souffert le supplice de la roue.

On frappa alors la premiere médaille en Russie. La légende russe est remarquable : *Pierre I, empereur de Moscovie, toujours auguste*. Sur le revers est Azoph avec ces mots, *vainqueur par les flammes et les eaux*.

Pierre était affligé, dans ce succès, de ne voir ses vaisseaux et ses galeres de la mer d'Azoph bâtis que par des mains étrangeres. Il avait encore autant d'envie d'avoir un port sur la mer Baltique que sur le Pont-Euxin.

Il envoya, au mois de mars 1697, soixante jeunes Russes du régiment de le Fort en Italie, la plupart à Venise, quelques uns à Livourne, pour y apprendre la marine et la construction des galeres; il en fit partir quarante autres (1) pour s'instruire en Hollande de la fabrique et de la manœuvre des grands

(1) Manuscrits du général le Fort.

vaisseaux: d'autres furent envoyés en Allemagne pour servir dans les armées de terre, et pour se former à la discipline allemande. Enfin il résolut de s'éloigner quelques années de ses états, dans le dessein d'apprendre à les mieux gouverner. Il ne pouvait résister au violent desir de s'instruire par ses yeux, et même par ses mains, de la marine et des arts qu'il voulait établir dans sa patrie. Il se proposa de voyager inconnu en Danemarck, dans le Brandebourg, en Hollande, à Vienne, à Venise, et à Rome. Il n'y eut que la France et l'Espagne qui n'entrassent point dans son plan; l'Espagne, parceque ces arts qu'il cherchait y étaient alors trop négligés; et la France, parcequ'ils y régnaient peut-être avec trop de faste, et que la hauteur de Louis XIV, qui avait choqué tant de potentats, convenait mal à la simplicité avec laquelle il comptait faire ses voyages. De plus, il était lié avec la plupart de toutes les puissances chez lesquelles il allait, excepté avec la France et avec Rome. Il se souvenait encore, avec quelque dépit, du peu d'égard que Louis XIV avait eu pour l'ambassade de 1687, qui n'eut pas autant de succès que de célébrité; et enfin il prenait déja le parti d'Auguste, électeur de Saxe, à qui le prince de Conti disputait la couronne de Pologne.

CHAPITRE IX.

Voyages de Pierre-le-Grand.

Le dessein étant pris de voir tant d'états et tant de cours en simple particulier, il se mit lui-même à la suite de trois ambassadeurs, comme il s'était mis à la suite de ses généraux à son entrée triomphante dans Moscou.

(1) Les trois ambassadeurs étaient le général le Fort, le boyard Alexis Gollovin, commissaire général des guerres et gouverneur de la Sibérie, le même qui avait signé le traité d'une paix perpétuelle avec les plénipotentiaires de la Chine sur les frontieres de cet empire, et Vonitsin, diak ou secrétaire d'état, long-temps employé dans les cours étrangeres. Quatre premiers secrétaires, douze gentilshommes, deux pages pour chaque ambassadeur, une compagnie de cinquante gardes avec leurs officiers, tous du régiment Preobazinsky, composaient la suite principale de cette ambassade : il y avait en tout deux cents personnes ; et le czar, se réservant pour tous domestiques un valet-de-chambre, un homme de livrée, et un nain, se confondait dans la foule. C'était une chose inouïe dans l'histoire du monde, qu'un roi de vingt-cinq ans qui abandon-

(1) Mémoires de Pétersbourg et Mémoires de le Fort.

nait ses royaumes pour mieux régner. Sa victoire sur les Turcs et les Tartares, l'éclat de son entrée triomphante à Moscou, les nombreuses troupes étrangeres affectionnées à son service, la mort d'Ivan son frere, la clôture de la princesse Sophie, et plus encore le respect général pour sa personne, devaient lui répondre de la tranquillité de ses états pendant son absence. Il confia la régence au boyard Strechnef et au knès Romadonoski, lesquels devaient dans les affaires importantes délibérer avec d'autres boyards.

Les troupes formées par le général Gordon resterent à Moscou pour assurer la tranquillité de la capitale: les strélitz, qui pouvaient la troubler, furent distribués sur les frontieres de la Crimée, pour conserver la conquête d'Azoph, et pour réprimer les incursions des Tartares. Ayant ainsi pourvu à tout, il se livrait à son ardeur de voyager et de s'instruire.

Ce voyage ayant été l'occasion ou le prétexte de la sanglante guerre qui traversa si long-temps le czar dans tous ses grands projets, et enfin les seconda; qui détrôna le roi de Pologne, Auguste, donna la couronne à Stanislas, et la lui ôta; qui fit du roi de Suede, Charles XII, le premier des conquérants pendant neuf années, et le plus malheureux des rois pendant neuf autres; il est nécessaire, pour entrer dans le détail de ces évènements, de représenter ici en quelle situation était alors l'Europe.

Le sultan Mustapha II régnait en Turquie. Sa faible administration ne faisait de grands efforts, ni contre l'empereur d'Allemagne, Léopold, dont les

armes étaient heureuses en Hongrie, ni contre le czar, qui venait de lui enlever Azoph, et qui menaçait le Pont-Euxin, ni même contre Venise, qui enfin s'était emparée de tout le Péloponese.

Jean Sobieski, roi de Pologne, à jamais célebre par la victoire de Choczim et par la délivrance de Vienne, était mort le 17 juin 1696; et cette couronne était déja disputée par Auguste, électeur de Saxe, qui l'emporta, et par Armand, prince de Conti, qui n'eut que l'honneur d'être élu.

La Suede venait de perdre et regrettait peu Charles XI, premier souverain véritablement absolu dans ce pays, pere d'un roi qui le fut davantage, et avec lequel s'est éteint le despotisme. Il laissait sur le trône Charles XII son fils, âgé de quinze ans. C'était une conjoncture favorable en apparence aux projets du czar; il pouvait s'agrandir sur le golfe de Finlande et vers la Livonie. Ce n'était pas assez d'inquiéter les Turcs sur la mer Noire: des établissements sur les Palus-Méotides et vers la mer Caspienne ne suffisaient pas à ses projets de marine, de commerce, et de puissance; la gloire même, que tout réformateur desire ardemment, n'était ni en Perse ni en Turquie; elle était dans notre partie de l'Europe, où l'on éternise les grands talents en tout genre: enfin Pierre ne voulait introduire dans ses états ni les mœurs turques ni les persanes, mais les nôtres.

L'Allemagne en guerre à la fois avec la Turquie et avec la France, ayant pour ses alliés l'Espagne, l'Angleterre, et la Hollande, contre le seul Louis XIV, était prête à conclure la paix, et les plénipoten-

tiaires étaient déja assemblés au château de Rysvick auprès de la Haye.

Ce fut dans ces circonstances que Pierre et son ambassade prirent leur route, au mois d'avril 1697, par la grande Novogorod; de là on voyagea par l'Estonie et par la Livonie, provinces autrefois contestées entre les Russes, les Suédois, et les Polonais, et acquises enfin à la Suede par la force des armes.

La fertilité de la Livonie, la situation de Riga sa capitale, pouvaient tenter le czar; il eut du moins la curiosité de voir les fortifications des citadelles. Le comte d'Alberg, gouverneur de Riga, en prit de l'ombrage; il lui refusa cette satisfaction, et parut témoigner peu d'égards pour l'ambassade. Cette conduite ne servit pas à refroidir dans le cœur du czar le desir qu'il pouvait concevoir d'être un jour le maître de ces provinces.

De la Livonie on alla dans la Prusse brandebourgeoise, dont une partie a été habitée par les anciens Vandales: la Prusse polonaise avait été comprise dans la Sarmatie d'Europe; la brandebourgeoise était un pays pauvre, mal peuplé, mais où l'électeur, qui se fit donner depuis le titre de roi, étalait une magnificence nouvelle et ruineuse. Il se piqua de recevoir l'ambassade dans sa ville de Kœnigsberg avec un faste royal. On se fit de part et d'autre les présents les plus magnifiques. Le contraste de la parure française, que la cour de Berlin affectait, avec les longues robes asiatiques des Russes, leurs bonnets rehaussés de perles et de pierreries, leurs cimeterres pendants à la ceinture, fit un effet

singulier. Le czar était vêtu à l'allemande; un prince de Géorgie, qui était avec lui, vêtu à la mode des Persans, étalait une autre sorte de magnificence; c'est le même qui fut pris à la journée de Nerva, et qui est mort en Suede.

Pierre méprisait tout ce faste; il eût été à desirer qu'il eût également méprisé ces plaisirs de table dans lesquels l'Allemagne mettait alors sa gloire. Ce fut (1) dans un de ces repas trop à la mode alors, aussi dangereux pour la santé que pour les mœurs, qu'il tira l'épée contre son favori le Fort; mais il témoigna autant de regret de cet emportement passager qu'Alexandre en eut du meurtre de Clitus. Il demanda pardon à le Fort: il disait qu'il voulait réformer sa nation, et qu'il ne pouvait pas encore se réformer lui-même. Le général le Fort, dans son manuscrit, loue encore plus le fond du caractere du czar qu'il ne blâme cet excès de colere.

L'ambassade passe par la Poméranie, par Berlin; une partie prend sa route par Magdebourg, l'autre par Hambourg, ville que son grand commerce rendait déjà puissante, mais non pas aussi opulente et et aussi sociable qu'elle l'est devenue depuis. On tourne vers Minden; on passe la Vestphalie, et enfin on arrive par Cleves dans Amsterdam.

Le czar se rendit dans cette ville quinze jours avant l'ambassade: il logea d'abord dans la maison de la compagnie des Indes; mais bientôt il choisit un petit logement dans les chantiers de l'amirauté.

(1) Mémoires manuscrits de le Fort.

Il prit un habit de pilote, et alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on construisait alors beaucoup plus de vaisseaux encore qu'aujourd'hui. Ce village est aussi grand, aussi peuplé, aussi riche, et plus propre que beaucoup de villes opulentes. Le czar admira cette multitude d'hommes toujours occupés, l'ordre, l'exactitude des travaux, la célérité prodigieuse à construire un vaisseau et à le munir de tous ses agrès, et cette quantité incroyable de magasins et de machines qui rendent le travail plus facile et plus sûr. Le czar commença par acheter une barque, à laquelle il fit de ses mains un mât brisé; ensuite il travailla à toutes les parties de la construction d'un vaisseau, menant la même vie que les artisans de Sardam, s'habillant, se nourrissant comme eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieuse borde le village, et dans lesquels on scie le sapin et le chêne, on tire l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Il se fit inscrire dans le nombre des charpentiers sous le nom de Pierre Michaeloff: on l'appelait communément maître Pierre (Peterbas); et les ouvriers, d'abord interdits d'avoir un souverain pour compagnon, s'y accoutumèrent familièrement.

Tandis qu'il maniait à Sardam le compas et la hache, on lui confirma la nouvelle de la scission de la Pologne et de la double nomination de l'électeur Auguste et du prince de Conti. Le charpentier de Sardam promit aussitôt trente mille hommes au roi Auguste: il donnait de son attelier des ordres à son armée d'Ukraine assemblée contre les Turcs.

Ses troupes, commandées par le général Shein et par le prince Dolgorouki, venaient de remporter une victoire auprès d'Azoph sur les Tartares, et même sur un corps de janissaires que le sultan Mustapha leur avait envoyé. Pour lui, il persistait à s'instruire dans plus d'un art; il allait de Sardam à Amsterdam travailler chez le célebre anatomiste Ruysch; il faisait des opérations de chirurgie, qui en un besoin pouvaient le rendre utile à ses officiers, ou à lui-même. Il s'instruisait de la physique naturelle dans la maison du bourgmestre Vitsen, citoyen recommandable à jamais par son patriotisme et par l'emploi de ses richesses immenses, qu'il prodiguait en citoyen du monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'univers, et frétant des vaisseaux à ses dépens pour découvrir de nouvelles terres.

Peterbas ne suspendit ses travaux que pour aller voir sans cérémonie, à Utrecht et à la Haye, Guillaume, roi d'Angleterre et stathouder des Provinces-Unies. Le général le Fort était seul en tiers avec les deux monarques. Il assista ensuite à la cérémonie de l'entrée de ses ambassadeurs et à leur audience: ils présenterent en son nom aux députés des États six cents des plus belles martres zibelines; et les États, outre le présent ordinaire qu'ils leur firent à chacun d'une chaîne d'or et d'une médaille, leur donnerent trois carrosses magnifiques. Ils reçurent les premieres visites de tous les ambassadeurs plénipotentiaires qui étaient au congrès de Rysvick, excepté des Français, à qui ils n'avaient pas notifié

leur arrivée, non seulement parceque le czar prenait le parti du roi Auguste contre le prince de Conti, mais parceque le roi Guillaume, dont il cultivait l'amitié, ne voulait point la paix avec la France.

De retour à Amsterdam, il y reprit ses premieres occupations, et acheva de ses mains un vaisseau de soixante pieces de canon, qu'il avait commencé, et qu'il fit partir pour Archangel, n'ayant pas alors d'autre port sur les mers de l'Océan. Non seulement il faisait engager à son service des réfugiés français, des Suisses, des Allemands, mais il faisait partir des artisans de toute espece pour Moscou, et n'envoyait que ceux qu'il avait vus travailler lui-même. Il est très peu de métiers et d'arts qu'il n'approfondit dans les détails; il se plaisait sur-tout à réformer les cartes des géographes, qui alors plaçaient au hasard toutes les positions des villes et des fleuves de ses états peu connus. On a conservé la carte sur laquelle il traça la communication de la mer Caspienne et de la mer Noire, qu'il avait déja projetée, et dont il avait chargé un ingénieur allemand, nommé Brakel. La jonction de ces deux mers était plus facile que celle de l'Océan et de la Méditerranée, exécutée en France; mais l'idée d'unir la mer d'Azoph et la Caspienne effrayait alors l'imagination. De nouveaux établissements dans ce pays lui paraissaient d'autant plus convenables que ses succès lui donnaient de nouvelles espérances.

Ses troupes remportaient une victoire contre les Tartares assez près d'Azoph, et même, quelques mois après, elles prirent la ville d'Or ou Orkapi,

que nous nommons Précop. Ce succès servit à le faire respecter davantage de ceux qui blâmaient un souverain d'avoir quitté ses états pour exercer des métiers dans Amsterdam. Ils virent que les affaires du monarque ne souffraient pas des travaux du philosophe voyageur et artisan.

Il continua dans Amsterdam ses occupations ordinaires de constructeur de vaisseaux, d'ingénieur, de géographe, de physicien pratique, jusqu'au milieu de janvier 1698; et alors il partit pour l'Angleterre, toujours à la suite de sa propre ambassade.

Le roi Guillaume lui envoya son yacht et deux vaisseaux de guerre. Sa maniere de vivre fut la même que celle qu'il s'était prescrite dans Amsterdam et dans Sardam. Il se logea près du grand chantier à Deptfort, et ne s'occupa guere qu'à s'instruire. Les constructeurs hollandais ne lui avaient enseigné que leur méthode et leur routine: il connut mieux l'art en Angleterre; les vaisseaux s'y bâtissaient suivant des proportions mathématiques. Il se perfectionna dans cette science, et bientôt il en pouvait donner des leçons. Il travailla, selon la méthode anglaise, à la construction d'un vaisseau qui se trouva un des meilleurs voiliers de la mer. L'art de l'horlogerie, déja perfectionné à Londres, attira son attention; il en connut parfaitement toute la théorie. Le capitaine et ingénieur Perri, qui le suivit de Londres en Russie, dit que, depuis la fonderie de canons jusqu'à la filerie de cordes, il n'y eut aucun métier qu'il n'observât et auquel il ne mît la main, toutes les fois qu'il était dans les atteliers.

On trouva bon, pour cultiver son amitié, qu'il

engageât des ouvriers comme il avait fait en Hollande : mais outre les artisans il eut ce qu'il n'aurait pas trouvé si aisément à Amsterdam, des mathématiciens. Fergusson, écossais, bon géometre, se mit à son service : c'est lui qui a établi l'arithmétique en Russie dans les bureaux des finances, où l'on ne se servait auparavant que de la méthode tartare de compter avec des boules enfilées dans du fil d'archal, méthode qui suppléait à l'écriture, mais embarrassante et fautive, parcequ'après le calcul on ne peut voir si on s'est trompé. Nous n'avons connu les chiffres indiens dont nous nous servons que par les Arabes, au neuvieme siecle ; l'empire de Russie ne les a reçus que mille ans après : c'est le sort de tous les arts ; ils ont fait lentement le tour du monde. Deux jeunes gens de l'école des mathématiques accompagnerent Fergusson ; et ce fut le commencement de l'école de marine que Pierre établit depuis. Il observait et calculait les éclipses avec Fergusson. L'ingénieur Perri, quoique très mécontent de n'avoir pas été assez récompensé, avoue que Pierre s'était instruit dans l'astronomie : il connaissait bien les mouvements des corps célestes, et même les lois de la gravitation qui les dirige. Cette force si démontrée, et avant le grand Newton si inconnue, par laquelle toutes les planetes pesent les unes sur les autres, et qui les retient dans leurs orbites, était déja familiere à un souverain de la Russie, tandis qu'ailleurs on se repaissait de tourbillons chimériques ; et que dans la patrie de Galilée, des ignorants ordonnaient à des ignorants de croire la terre immobile.

Perri partit de son côté pour aller travailler à des

jonctions de rivieres, à des ponts, à des écluses. Le plan du czar était de faire communiquer par des canaux l'Océan, la mer Caspienne, et la mer Noire.

On ne doit pas omettre que des négociants anglais, à la tête desquels se mit le marquis de Carmarthen, amiral, lui donnerent quinze mille livres sterling pour obtenir la permission de débiter du tabac en Russie. Le patriarche, par une sévérité mal entendue, avait proscrit cet objet de commerce; l'église russe défendait le tabac comme un péché. Pierre, mieux instruit, et qui parmi tous les changements projettés méditait la réforme de l'église, introduisit ce commerce dans ses états.

Avant que Pierre quittât l'Angleterre, le roi Guillaume lui fit donner le spectacle le plus digne d'un tel hôte, celui d'une bataille navale. On ne se doutait pas alors que le czar en livrerait un jour de véritables contre les Suédois, et qu'il remporterait des victoires sur la mer Baltique. Enfin Guillaume lui fit présent du vaisseau sur lequel il avait coutume de passer en Hollande, nommé le *royal transport*, aussi bien construit que magnifique. Pierre retourna sur ce vaisseau en Hollande, à la fin de mai 1698. Il amenait avec lui trois capitaines de vaisseau de guerre, vingt-cinq patrons de vaisseau, nommés aussi capitaines, quarante lieutenants, trente pilotes, trente chirurgiens, deux cent cinquante canonniers, et plus de trois cents artisans. Cette colonie d'hommes habiles en tout genre passa de Hollande à Archangel sur le royal transport, et de là fut répandue dans les endroits où leurs services étaient nécessaires. Ceux qui furent engagés à Amsterdam

prirent la route de Nerva, qui appartenait à la Suede.

Pendant qu'il faisait ainsi transporter les arts d'Angleterre et de Hollande dans son pays, les officiers qu'il avait envoyés à Rome et en Italie engageaient aussi quelques artistes. Son général Sheremeto, qui était à la tête de son ambassade en Italie, allait de Rome à Naples, à Venise, à Malthe; et le czar passa à Vienne avec les autres ambassadeurs. Il avait à voir la discipline guerriere des Allemands, après les flottes anglaises, et les atteliers de Hollande. La politique avait encore autant de part au voyage que l'instruction. L'empereur était l'allié nécessaire du czar contre les Turcs. Pierre vit Léopold incognito. Les deux monarques s'entretinrent debout pour éviter les embarras du cérémonial.

Il n'y eut rien de marqué dans son séjour à Vienne, que l'ancienne fête de l'hôte et de l'hôtesse, que Léopold renouvela pour lui, et qui n'avait point été en usage pendant son regne. Cette fête, qui se nomme Wirthschafft, se célebre de cette maniere. L'empereur est l'hôtelier, l'impératrice l'hôteliere, le roi des Romains, les archiducs, les archiduchesses sont d'ordinaire les aides, et reçoivent dans l'hôtellerie toutes les nations vêtues à la plus ancienne mode de leur pays; ceux qui sont appelés à la fête tirent au sort des billets. Sur chacun est écrit le nom de la nation et de la condition qu'on doit représenter. L'un a un billet de mandarin chinois, l'autre de mirza tartare, de satrape persan, ou de sénateur romain; une princesse tire un billet de jardiniere ou de laitiere; un prince est paysan ou soldat. On forme des danses convenables à tous ces caracteres.

L'hôte, l'hôtesse, et sa famille, servent à table. Telle est l'ancienne institution (1) : mais dans cette occasion le roi des Romains Joseph et la comtesse de Traun représenterent les anciens Egyptiens ; l'archiduc Charles et la comtesse de Valstein figuraient les Flamands du temps de Charles-Quint. L'archiduchesse Marie-Elisabeth, et le comte de Traun, étaient en tartares ; l'archiduchesse Joséphine avec le comte de Vorkla étaient à la persane ; l'archiduchesse Marianne et le prince Maximilien de Hanovre, en paysans de la Nord-Hollande. Pierre s'habilla en paysan de Frise, et on ne lui adressa la parole qu'en cette qualité, en lui parlant toujours du grand czar de Russie. Ce sont de très petites particularités ; mais ce qui rappelle les anciennes mœurs peut à quelques égards mériter qu'on en parle.

Pierre était près de partir de Vienne pour aller achever de s'instruire à Venise, lorsqu'il eut la nouvelle d'une révolte qui troublait ses états.

---

(1) Manuscrits de Pétersbourg et de le Fort.

CHAPITRE X.

Conjuration punie. Milice des strélitz abolie. Changements dans les usages, dans les mœurs, dans l'état, et dans l'église.

Il avait pourvu à tout en partant, et même aux moyens de réprimer une rebellion. Ce qu'il faisait de grand et d'utile pour son pays fut la cause même de cette révolte.

De vieux boyards à qui les anciennes coutumes étaient cheres, des prêtres à qui les nouvelles paraissaient des sacrileges, commencerent les troubles. L'ancien parti de la princesse Sophie se réveilla. Une de ses sœurs, dit-on, renfermée avec elle dans le même monastere, ne servit pas peu à exciter les esprits : on représentait de tous côtés combien il était à craindre que des étrangers ne vinssent instruire la nation (1). Enfin, qui le croirait ? la permission que le czar avait donnée de vendre du tabac dans son empire, malgré le clergé, fût un des grands motifs des séditieux. La superstition, qui dans toute la terre est un fléau si funeste et si cher aux peuples, passa du peuple russe aux strélitz répandus sur les frontieres de la Lithuanie : ils s'assemblerent ; ils marcherent vers Moscou, dans le dessein de mettre Sophie sur le trône, et de fermer le retour à un czar qui avait violé

(1) Manuscrits de le Fort.

les usages en osant s'instruire chez les étrangers. Le corps commandé par Shein et par Gordon, mieux discipliné qu'eux, les battit à quinze lieues de Moscou : mais cette supériorité d'un général étranger sur l'ancienne milice, dans laquelle plusieurs bourgeois de Moscou étaient enrôlés, irrita encore la nation.

Pour étouffer ces troubles, le czar part secrètement de Vienne, passe par la Pologne, voit incognito le roi Auguste, avec lequel il prend déja des mesures pour s'agrandir du côté de la mer Baltique. Il arrive enfin à Moscou, et surprend tout le monde par sa présence : il récompense les troupes qui ont vaincu les strélitz : les prisons étaient pleines de ces malheureux. Si leur crime était grand, le châtiment le fut aussi. Leurs chefs, plusieurs officiers, et quelques prêtres, furent condamnés à la mort (1) ; quelques uns furent roués, deux femmes enterrées vives. On pendit autour des murailles de la ville, et on fit périr dans d'autres supplices deux mille strélitz (2) ; leurs corps resterent deux jours exposés sur les grands chemins, et sur-tout autour du monastere où résidaient les princesses Sophie et Eudoxe. On érigea des colonnes de pierre où le crime et le châtiment furent gravés. Un très grand nombre qui avaient leurs femmes et leurs enfants à Moscou furent dispersés avec leur famille dans la Sibérie, dans le royau-

(1) Mémoires du capitaine et ingénieur Perri, employé en Russie par Pierre-le-Grand, Manuscrits de le Fort.

(2) Manuscrits de le Fort.

me d'Astracan, dans le pays d'Azoph ; par-là du moins leur punition fut utile à l'état ; ils servirent à défricher et à peupler des terres qui manquaient d'habitants et de culture.

Peut-être si le czar n'avait pas eu besoin d'un exemple terrible, il eût fait travailler aux ouvrages publics une partie des strélitz qu'il fit exécuter, et qui furent perdus pour lui et pour l'état ; la vie des hommes devant être comptée pour beaucoup, surtout dans un pays où la population demandait tous les soins d'un législateur : mais il crut devoir étonner et subjuguer pour jamais l'esprit de la nation par l'appareil et par la multitude des supplices. Le corps entier des strélitz ; qu'aucun de ses prédécesseurs n'aurait osé seulement diminuer, fut cassé à perpétuité, et leur nom aboli. Ce grand changement se fit sans la moindre résistance, parcequ'il avait été préparé. Le sultan des Turcs Osman, comme on l'a déja remarqué, fut déposé dans le même siecle et égorgé, pour avoir laissé seulement soupçonner aux janissaires qu'il voulait diminuer leur nombre. Pierre eut plus de bonheur, ayant mieux pris ses mesures. Il ne resta de toute cette grande milice des strélitz que quelques faibles régiments qui n'étaient plus dangereux, et qui cependant, conservant encore leur ancien esprit, se révolterent dans Astracan, en 1705, mais furent bientôt réprimés.

Autant Pierre avait déployé de sévérité dans cette affaire d'état, autant il montra d'humanité quand il perdit, quelque temps après, son favori le Fort, qui mourut d'une mort prématurée à l'âge de quarante-six ans. Il l'honora d'une pompe funebre telle

qu'on en fait aux grands souverains. Il assista lui-même au convoi une pique à la main, marchant après les capitaines au rang de lieutenant qu'il avait pris dans le grand régiment du général, enseignant à la fois à sa noblesse à respecter le mérite et les grades militaires.

On connut après la mort de le Fort que les changements préparés dans l'état ne venaient pas de lui, mais du czar. Il s'était confirmé dans ses projets par les conversations avec le Fort; mais il les avait tous conçus, et il les exécuta sans lui.

Dès qu'il eut détruit les strélitz, il établit des régiments réguliers sur le modèle allemand; ils eurent des habits courts et uniformes, au lieu de ces jaquettes incommodes dont ils étaient vêtus auparavant : l'exercice fut plus régulier.

Les gardes préobazinski étaient déja formés : ce nom leur venait de cette premiere compagnie de cinquante hommes que le czar jeune encore avait exercée dans la retraite de Préobazinski, du temps que sa sœur Sophie gouvernait l'état; et l'autre régiment des gardes était aussi établi.

Comme il avait passé lui-même par les plus bas grades militaires, il voulut que les fils de ses boyards et de ses knès commençassent par être soldats avant d'être officiers. Il en mit d'autres sur sa flotte à Véronise et vers Azoph, et il fallut qu'ils fissent l'apprentissage de matelot. On n'osait refuser un maître qui avait donné l'exemple. Les Anglais et les Hollandais travaillaient à mettre cette flotte en état, à construire des écluses, à établir des chantiers où l'on pût carener les vaisseaux à sec, à reprendre le

grand ouvrage de la jonction du Tanaïs et du Volga, abandonné par l'Allemand Brakel. Dès-lors les réformes dans son conseil d'état, dans les finances, dans l'église, dans la société même, furent commencées.

Les finances étaient à peu près administrées comme en Turquie. Chaque boyard payait pour ses terres une somme convenue, qu'il levait sur ses paysans serfs : le czar établit pour ses receveurs des bourgeois, des bourgmestres, qui n'étaient pas assez puissants pour s'arroger le droit de ne payer au trésor public que ce qu'ils voudraient. Cette nouvelle administration des finances fut ce qui lui coûta le plus de peine; il fallut essayer de plus d'une méthode avant de se fixer.

La réforme dans l'église, qu'on croit par-tout difficile et dangereuse, ne le fut point pour lui. Les patriarches avaient quelquefois combattu l'autorité du trône, ainsi que les strélitz; Nicon avec audace; Joachim, un des successeurs de Nicon avec souplesse. Les évêques s'étaient arrogé le droit du glaive, celui de condamner à des peines afflictives et à la mort, droit contraire à l'esprit de la religion et au gouvernement : cette usurpation ancienne leur fut ôtée. Le patriarche Adrien étant mort à la fin du siecle, Pierre déclara qu'il n'y en aurait plus. Cette dignité fut entièrement abolie : les grands biens affectés au patriarchat furent réunis aux finances publiques qui en avaient besoin. Si le czar ne se fit pas chef de l'église russe, comme les rois de la Grande-Bretagne le sont de l'église anglicane, il en fut en effet le maître absolu, parceque les synodes n'osaient ni désobéir à un souverain despotique, ni disputer contre un prince plus éclairé qu'eux.

Il ne faut que jeter les yeux sur le préambule de l'édit de ses réglements ecclésiastiques donné en 1721, pour voir qu'il agissait en législateur et en maître. « Nous nous croirions coupable d'ingrati-« tude envers le Très-Haut si, après avoir réformé « l'ordre militaire et le civil, nous négligions l'ordre « spirituel, etc. A ces causes, suivant l'exemple des « plus anciens rois dont la piété est célebre, nous « avons pris sur nous le soin de donner de bons ré-« glements au clergé. » Il est vrai qu'il établit un synode pour faire exécuter ses lois ecclésiastiques; mais les membres du synode devaient commencer leur ministere par un serment dont lui-même avait écrit et signé la formule: ce serment était celui de l'obéissance: en voici les termes. « Je jure d'être « fidele et obéissant serviteur et sujet à mon naturel « et véritable souverain, aux augustes successeurs « qu'il lui plaira de nommer, en vertu du pouvoir « incontestable qu'il en a. Je reconnais qu'il est le « juge suprême de ce college spirituel; je jure par « le Dieu qui voit tout, que j'entends et que j'expli-« que ce serment dans toute la force et le sens que « les paroles présentent à ceux qui le lisent ou qui « l'écoutent. » Ce serment est encore plus fort que celui de suprématie en Angleterre. Le monarque russe n'était pas, à la vérité, un des peres du synode, mais il dictait leurs lois; il ne touchait point à l'encensoir, mais il dirigeait les mains qui le portaient.

En attendant ce grand ouvrage, il crut que dans ses états, qui avaient besoin d'être peuplés, le célibat des moines était contraire à la nature et au bien public. L'ancien usage de l'église russe est que les

prêtres séculiers se marient au moins une fois ; ils y sont même obligés ; et autrefois quand ils avaient perdu leur femme, ils cessaient d'être prêtres : mais une multitude de jeunes gens et de jeunes filles, qui font vœu dans un cloître d'être inutiles et de vivre aux dépens d'autrui, lui parut dangereuse ; il ordonna qu'on n'entrerait dans les cloîtres qu'à cinquante ans, c'est-à-dire dans un âge où cette tentation ne prend presque jamais, et il défendit qu'on y reçût à quelque âge que ce fût un homme revêtu d'un emploi public.

Ce réglement a été aboli depuis lui, lorsqu'on a cru devoir plus de condescendance aux monastères ; mais pour la dignité de patriarche elle n'a jamais été rétablie, les grands revenus du patriarchat ayant été employés au paiement des troupes.

Ces changements excitèrent d'abord quelques murmures ; un prêtre écrivit que Pierre était l'antechrist, parcequ'il ne voulait point de patriarche ; et l'art de l'imprimerie, que le czar encourageait, servit à faire imprimer contre lui des libelles ; mais aussi un autre prêtre répondit que ce prince ne pouvait être l'antechrist, parceque le nombre de 666 ne se trouvait pas dans son nom, et qu'il n'avait point le signe de la bête. Les plaintes furent bientôt réprimées. Pierre en effet donna bien plus à son église qu'il ne lui ôta ; car il rendit peu à peu le clergé plus régulier et plus savant. Il a fondé à Moscou trois colleges, où l'on apprend les langues, et où ceux qui se destinaient à la prêtrise étaient obligés d'étudier.

Une des réformes les plus nécessaires était l'abo-

lition ou du moins l'adoucissement de quatre grands carêmes; ancien assujettissement de l'église grecque, aussi pernicieux pour ceux qui travaillent aux ouvrages publics, et sur-tout pour les soldats, que le fut l'ancienne superstition des juifs de ne point combattre le jour du sabbat. Aussi le czar dispensa-t-il au moins ses troupes et ses ouvriers de ces carêmes, dans lesquels d'ailleurs, s'il n'était pas permis de manger, il était d'usage de s'enivrer. Il les dispensa même de l'abstinence les jours maigres; les aumôniers de vaisseau et de régiment furent obligés d'en donner l'exemple, et le donnerent sans répugnance.

Le calendrier était un objet important. L'année fut autrefois réglée dans tous les pays de la terre par les chefs de la religion; non seulement à cause des fêtes, mais parceque anciennement l'astronomie n'était guere connue que des prêtres. L'année commençait au premier de septembre chez les Russes; il ordonna que désormais l'année commencerait au premier de janvier, comme dans notre Europe. Ce changement fut indiqué pour l'année 1700 à l'ouverture du siecle, qu'il fit célébrer par un jubilé et par de grandes solennités. La populace admirait comment le czar avait pu changer le cours du soleil. Quelques obstinés, persuadés que Dieu avait créé le monde en septembre, continuerent leur ancien style: mais il changea dans les bureaux, dans les chancelleries, et bientôt dans tout l'empire. Pierre n'adoptait pas le calendrier grégorien, que les mathématiciens anglais rejetaient, et qu'il faudra bien un jour recevoir dans tous les pays.

Depuis le cinquieme siecle, temps auquel on avait connu l'usage des lettres, on écrivait sur des rouleaux, soit d'écorce, soit de parchemin, et ensuite sur du papier. Le czar fut obligé de donner un édit par lequel il était ordonné de n'écrire que selon notre usage.

La réforme s'étendit à tout. Les mariages se faisaient auparavant comme dans la Turquie et dans la Perse, où l'on ne voit celle qu'on épouse que lorsque le contrat est signé, et qu'on ne peut plus s'en dédire. Cet usage est bon chez des peuples où la polygamie est établie, et où les femmes sont renfermées; il est mauvais pour les pays où l'on est réduit à une femme, et où le divorce est rare.

Le czar voulut accoutumer sa nation aux mœurs et aux coutumes des nations chez lesquelles il avait voyagé, et dont il avait tiré tous les maîtres qui instruisaient alors la sienne.

Il était utile que les Russes ne fussent point vêtus d'une autre maniere que ceux qui leur enseignaient les arts; la haine contre les étrangers étant trop naturelle aux hommes, et trop entretenue par la différence des vêtements. L'habit de cérémonie, qui tenait alors du polonais, du tartare et de l'ancien hongrois, était, comme on l'a dit, très noble; mais l'habit des bourgeois et du bas peuple ressemblait à ces jaquettes plissées vers la ceinture, qu'on donne encore à certains pauvres dans quelques uns de nos hôpitaux. En général la robe fut autrefois le vêtement de toutes les nations; ce vêtement demandait moins de façon et moins d'art: on laissait croître sa barbe par la même raison. Le czar n'eut pas

de peine à introduire l'habit de nos nations, et la coutume de se raser à sa cour ; mais le peuple fut plus difficile : on fut obligé d'imposer une taxe sur les habits longs et sur les barbes. On suspendait aux portes de la ville des modeles de justaucorps : on coupait les robes et les barbes à qui ne voulait pas payer. Tout cela s'exécutait gaiement, et cette gaieté même prévint les séditions.

L'attention de tous les législateurs fut toujours de rendre les hommes sociables ; mais pour l'être, ce n'est pas assez d'être rassemblés dans une ville, il faut se communiquer avec politesse : cette communication adoucit par-tout les amertumes de la vie. Le czar introduisit les *assemblées*, en italien *ridotti*, mot que les gazetiers ont traduit par le terme impropre de *redoute*. Il fit inviter à ces assemblées les dames avec leurs filles habillées à la mode des nations méridionales de l'Europe : il donna même des réglements pour ces petites fêtes de société. Ainsi, jusqu'à la civilité de ses sujets, tout fut son ouvrage et celui du temps.

Pour mieux faire goûter ces innovations, il abolit le mot de *golut*, *esclave*, dont les Russes se servaient quand ils voulaient parler aux czars, et quand ils présentaient des requêtes ; il ordonna qu'on se servît du mot de *raad* qui signifie *sujet*. Ce changement n'ôta rien à l'obéissance, et devait concilier l'affection. Chaque mois voyait un établissement ou un changement nouveau. Il porta l'attention jusqu'à faire placer sur le chemin de Moscou à Véronise des poteaux peints qui servaient de colonnes milliaires de verste en verste, c'est-à-

dire à la distance de sept cent cinquante pas, et fit construire des especes de caravanserails de vingt verstes en vingt verstes.

En étendant ainsi ses soins sur le peuple, sur les marchands, sur les voyageurs, il voulut mettre quelque pompe dans sa cour, haïssant le faste dans sa personne, et le croyant nécessaire aux autres. Il institua l'ordre de Saint-André (1), à l'imitation de ces ordres dont toutes les cours de l'Europe sont remplies. Gollovin, successeur de le Fort dans la dignité de grand-amiral, fut le premier chevalier de cet ordre. On regarda l'honneur d'y être admis comme une grande récompense. C'est un avertissement qu'on porte sur soi d'être respecté par le peuple : cette marque d'honneur ne coûte rien à un souverain, et flatte l'amour propre d'un sujet, sans le rendre puissant.

Tant d'innovations utiles étaient reçues avec applaudissement de la plus saine partie de la nation, et les plaintes des partisans des anciennes mœurs étaient étouffées par les acclamations des hommes raisonnables.

Pendant que Pierre commençait cette création dans l'intérieur de ses états, une treve avantageuse avec l'empire turc le mettait en liberté d'étendre ses frontieres d'un autre coté. Mustapha II, vaincu par le prince Eugene à la bataille de Zenta, en 1697, ayant perdu la Morée conquise par les Vé-

(1) 10 septembre 1698. On suit toujours le nouveau style.

nitiens, et n'ayant pu défendre Azoph, fut obligé de faire la paix avec tous ses vainqueurs ; elle fut conclue à Carlovitz entre Petervaradin et Salankemen, lieux devenus célebres par ses défaites. Témisvar fut la borne des possessions allemandes et des domaines ottomans. Kaminieck fut rendu aux Polonais ; la Morée et quelques villes de la Dalmatie prises par les Vénitiens leur resterent pour quelque temps ; et Pierre I demeura maître d'Azoph et de quelques forts construits dans les environs. Il n'était guerre possible au czar de s'agrandir du côté des Turcs, dont les forces, auparavant divisées et maintenant réunies, seraient tombées sur lui. Ses projets de marine étaient trop grands pour les Palus-Méotides. Les établissements sur la mer Caspienne ne comportaient pas une flotte guerriere : il tourna donc ses desseins vers la mer Baltique, sans abandonner la marine du Tanaïs et du Volga.

CHAPITRE XI.

Guerre contre la Suede. Bataille de Nerva.

Il s'ouvrait alors une grande scene vers les frontieres de la Suede. Une des principales causes de toutes les révolutions qui arriverent de l'Ingrie jusqu'à Dresde, et qui désolerent tant d'états pendant dix-huit années, fut l'abus du pouvoir suprême dans Charles XI, roi de Suede, pere de Charles XII. On ne peut trop répéter ce fait ; il importe à tous les trônes et à tous les peuples. Presque toute la Livonie avec l'Estonie entiere avait été abandonnée par la Pologne au roi de Suede Charles XI, qui succéda à Charles X, précisément pendant le traité d'Oliva : elle fut cédée, comme c'est l'usage, sous la réserve de tous ses priviléges. Charles XI les respecta peu. Jean Reginold Patkul, gentilhomme livonien, vint à Stockholm en 1692, à la tête de six députés de la province, porter au pied du trône des plaintes respectueuses et fortes (1) : pour toute réponse on mit les six députés en prison, et on

(1) Norberg, chapelain et confesseur de Charles XII, dit dans son Histoire « qu'il eut l'insolence de se plaindre « des vexations, et qu'on le condamna à perdre l'honneur « et la vie ». C'est parler en prêtre de despotisme. Il eût dû savoir qu'on ne peut ôter l'honneur à un citoyen qui fait son devoir.

condamna Patkul à perdre l'*honneur et la vie* : il ne perdit ni l'un ni l'autre; il s'évada, et resta quelque temps dans le pays de Vaud en Suisse. Lorsque depuis il apprit qu'Auguste, électeur de Saxe, avait promis, à son avénement au trône de Pologne, de recouvrer les provinces arrachées au royaume, il courut à Dresde représenter la facilité de reprendre la Livonie, et de se venger sur un roi de dix-sept ans des conquêtes de ses ancêtres.

Dans le même temps le czar Pierre pensait à se saisir de l'Ingrie et de la Carélie. Les Russes avaient autrefois possédé ces provinces. Les Suédois s'en étaient emparés par le droit de la guerre, dans le temps des faux Démétrius : ils les avaient conservées par des traités. Une nouvelle guerre et de nouveaux traités pouvaient les donner à la Russie. Patkul alla de Dresde à Moscou ; et animant deux monarques à sa propre vengeance, il cimenta leur union, et hâta leurs préparatifs pour saisir tout ce qui est à l'orient et au midi de la Finlande.

Précisément dans le même temps, le nouveau roi de Danemarck, Frédéric IV, se liguait avec le czar et le roi de Pologne contre le jeune Charles, qui semblait devoir succomber. Patkul eut la satisfaction d'assiéger les Suédois dans Riga, capitale de la Livonie, et de presser le siege en qualité de général major.

Le czar fit marcher environ soixante mille hommes vers l'Ingrie. Il est vrai que dans cette grande armée il n'y avait guere que douze mille soldats bien aguerris qu'il avait disciplinés lui-même, tels que ses deux régiments des gardes, et quelques au-

tres ; le reste était des milices mal armées ; il y avait quelques Cosaques et des Tartares circassiens : mais il traînait après lui cent quarante-cinq pieces de canon. Il mit le siege devant Nerva, petite ville en Ingrie, qui a un port commode : et il était très vraisemblable que la place serait bientôt emportée.

Toute l'Europe sait comment Charles XII, n'ayant pas dix-huit ans accomplis, alla attaquer tous ses ennemis l'un après l'autre, descendit dans le Danemarck, finit la guerre de Danemarck en moins de six semaines, envoya du secours à Riga, en fit lever le siege, et marcha aux Russes devant Nerva au milieu des glaces, au mois de novembre.

Le czar, comptant sur la prise de la ville, était allé à Novogorod, amenant avec lui son favori Menzikoff, alors lieutenant dans la compagnie des bombardiers du régiment preobazinsky, devenu depuis feld-maréchal et prince, homme dont la singuliere fortune mérite qu'on en parle ailleurs avec plus d'étendue.

Pierre laissa son armée et ses instructions pour le siege au prince de Croi, originaire de Flandre, qui depuis peu était passé à son service (1). Le prince Dolgorouki fut le commissaire de l'armée. La jalousie entre ces deux chefs, et l'absence du czar, furent en partie cause de la défaite inouie de Nerva. Charles XII ayant débarqué à Pernau en Livonie avec ses troupes, au mois d'octobre, s'avance au nord à Revel, défait dans ces quartiers un corps

(1) Voyez l'histoire de Charles XII.

avancé des Russes. Il marche et en bat encore un autre. Les fuyards retournent au camp devant Nerva, et y portent l'épouvante. Cependant on était déja au mois de novembre. Nerva, quoique mal assiégée, était près de se rendre. Le jeune roi de Suede n'avait pas alors avec lui neuf mille hommes, et ne pouvait opposer que dix pieces d'artillerie à cent quarante-cinq canons, dont les retranchements des Russes étaient bordés. Toutes les relations de ce temps-là, tous les historiens sans exception, font monter l'armée russe devant Nerva à quatre-vingt mille combattants. Les mémoires qu'on m'a fait tenir disent soixante, d'autres, quarante mille; quoi qu'il en soit, il est certain que Charles n'en avait pas neuf mille, et que cette journée est une de celles qui prouvent que les grandes victoires ont souvent été remportées par le plus petit nombre depuis la bataille d'Arbelles.

Charles ne balança pas à attaquer, avec sa petite troupe, cette armée si supérieure; et, profitant d'un vent violent et d'une grosse neige que ce vent portait contre les Russes, il fondit dans leurs retranchements, à l'aide de quelques pieces de canon avantageusement postées. Les Russes n'eurent pas le temps de se reconnaître au milieu de ce nuage de neige qui leur donnait au visage, foudroyés par les canons qu'ils ne voyaient pas, et n'imaginant point quel petit nombre ils avaient à combattre.

Le duc de Croi voulut donner des ordres, et le prince Dolgorouki ne voulut pas les recevoir. Les officiers russes se soulevent contre les officiers allemands; ils massacrent le secrétaire du duc, le co-

lonel Lyon, et plusieurs autres. Chacun quitte son poste; le tumulte, la confusion, la terreur panique, se répandent dans toute l'armée. Les troupes suédoises n'eurent alors à tuer que des hommes qui fuyaient. Les uns courent se jeter dans la riviere de Nerva, et une foule de soldats y fut noyée; les autres abandonnaient leurs armes et se mettaient à genoux devant les Suédois. Le duc de Croi, le général Allard, les officiers allemands, qui craignaient plus les Russes soulevés contre eux que les Suédois, vinrent se rendre au comte Steinbock; le roi de Suede, maître de toute l'artillerie, voit trente mille vaincus à ses pieds, jetant les armes, défilant devant lui nu-tête. Le knès Dolgorouki et tous les autres généraux moscovites se rendent à lui comme les généraux allemands; et ce ne fut qu'après s'être rendus qu'ils apprirent qu'ils avaient été vaincus par huit mille hommes. Parmi les prisonniers se trouva le fils du roi de Géorgie, qui fut envoyé à Stockholm; on l'appelait Mitelleski, Czarovitz, fils du czar: ce qui est une nouvelle preuve que ce titre de czar ou tzar ne tirait point son origine des césars romains.

Du côté de Charles XII il n'y eut guere que douze cents soldats de tués dans cette bataille. Le journal du czar, qu'on m'a envoyé de Pétersbourg, dit qu'en comptant les soldats qui périrent au siege de Nerva et dans la bataille, et qui se noyerent dans leur fuite, on ne perdit que six mille hommes. L'indiscipline et la terreur firent donc tout dans cette journée. Les prisonniers de guerre étaient quatre fois plus nombreux que les vainqueurs; et, si on en

eroit, Norberg (1), le comte Piper, qui fut depuis prisonnier des Russes, leur reprocha qu'à cette bataille le nombre des prisonniers avait excédé huit fois celui de l'armée suédoise. Si ce fait était vrai, les Suédois auraient fait soixante-douze mille prisonniers. On voit par-là combien il est rare d'être instruit des détails. Ce qui est incontestable et singulier, c'est que le roi de Suede permit à la moitié des soldats russes de s'en retourner désarmés, et à l'autre moitié de repasser la riviere avec leurs armes. Cette étrange confiance rendit au czar des troupes qui, étant enfin disciplinées, devinrent redoutables (2).

Tous les avantages qu'on peut tirer d'une bataille gagnée, Charles XII les eut, magasins immenses, bateaux de transport chargés de provisions, postes évacués ou pris, tout le pays à la discrétion des Suédois; voilà quel fut le fruit de la victoire. Nerva délivrée, les débris des Russes ne se montrant pas, toute la contrée ouverte jusqu'à Pleskou, le czar parut sans ressource pour soutenir la guerre; et le roi de Suede, vainqueur en moins d'une année des monarques de Danemarck, de Pologne, et de Russie, fut regardé comme le premier homme de l'Eu-

(1) Page 439, tome premier, édition in-4°. à la Haye.

(2) Le chapelain Norberg prétend qu'après la bataille de Nerva le grand-turc écrivit aussitôt une lettre de félicitation au roi de Suede, en ces termes: *Le sultan bassa, par la grace de Dieu, au roi Charles XII*, etc. La lettre est datée de l'ere de la création du monde.

rope, dans un âge où les autres n'osent encore prétendre à la réputation. Mais Pierre, qui dans son caractere avait une constance inébranlable, ne fut découragé dans aucun de ses projets.

Un évêque de Russie composa une priere (1) à saint Nicolas, au sujet de cette défaite ; on la récita dans la Russie. Cette piece, qui fait voir l'esprit du temps et de quelle ignorance Pierre a tiré son pays, disait que les enragés et épouvantables Suédois étaient des sorciers : on s'y plaignait d'avoir été abandonné par saint Nicolas. Les évêques russes d'aujourd'hui n'écriraient pas de pareilles pieces : et, sans faire tort à saint Nicolas, on s'apperçut bientôt que c'était à Pierre qu'il fallait s'adresser.

(1) Elle est imprimée dans la plupart des journaux et des pieces de ce temps-là, et se trouve dans l'histoire de Charles XII, roi de Suede.

CHAPITRE XII.

Ressources après la bataille de Nerva; ce désastre entièrement réparé. Conquête de Pierre auprès de Nerva même. Ses travaux dans son empire. La personne qui fut depuis impératrice prise dans le sac d'une ville. Succès de Pierre; son triomphe à Moscou (1).

Le czar, ayant quitté son armée devant Nerva, sur la fin de novembre 1700, pour se concerter avec le roi de Pologne, apprit en chemin la victoire des Suédois. Sa constance était aussi inébranlable que la valeur de Charles XII était intrépide et opiniâtre. Il différa ses conférences avec Auguste, pour apporter un prompt remede au désordre des affaires. Les troupes dispersées se rendirent à la grande Novogorod, et de là à Pleskou sur le lac Peipus.

C'était beaucoup de se tenir sur la défensive après un si rude échec: Je sais bien, disait-il, que les Suédois seront long-temps supérieurs, mais enfin ils nous apprendront à les vaincre.

Pierre, après avoir pourvu aux premiers besoins, après avoir ordonné par-tout des levées, court à Moscou faire fondre du canon. Il avait perdu tout le sien devant Nerva; on manquait de bronze: il prend les cloches des églises et des monasteres. Ce

(1) Tiré tout entier, ainsi que les suivants, du journal de Pierre-le-Grand, envoyé de Pétersbourg.

trait ne marquait pas de superstition, mais aussi il ne marquait pas d'impiété. On fabrique donc avec des cloches cent gros canons, cent quarante-trois pieces de campagne, depuis trois jusqu'à six livres de balle, des mortiers, des obus; il les envoie à Pleskou. Dans d'autres pays un chef ordonne, et on exécute; mais alors il fallait que le czar fît tout par lui-même. Tandis qu'il hâte ces préparatifs, il négocie avec le roi de Danemarck, qui s'engage à lui fournir trois régiments de pied, et trois de cavalerie; engagement que ce roi n'osa remplir.

A peine ce traité est-il signé, qu'il revole vers le théâtre de la guerre: il va trouver le roi Auguste à Birzen sur les frontieres de Courlande et de Lithuanie. Il fallait fortifier ce prince dans la résolution de soutenir la guerre contre Charles XII; il fallait engager la diete polonaise dans cette guerre. On sait assez qu'un roi de Pologne n'est que le chef d'une république. Le czar avait l'avantage d'être toujours obéi; mais un roi de Pologne, un roi d'Angleterre, et aujourd'hui un roi de Suede, négocient toujours avec leurs sujets. Patkul et les Polonais partisans de leur roi assisterent à ces conférences. Pierre promit des subsides et vingt mille soldats. La Livonie devait être rendue à la Pologne, en cas que la diete voulût s'unir à son roi, et l'aider à recouvrer cette province: mais les propositions du czar firent moins d'effet sur la diete que la crainte. Les Polonais redoutaient à la fois de se voir gênés par les Saxons et par les Russes, et ils redoutaient encore plus Charles XII. Ainsi le plus nombreux parti conclut à ne point servir son roi, et à ne point combattre.

Les partisans du roi de Pologne s'animerent contre la faction contraire ; et enfin, de ce qu'Auguste avait voulu rendre à la Pologne une grande province, il en résulta dans ce royaume une guerre civile.

Pierre n'avait donc dans le roi Auguste qu'un allié peu puissant, et dans les troupes saxonnes qu'un faible secours. La crainte qu'inspirait par-tout Charles XII réduisait Pierre à ne se soutenir que par ses propres forces.

Ayant couru de Moscou en Courlande pour s'aboucher avec Auguste, il revole de Courlande à Moscou pour hâter l'accomplissement de ses promesses. Il fait en effet marcher le prince Repnin avec quatre mille hommes vers Riga, sur les bords de la Duna, où les Saxons étaient retranchés.

Cette terreur commune augmenta, quand Charles, passant la Duna, malgré les Saxons campés avantageusement sur le bord opposé, eut remporté une victoire complete ; quand, sans attendre un moment, il eut soumis la Courlande, qu'on le vit avancer en Lithuanie, et que la faction polonaise, ennemie d'Auguste, fût encouragée par le vainqueur.

Pierre n'en suivit pas moins tous ses desseins. Le général Patkul, qui avait été l'ame des conférences de Birzen, et qui avait passé à son service, lui fournissait des officiers allemands, disciplinait ses troupes, et lui tenait lieu du général le Fort ; il perfectionnait ce que l'autre avait commencé. Le czar fournissait des relais à tous les officiers, et même aux soldats allemands, ou livoniens, ou polonais, qui

venaient servir dans ses armées ; il entrait dans les détails de leur armure, de leur habillement, de leur subsistance.

Aux confins de la Livonie et de l'Estonie, et à l'occident de la province de Novogorod, est le grand lac Peipus qui reçoit du midi de la Livonie la rivière Vélika, et duquel sort au septentrion la riviere de Naiova qui baigne les murs de cette ville de Nerva, près de laquelle les Suédois avaient remporté leur célebre victoire. Ce lac a trente de nos lieues communes de long; tantôt douze, tantôt quinze de large : il était nécessaire d'y entretenir une flotte, pour empêcher les vaisseaux suédois d'insulter la province de Novogorod, pour être à portée d'entrer sur leurs côtes, mais sur-tout pour former des matelots. Pierre, pendant toute l'année 1701, fit construire sur ce lac cent demi-galeres qui portaient environ cinquante hommes chacune; d'autres barques furent armées en guerre sur le lac Ladoga. Il dirigea lui-même tous les ouvrages, et fit manœuvrer ses nouveaux matelots. Ceux qui avaient été employés, en 1697, sur les Palus-Méotides, l'étaient alors près de la Baltique. Il quittait souvent ses ouvrages pour aller à Moscou, et dans ses autres provinces, affermir toutes les innovations commencées, et en faire de nouvelles.

Les princes qui ont employé le loisir de la paix à construire des ouvrages publics se sont fait un nom ; mais que Pierre, après l'infortune de Nerva, s'occupât à joindre par des canaux la mer Baltique, la mer Caspienne et le Pont-Euxin, il y a là plus de gloire véritable que dans le gain d'une bataille. Ce

fut en 1702 qu'il commença à creuser ce profond canal qui va du Tanaïs au Volga. D'autres canaux devaient faire communiquer par des lacs le Tanaïs avec la Duna, dont la mer Baltique reçoit les eaux à Riga; mais ce second projet était encore fort éloigné, puisque Pierre était bien loin d'avoir Riga en sa puissance.

Charles dévastait la Pologne, et Pierre faisait venir de Pologne et de Saxe à Moscou des bergers et des brebis pour avoir des laines, avec lesquelles on pût fabriquer de bons draps : il établissait des manufactures de linge, des papeteries; on faisait venir par ses ordres des ouvriers en fer, en laiton, des armuriers, des fondeurs; les mines de la Sibérie étaient fouillées. Il travaillait à enrichir ses états et à les défendre.

Charles poursuivait le cours de ses victoires, et laissait vers les états du czar assez de troupes pour conserver, à ce qu'il croyait, toutes les possessions de la Suede. Le dessein était déja pris de détrôner le roi Auguste, et de poursuivre ensuite le czar jusqu'à Moscou avec ses armes victorieuses.

Il y eut quelques petits combats cette année entre les Russes et les Suédois. Ceux-ci ne furent pas toujours supérieurs, et dans les rencontres même où ils avaient l'avantage, les Russes s'aguerrissaient. Enfin, un an après la bataille de Nerva, le czar avait déja des troupes si bien disciplinées, qu'elles vainquirent un des meilleurs généraux de Charles.

Pierre était à Pleskou, et de là il envoyait de tous côtés des corps nombreux pour attaquer les Suédois. Ce ne fut point un étranger, mais un Russe qui les

défit. Son général Sheremetof enleva près de Derpt, sur les frontieres de la Livonie, plusieurs quartiers au général suédois Slipenbak, par une manœuvre habile, et ensuite le battit lui-même. On gagna pour la première fois des drapeaux suédois, au nombre de quatre; et c'était beaucoup alors.

Les lacs de Peipus et de Ladoga furent quelque temps après des théâtres de batailles navales; les Suédois y avaient le même avantage que sur terre, celui de la discipline et d'un long usage; cependant les Russes combattirent quelquefois avec succès sur leurs demi-galeres; et, dans un combat général sur le lac Peipus, le feld-maréchal Sheremetof prit une frégate suédoise.

C'était par ce lac Peipus que le czar tenait continuellement la Livonie et l'Estonie en alarme; ses galeres y débarquaient souvent plusieurs régiments; on se rembarquait quand le succès n'était pas favorable; et s'il l'était, on poursuivait ses avantages. On battit deux fois les Suédois dans ces quartiers auprès de Derpt, tandis qu'ils étaient victorieux partout ailleurs.

Les Russes dans toutes ces actions étaient toujours supérieurs en nombre : c'est ce qui fit que Charles XII, qui combattait si heureusement ailleurs, ne s'inquiéta jamais des succès du czar; mais il dut considérer que ce grand nombre s'aguerrissait tous les jours, et qu'il pouvait devenir formidable pour lui-même.

Pendant qu'on se bat sur terre et sur mer, vers la Livonie, l'Ingrie et l'Estonie, le czar apprend qu'une flotte suédoise est destinée pour aller ruiner

Archangel : il y marche. On est étonné d'entendre qu'il est sur les bords de la mer Glaciale, tandis qu'on le croit à Moscou. Il met tont en état de défense, prévient la descente, trace lui-même le plan d'une citadelle nommée la nouvelle Duina, pose la première pierre, retourne à Moscou, et de là vers le théâtre de la guerre.

Charles avançait en Pologne, mais les Russes avançaient en Ingrie et en Livonie. Le maréchal Sheremetof va à la rencontre des Suédois, commandés par Slipenbak; il lui livre bataille auprès de la petite riviere d'Embac, et la gagne : il prend seize drapeaux et vingt canons. Norberg met ce combat au premier décembre 1701, et le journal de Pierre-le-Grand le place au 19 juillet 1702.

Il avance; il met tout à contribution; il prend la petite ville de Marienbourg sur les confins de la Livonie et de l'Ingrie. Il y a dans le nord beaucoup de villes de ce nom; mais celle-ci, quoiqu'elle n'existe plus, est cependant plus célebre que toutes les autres par l'aventure de l'impératrice Catherine.

Cette petite ville s'étant rendue à discrétion, les Suédois, soit par inadvertance, soit à dessein, mirent le feu aux magasins. Les Russes irrités détruisirent la ville, et emmenerent en captivité tout ce qu'ils trouverent d'habitants. Il y avait parmi eux une jeune Livonienne, élevée chez le ministre luthérien du lieu, nommé Gluk; elle fut du nombre des captifs : c'est celle-là même qui devint depuis la souveraine de ceux qui l'avaient prise, et qui a gouverné les Russes sous le nom d'impératrice Catherine.

On avait vu auparavant des citoyennes sur le trône:

rien n'était plus commun en Russie, et dans tous les royaumes de l'Asie, que les mariages des souverains avec leurs sujettes; mais qu'une étrangere, prise dans les ruines d'une ville saccagée, soit devenue la souveraine absolue de l'empire où elle fut amenée captive; c'est ce que la fortune et le mérite n'ont fait voir que cette fois dans les annales du monde.

La suite de ce succès ne se démentit point en Ingrie: la flotte des demi-galeres russes sur le lac Ladoga contraignit celle des Suédois de se retirer à Vibourg, à une extrémité de ce grand lac; de-là ils purent voir à l'autre bout le siege de la forteresse de Notebourg, que le czar fit entreprendre par le général Sheremetof. C'était une entreprise bien plus importante qu'on ne pensait; elle pouvait donner une communication avec la mer Baltique, objet constant des desseins de Pierre.

Notebourg était une place très forte, bâtie dans une isle du lac Ladoga, et qui, dominant sur ce lac, rendait son possesseur maître du cours de la Neva qui tombe dans la mer: elle fut battue nuit et jour, depuis le 18 septembre jusqu'au 12 octobre. Enfin les Russes monterent à l'assaut par trois breches. La garnison suédoise était réduite à cent soldats en état de se défendre; et, ce qui est bien étonnant, ils se défendirent, et ils obtinrent sur la breche même une capitulation honorable; encore le colonel Slipenbak, qui commandait dans la place, ne voulut se rendre qu'à condition qu'on lui permettrait de faire venir deux officiers suédois du poste le plus voisin, pour examiner les breches, et pour rendre compte au roi son maître que quatre-vingt-

trois combattants qui restaient alors, et cent cinquante-six blessés ou malades, ne s'étaient rendus à une armée entiere que quand il était impossible de combattre plus long-temps et de conserver la place. Ce trait seul fait voir à quels ennemis le czar avait affaire, et de quelle nécessité avaient été pour lui ses efforts et sa discipline militaire.

Il distribua des médailles d'or aux officiers, et récompensa tous les soldats; mais aussi il en fit punir quelques uns qui avaient fui à un assaut: leurs camarades leur cracherent au visage, et ensuite les arquebuserent pour joindre la honte au supplice.

Notebourg fut réparé: son nom fut changé en celui de Shlusselbourg, *ville de la clef*, parceque cette place est la clef de l'Ingrie et de la Finlande. Le premier gouverneur fut ce même Menzikoff, qui était devenu un très bon officier, et qui s'étant signalé mérita cet honneur. Son exemple encourageait quiconque avait du mérite sans naissance.

Après cette campagne de 1702, le czar voulut que Sheremetof et tous les officiers qui s'étaient distingués entrassent en triomphe dans Moscou. Tous les prisonniers faits dans cette campagne marcherent à la suite des vainqueurs; on portait devant eux les drapeaux et les étendards des Suédois, avec le pavillon de la frégate prise sur le lac Peipus. Pierre travailla lui-même aux préparatifs de la pompe, comme il avait travaillé aux entreprises qu'elle célébrait.

Ces solennités devaient inspirer l'émulation, sans quoi elles eussent été vaines. Charles les dédaignait; et depuis le jour de Narva il méprisait ses ennemis, et leurs efforts, et leurs triomphes.

CHAPITRE XIII.

Réforme à Moscou. Nouveaux succès. Fondation de Pétersbourg. Pierre prend Nerva, etc.

Le peu de séjour que le czar fit à Moscou, au commencement de l'hiver 1703, fut employé à faire exécuter tous ses nouveaux réglements, et à perfectionner le civil ainsi que le militaire; ses divertissements même furent consacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduisait parmi ses sujets. C'est dans cette vue qu'il fit inviter tous les boyards et les dames aux noces d'un de ses bouffons; il exigea que tout le monde y parût vêtu à l'ancienne mode. On servit un repas tel qu'on le faisait au seizieme siecle (1). Une ancienne superstition ne permettait pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux; cette coutume fut sévèrement observée le jour de la fête. Les Russes ne buvaient point de vin autrefois, mais de l'hydromel et de l'eau-de-vie; il ne permit pas ce jour-là d'autre boisson: on se plaignit en vain; il répondait en raillant: « Vos ancêtres en usaient ainsi; les usages anciens sont toujours les meilleurs. » Cette plaisanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préféraient toujours le temps passé au présent, ou du moins à décréditer leurs murmures:

(1) Tiré du journal de Pierre-le-Grand.

et il y a encore des nations qui auraient besoin d'un tel exemple.

Un établissement plus utile fut celui d'une imprimerie en caracteres russes et latins, dont tous les instruments avaient été tirés de Hollande, et où l'on commença dès-lors à imprimer des traductions russes de quelques livres sur la morale et les arts. Fergusson établit des écoles de géométrie, d'astronomie, de navigation.

Une fondation non moins nécessaire fut celle d'un vaste hôpital, non pas de ces hôpitaux qui encouragent la fainéantise et qui perpétuent la misere, mais tel que le czar en avait vu dans Amsterdam, où l'on fait travailler les vieillards et les enfants, et où quiconque est renfermé devient utile.

Il établit plusieurs manufactures; et dès qu'il eut mis en mouvement tous les nouveaux arts auxquels il donnait naissance dans Moscou, il courut à Véronise, et il y fit commencer deux vaisseaux de quatre-vingts pieces de canon, avec de longues caisses exactement fermées sous les varangues, pour élever le vaisseau et le faire passer sans risque au-dessus des barres et des bancs de sable qu'on rencontre près d'Azoph; industrie à-peu-près semblable à celle dont on se sert en Hollande pour franchir le Pampus.

Ayant préparé ses entreprises contre les Turcs, il revole contre les Suédois; il va voir les vaisseaux qu'il faisait construire dans les chantiers d'Olonitz, entre le lac Ladoga et celui d'Onega. Il avait établi dans cette ville des fabriques d'armes; tout y respirait la guerre, tandis qu'il faisait fleurir à Moscou

taient par ce sacrifice ôter aux mécontents le prétexte de se joindre au roi de Suede : mais on ne désarme ses ennemis que par la force, et on les enhardit par la faiblesse. Ces vingt mille hommes, que Patkul avait disciplinés, servirent utilement dans la Livonie et dans l'Ingrie pendant qu'Auguste perdait ses états. Ce renfort, et sur-tout la possession de Nya, mirent le czar en état de fonder sa nouvelle capitale.

Ce fut donc dans ce terrain désert et marécageux, qui ne communique à la terre ferme que par un seul chemin, qu'il jeta (1) les premiers fondements de Pétersbourg, au soixantieme degré de latitude, et au quarante-quatrieme et demi de longitude. Les débris de quelques bastions de Nianz furent les premieres pierres de cette fondation. On commença par élever un petit fort dans une des isles qui est aujourd'hui au milieu de la ville. Les Suédois ne craignaient pas cet établissement dans un marais où les grands vaisseaux ne pouvaient aborder; mais bientôt après ils virent les fortifications s'avancer, une ville se former, et enfin la petite isle de Cronslot, qui est devant la ville, devenir, en 1704, une forteresse imprenable, sous le canon de laquelle les plus grandes flottes peuvent être à l'abri.

Ces ouvrages, qui semblaient demander un temps de paix, s'exécutaient au milieu de la guerre; et des ouvriers de toute espece venaient de Moscou,

(1) 1703, 27 mai, jour de la Pentecôte, fondation de Pétersbourg.

d'Astracan, de Casan, de l'Ukraine, travailler à la ville nouvelle. La difficulté du terrain qu'il fallut raffermir et élever, l'éloignement des secours, les obstacles imprévus qui renaissaient à chaque pas en tout genre de travail, enfin les maladies épidémiques qui enleverent un nombre prodigieux de manœuvres, rien ne découragea le fondateur : il eut une ville en cinq mois de temps. Ce n'était qu'un assemblage de cabanes, avec deux maisons de briques, entourées de remparts, et c'était tout ce qu'il fallait alors ; la constance et le temps ont fait le reste. Il n'y avait encore que cinq mois que Pétersbourg était fondée, lorsqu'un vaisseau hollandais y vint trafiquer : le patron reçut des gratifications, et les Hollandais apprirent bientôt le chemin de Pétersbourg.

Pierre, en dirigeant cette colonie, la mettait en sûreté tous les jours par la prise des postes voisins. Un colonel suédois, nommé Croniort, s'était posté sur la riviere Sestra, et menaçait la ville naissante. Pierre court à lui avec ses deux régiments des gardes, le défait, et lui fait repasser la riviere. Ayant ainsi mis sa ville en sûreté, il va à Olonitz commander la construction de plusieurs petits vaisseaux, et retourne à Pétersbourg sur une frégate qu'il a fait construire, avec six bâtiments de transport, en attendant qu'on acheve les autres.

Dans ce temps-là même il tend toujours la main au roi de Pologne ; il lui envoie douze mille hommes d'infanterie, et un subside de trois cent mille roubles, qui font plus de quinze cent mille francs de notre monnaie. Nous avons déja remarqué qu'il n'a-

vait qu'environ cinq millions de roubles de revenu; les dépenses pour ses flottes, pour ses armées, pour tous ses nouveaux établissements, devaient l'épuiser. Il avait fortifié presque à la fois Novogorod, Pleskou, Kiovie, Smolensko, Azoph, Archangel. Il fondait une capitale. Cependant il avait encore de quoi secourir son allié d'hommes et d'argent. Le hollandais Corneille le Bruyn, qui voyageait vers ce temps-là en Russie, et avec qui Pierre s'entretint, comme il faisait avec tous les étrangers, rapporte que le czar lui dit qu'il avait encore trois cent mille roubles de reste dans ses coffres, après avoir pourvu à tous les frais de la guerre.

Pour mettre sa ville naissante de Pétersbourg hors d'insulte, il va lui-même sonder la profondeur de la mer, assigne l'endroit où il doit élever le fort de Cronslot, en fait un modèle en bois, et laisse à Menzikoff le soin de faire exécuter l'ouvrage sur son modele. De là il va passer l'hiver à Moscou pour y établir insensiblement tous les changements qu'il fait dans les lois, dans les mœurs, dans les usages. Il regle ses finances, et y met un nouvel ordre; il presse les ouvrages entrepris sur la Véronise, dans Azoph, dans un port qu'il établissait sur les Palus-Méotides sous le fort de Taganrok.

La Porte alarmée lui envoya un ambassadeur pour se plaindre de tant de préparatifs; il répondit qu'il était le maître dans ses états, comme le grand seigneur dans les siens, et que ce n'était point enfreindre la paix que de rendre la Russie respectable sur le Pont-Euxin.

Retourné à Pétersbourg, il trouve sa nouvelle ci-

tadelle de Cronslot fondée dans la mer, et achevée ; il la garnit d'artillerie. Il fallait, pour s'affermir dans l'Ingrie, et pour réparer entièrement la disgrace essuyée devant Nerva, prendre enfin cette ville. Tandis qu'il fait les préparatifs de ce siege, une petite flotte de brigantins suédois parait sur le lac Peipus, pour s'opposer à ses desseins. Les demi-galeres russes vont à sa rencontre, l'attaquent et la prennent tout entiere ; elle portait quatre-vingt-dix-huit canons. Alors on assiege Nerva par terre et par mer ; et, ce qui est plus singulier, on assiege en même temps la ville de Derpt en Estonie.

Qui croirait qu'il y eût une université dans Derpt? Gustave-Adolphe l'avait fondée, et elle n'avait pas rendu la ville plus célebre. Derpt n'est connue que par l'époque de ces deux sieges. Pierre va incessamment de l'un à l'autre presser les attaques et diriger toutes les opérations. Le général suédois Slipenbak était auprès de Derpt avec environ deux mille cinq cents hommes.

Les assiégés attendaient le moment où il allait jeter du secours dans la place, Pierre imagina une ruse de guerre dont on ne se sert pas assez. Il fait donner à deux régiments d'infanterie, et à un de cavalerie, des uniformes, des étendards, des drapeaux suédois. Ces prétendus Suédois attaquent les tranchées. Les Russes feignent de fuir ; la garnison trompée par l'apparence fait une sortie : alors les faux attaquants et les attaqués se réunissent ; ils fondent sur la garnison, dont la moitié est tuée, et l'autre moitié rentre dans la ville. Slipenbak arrive bientôt en effet pour la secourir, et il est entièrement

battu. Enfin Derpt est contrainte de capituler au moment que Pierre allait donner un assaut général.

Un assez grand échec que le czar reçoit en même temps sur le chemin de sa nouvelle ville de Pétersbourg ne l'empêche ni de continuer à bâtir sa ville, ni de presser le siege de Nerva. Il avait, comme on l'a vu, envoyé des troupes et de l'argent au roi Auguste qu'on détrônait; ces deux secours furent également inutiles. Les Russes, joints aux Lithuaniens du parti d'Auguste, furent absolument défaits en Courlande par le général suédois Levenhaupt. Si les vainqueurs avaient dirigé leurs efforts vers la Livonie et l'Ingrie, ils pouvaient ruiner les travaux du czar, et lui faire perdre tout le fruit de ses grandes entreprises. Pierre minait chaque jour l'avant-mur de la Suede, et Charles ne s'y opposait pas assez : il cherchait une gloire moins utile et plus brillante.

Dès le 12 juillet 1704, un simple colonel suédois, à la tête d'un détachement, avait fait élire un nouveau roi par la noblesse polonaise dans le champ d'élection, nommé Kolo, près de Varsovie. Un cardinal primat du royaume, et plusieurs évêques se soumettaient aux volontés d'un prince luthérien, malgré toutes les menaces et les excommunications du pape : tout cédait à la force. Personne n'ignore comment fut faite l'élection de Stanislas Leczinsky, et comment Charles XII le fit reconnaître dans une grande partie de la Pologne.

Pierre n'abandonna pas le roi détrôné; il redoubla ses secours à mesure qu'il fut plus malheureux; et, pendant que son ennemi faisait des rois, il battait les généraux suédois en détail dans l'Estonie,

dans l'Ingrie, courait au siege de Nerva, et faisait donner des assauts. Il y avait trois bastions fameux, du moins par leurs noms : on les appelait *la Victoire, l'Honneur* et *la Gloire*. Le czar les emporta tous trois, l'épée à la main. Les assiégeants entrent dans la ville, la pillent et y exercent toutes les cruautés qui n'étaient que trop ordinaires entre les Suédois et les Russes.

Pierre donna alors un exemple qui dut lui concilier les cœurs de ses nouveaux sujets; il court de tous côtés pour arrêter le pillage et le massacre, arrache des femmes des mains de ses soldats; et ayant tué deux de ces emportés qui n'obéissaient pas à ses ordres, il entre à l'hôtel-de-ville, où les citoyens se réfugiaient en foule : là, posant son épée sanglante sur la table : « Ce n'est pas du sang des habitants, dit-il, « que cette épée est teinte, mais du sang de mes sol- « dats que j'ai versé pour vous sauver la vie. »

N. B. Les chapitres précédents et tous les suivants sont tirés du journal de Pierre-le-Grand, et des mémoires envoyés de Pétersbourg, confrontés avec tous les autres mémoires.

CHAPITRE XIV.

Toute l'Ingrie demeure à Pierre-le-Grand, tandis que Charles XII triomphe ailleurs. Élévation de Menzikoff. Pétersbourg en sûreté. Desseins toujours exécutés malgré les victoires de Charles.

MAÎTRE de toute l'Ingrie, Pierre en conféra le gouvernement à Menzikoff, et lui donna le titre de

prince et le rang de général major. L'orgueil et le préjugé pouvaient ailleurs trouver mauvais qu'un garçon pâtissier devînt général, gouverneur et prince; mais Pierre avait déja accoutumé ses sujets à ne se pas étonner de voir donner tout aux talents, et rien à la seule noblesse. Menzikoff, tiré de son premier état dans son enfance par un hasard heureux qui le plaça dans la maison du czar, avait appris plusieurs langues, s'était formé aux affaires et aux armes, et ayant su d'abord se rendre agréable à son maître, il sut se rendre nécessaire : il hâtait les travaux de Pétersbourg; on y bâtissait déja plusieurs maisons de briques et de pierres, un arsenal, des magasins: on achevait les fortifications; les palais ne sont venus qu'après.

Pierre était à peine établi dans Nerva, qu'il offrit de nouveaux secours au roi de Pologne détrôné: il promit encore des troupes, outre les douze mille hommes qu'il avait déja envoyés; et en effet il fit partir pour les frontieres de la Lithuanie le général Repnin, avec six mille hommes de cavalerie et six mille d'infanterie. Il ne perdait pas de vue sa colonie de Pétersbourg un seul moment : la ville se bâtissait, la marine s'augmentait; des vaisseaux, des frégates, se construisaient dans les chantiers d'Olonitz: il alla les faire achever, et les conduisit à Pétersbourg.

Tous ses retours à Moscou etaient marqués par des entrées triomphantes : c'est ainsi qu'il y revint cette année, et il n'en partit que pour aller faire lancer à l'eau son premier vaisseau de quatre-vingts pieces de canon, dont il avait donné les dimensions l'année précédente sur la Véronise.

Dès que la campagne put s'ouvrir en Pologne, il courut à l'armée qu'il avait envoyée sur les frontieres de la Lithuanie au secours d'Auguste ; mais pendant qu'il aidait ainsi son allié, une flotte suédoise s'avançait pour détruire Pétersbourg et Cronslot à peine bâtis : elle était composée de vingt-deux vaisseaux de cinquante-quatre à soixante-quatre pieces de canon, de six frégates, de deux galiotes à bombes, de deux brûlots. Les troupes de transport firent leur descente dans la petite isle de Kotin. Un colonel russe, nommé Tolbognin, ayant fait coucher son régiment ventre à terre pendant que les Suédois débarquaient sur le rivage, le fit lever tout à coup, et le feu fut si vif et si bien ménagé, que les Suédois, renversés, furent obligés de regagner leurs vaisseaux, d'abandonner leurs morts, et de laisser trois cents prisonniers.

Cependant leur flotte restait toujours dans ces parages et menaçait Pétersbourg. Ils firent encore une descente, et furent repoussés de même : des troupes de terre avançaient de Vibourg sous le général suédois Meidel ; elles marchaient du côté de Shlusselbourg : c'était la plus grande entreprise qu'eût encore fait Charles XII sur les états que Pierre avait conquis ou créés ; les Suédois furent repoussés partout, et Pétersbourg resta tranquille.

Pierre, de son côté, avançait vers la Courlande, et voulait pénétrer jusqu'à Riga. Son plan était de prendre la Livonie, tandis que Charles XII achevait de soumettre la Pologne au nouveau roi qu'il lui avait donné. Le czar était encore à Vilna en Lithuanie, et son maréchal Sheremetof s'approchait de Mittau,

capitale de la Courlande; mais il y trouva le général Levenhaupt, déja célebre par plus d'une victoire. Il se donna une bataille rangée dans un lieu appelé Gémavershof ou Gémavers.

Dans ces affaires où l'expérience et la discipline prévalent, les Suédois, quoique inférieurs en nombre, avaient toujours l'avantage : les Russes furent entièrement défaits, toute leur artillerie prise. Pierre, après trois batailles ainsi perdues à Gémavers, à Jacobstadt, à Nerva, réparait toujours ses pertes et en tirait même avantage.

Il marche en forces en Courlande après la journée de Gémavers; il arrive devant Mittau, s'empare de la ville, assiege la citadelle, et y entre par capitulation.

Les troupes russes avaient alors la réputation de signaler leurs succès par les pillages, coutume trop ancienne chez toutes les nations. Pierre avait, à la prise de Nerva, tellement changé cet usage, que les soldats russes commandés pour garder dans le château de Mittau les caveaux où étaient inhumés les grands ducs de Courlande, voyant que les corps avaient été tirés de leurs tombeaux et dépouillés de leurs ornements, refuserent d'en prendre possession, et exigerent auparavant qu'on fît venir un colonel suédois reconnaître l'état des lieux : il en vint un en effet, qui leur délivra un certificat par lequel il avouait que les Suédois étaient les auteurs de ce désordre.

Le bruit qui avait couru dans tout l'empire que le czar avait été totalement défait à la journée de Gémavers lui fit encore plus de tort que cette bataille

même. Un reste d'anciens strélitz, en garnison dans Astracan, s'enhardit sur cette fausse nouvelle à se révolter: ils tuerent le gouverneur de la ville, et le czar fut obligé d'y envoyer le maréchal Sheremetof avec des troupes, pour les soumettre et les punir.

Tout conspirait contre lui; la fortune et la valeur de Charles XII, les malheurs d'Auguste, la neutralité forcée du Danemarck, les révoltes des anciens strélitz, les murmures d'un peuple qui ne sentait alors que la gêne de la réforme et non l'utilité, les mécontentements des grands assujettis à la discipline militaire, l'épuisement des finances; rien ne découragea Pierre un seul moment: il étouffa la révolte; et ayant mis en sûreté l'Ingrie, s'étant assuré de la citadelle de Mittau, malgré Levenhaupt, vainqueur, qui n'avait pas assez de troupes pour s'opposer à lui, il eut alors la liberté de traverser la Samogitie et la Lithuanie.

Il partageait avec Charles XII la gloire de dominer en Pologne; il s'avança jusqu'à Tykôczin: ce fut là qu'il vit pour la seconde fois le roi Auguste; il le consola de ses infortunes, lui promit de le venger, lui fit présent de quelques drapeaux pris par Menzikoff sur des partis de troupes de son rival: ils allerent ensuite à Grodno, capitale de la Lithuanie, et y resterent jusqu'au 15 décembre. Pierre en partant lui laissa de l'argent et une armée: et, selon sa coutume, alla passer quelque temps de l'hiver à Moscou, pour y faire fleurir les arts et les lois, après avoir fait une campagne très difficile.

CHAPITRE XV.

Tandis que Pierre se soutient dans ses conquêtes, et police ses états, son ennemi Charles XII gagne des batailles, domine dans la Pologne et dans la Saxe. Auguste, malgré une victoire des Russes, reçoit la loi de Charles XII. Il renonce à la couronne; il livre Patkul, ambassadeur du czar. Meurtre de Patkul, condamné à la roue.

PIERRE à peine était à Moscou, qu'il apprit que Charles XII, par-tout victorieux, s'avançait du côté de Grodno pour combattre son armée. Le roi Auguste avait été obligé de fuir de Grodno, et se retirait en hâte vers la Saxe avec quatre régiments de dragons russes; il affaiblissait ainsi l'armée de son protecteur, et la décourageait par sa retraite; le czar trouva tous les chemins de Grodno occupés par les Suédois, et son armée dispersée.

Tandis qu'il rassemblait ses quartiers avec une peine extrême en Lithuanie, le célebre Schullembourg, qui était la derniere ressource d'Auguste, et qui s'acquit depuis tant de gloire par la défense de Corfou contre les Turcs, avançait du côté de la grande Pologne, avec environ douze mille Saxons et six mille Russes tirés des troupes que le czar avait confiées à ce malheureux prince. Schullembourg avait une juste espérance de soutenir la fortune d'Auguste: il voyait Charles XII occupé alors du côté de la Lithuanie; il n'y avait qu'environ dix

mille Suédois, sous le général Renschild, qui pussent arrêter sa marche; il s'avançait donc avec confiance jusqu'aux frontieres de la Silésie, qui est le passage de la Saxe dans la haute Pologne. Quand il fut près du bourg de Fraustadt, sur les frontieres de Pologne, il trouva le maréchal Renschild qui venait lui livrer bataille.

Quelque effort que je fasse pour ne pas répéter ce que j'ai déja dit dans l'histoire de Charles XII, je dois redire ici qu'il y avait dans l'armée saxonne un régiment français qui, ayant été fait prisonnier tout entier à la fameuse bataille d'Hochstet, avait été forcé de servir dans les troupes saxonnes. Mes mémoires disent qu'on lui avait confié la garde de l'artillerie; ils ajoutent que ces Français, frappés de la gloire de Charles XII, et mécontents du service de Saxe, poserent les armes dès qu'ils virent les ennemis, et demanderent d'être reçus parmi les Suédois, qu'ils servirent depuis en effet jusqu'à la fin de la guerre. Ce fut là le commencement et le signal d'une déroute entiere; il ne se sauva pas trois bataillons russes, et encore tous les soldats qui échapperent étaient blessés: tout le reste fut tué sans qu'on fît quartier à personne. Le chapelain Norberg prétend que le mot des Suédois dans cette bataille était, *au nom de Dieu,* et que celui des Russes était, *massacrez tout :* mais ce furent les Suédois qui massacrerent tout au nom de Dieu. Le czar même assure, dans un de ses manifestes (1), que beaucoup de pri-

(1) Manifeste du czar en Ukraine, 1709.

sonniers russes, cosaques, calmouks, furent tués trois jours après la bataille. Les troupes irrégulieres des deux armées avaient accoutumé les généraux à ces cruautés; il ne s'en commit jamais de plus grandes dans les temps barbares. Le roi Stanislas m'a fait l'honneur de me dire que, dans un de ces combats qu'on livrait si souvent en Pologne, un officier russe, qui avait été son ami, vint, après la défaite d'un corps qu'il commandait, se mettre sous sa protection, et que le général suédois, Steinbock, le tua d'un coup de pistolet entre ses bras.

Voilà quatre batailles perdues par les Russes contre les Suédois, sans compter les autres victoires de Charles XII en Pologne. Les troupes du czar, qui étaient dans Grodno, couraient risque d'essuyer une plus grande disgrace, et d'être enveloppées de tous côtés; il sut heureusement les rassembler et même les augmenter : il fallait à la fois pourvoir à la sûreté de cette armée et à celle de ses conquêtes dans l'Ingrie. Il fit marcher son armée sous le prince Menzikoff vers l'orient, et de là au midi jusqu'à Kiovie.

Tandis qu'elle marchait, il se rend à Shlusselbourg, à Nerva, à sa colonie de Pétersbourg, met tout en sûreté; et des bords de la mer Baltique, il court à ceux du Borysthene, pour rentrer par la Kiovie dans la Pologne, s'appliquant toujours à rendre inutiles les victoires de Charles XII, qu'il n'avait pu empêcher, préparant même déja une conquête nouvelle : c'était celle de Vibourg, capitale de la Carélie, sur le golfe de la Finlande. Il alla l'assiéger; mais cette fois elle résista à ses armes : les secours vinrent à propos, et il leva le siege. Son rival, Char-

les XII ne faisait réellement aucune conquête en gagnant des batailles : il poursuivait alors le roi Auguste en Saxe, toujours plus occupé d'humilier ce prince et de l'accabler du poids de sa puissance et de sa gloire, que du soin de reprendre l'Ingrie sur un ennemi vaincu qui la lui avait enlevée.

Il répandait la terreur dans la haute Pologne, en Silésie, en Saxe. Toute la famille du roi Auguste, sa mere, sa femme, son fils, les principales familles du pays, se retiraient dans le cœur de l'empire. Auguste implorait la paix; il aimait mieux se mettre à la discrétion de son vainqueur que dans les bras de son protecteur. Il négociait un traité qui lui ôtait la couronne de Pologne, et qui le couvrait de confusion : ce traité était secret; il fallait le cacher aux généraux du czar, avec lesquels il était alors comme réfugié en Pologne, pendant que Charles XII donnait des lois dans Leipsick, et régnait dans tout son électorat. Déja était signé par ses plénipotentiaires le fatal traité par lequel il renonçait à la couronne de Pologne, promettait de ne prendre jamais le titre de roi dans ce pays, reconnaissait Stanislas, renonçait à l'alliance du czar son bienfaiteur, et, pour comble d'humiliation, s'engageait à remettre à Charles XII l'ambassadeur du czar, Jean Réginold Patkul, général des troupes russes, qui combattait pour sa défense. Il avait fait quelque temps auparavant arrêter Patkul, contre le droit des gens, sur de faux soupçons; et contre ce même droit des gens il le livrait à son ennemi. Il valait mieux mourir les armes à la main que de conclure un tel traité : non seulement il y perdait sa couronne et sa gloire, mais il

risquait même sa liberté, puisqu'il était alors entre les mains du prince Menzikoff en Posnanie, et que le peu de Saxons qu'il avait avec lui recevaient alors leur solde de l'argent des Russes.

Le prince Menzikoff avait en tête dans ces quartiers une armée suédoise, renforcée des Polonais du parti du nouveau roi Stanislas, commandée par le général Maderfeld; et ignorant qu'Auguste traitait avec ses ennemis, il lui proposa de les attaquer. Auguste n'osa refuser; la bataille se donna auprès de Kalish, dans le palatinat même du roi Stanislas: ce fut la premiere bataille rangée que les Russes gagnerent contre les Suédois; le prince Menzikoff en eut la gloire: on tua aux ennemis quatre mille hommes; on leur en prit deux mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit.

Il est difficile de comprendre comment Auguste put, après cette victoire, ratifier un traité qui lui en ôtait tout le fruit; mais Charles était en Saxe, et y était tout puissant: son nom imprimait tellement la terreur, on comptait si peu sur des succès soutenus de la part des Russes, le parti polonais contre le roi Auguste était si fort, et enfin Auguste était si mal conseillé, qu'il signa ce traité funeste. Il ne s'en tint pas là; il écrivit à son envoyé, Finkstein, une lettre plus triste que le traité même, par laquelle il demandait pardon de sa victoire, « protestant que la « bataille s'était donnée malgré lui; que les Russes « et les Polonais de son parti l'y avaient obligé; qu'il « avait fait dans ce dessein des mouvements pour « abandonner Menzikoff; que Maderfeld aurait pu le « battre s'il avait profité de l'occasion; qu'il rendrait

« tous les prisonniers suédois, ou qu'il romprait avec « les Russes ; et qu'enfin il donnerait au roi de Suede « toutes les satisfactions convenables pour avoir osé « battre ses troupes. »

Tout cela est unique, inconcevable, et pourtant de la plus exacte vérité. Quand on songe qu'avec cette faiblesse Auguste était un des plus braves princes de l'Europe, on voit bien que c'est le courage d'esprit qui fait perdre ou conserver les états, qui les éleve ou qui les abaisse.

Deux traits acheverent de combler l'infortune du roi de Pologne, électeur de Saxe, et l'abus que Charles XII faisait de son bonheur; le premier fut une lettre de félicitation que Charles força Auguste d'écrire au nouveau roi Stanislas; le second fut horrible: ce même Auguste fut contraint de lui livrer Patkul, cet ambassadeur, ce général du czar. L'Europe sait assez que ce ministre fut depuis roué vif à Casimir, au mois de septembre 1707. Le chapelain Norberg avoue que tous les ordres pour cette exécution furent écrits de la propre main de Charles.

Il n'est point de jurisconsulte en Europe, il n'est pas même d'esclave qui ne sente toute l'horreur de cette injustice barbare. Le premier crime de cet infortuné était d'avoir représenté respectueusement les droits de sa patrie à la tête de six gentilshommes livoniens, députés de tout l'état: condamné pour avoir rempli le premier des devoirs, celui de servir son pays selon les lois, cette sentence inique l'avait mis dans le plein droit naturel qu'ont tous les hommes de se choisir une patrie. Devenu ambassadeur d'un des plus grands monarques du monde, sa personne

était sacrée. Le droit du plus fort viola en lui le droit de la nature et celui des nations. Autrefois l'éclat de la gloire couvrait de telles cruautés, aujourd'hui elles le ternissent.

CHAPITRE XVI.

On veut faire un troisieme roi en Pologne. Charles XII part de Saxe avec une armée florissante, traverse la Pologne en vainqueur. Cruautés exercées. Conduite du czar. Succès de Charles, qui s'avance enfin vers la Russie.

CHARLES XII jouissait de ses succès dans Altranstad près de Leipsick. Les princes protestants de l'empire d'Allemagne venaient en foule lui rendre leurs hommages et lui demander sa protection. Presque toutes les puissances lui envoyaient des ambassadeurs. L'empereur Joseph I déférait à toutes ses volontés. Pierre alors, voyant que le roi Auguste avait renoncé à sa protection et au trône, et qu'une partie de la Pologne reconnaissait Stanislas, écouta les propositions que lui fit Yolkova d'élire un troisieme roi.

On proposa plusieurs Palatins dans une diete à Lublin : on mit sur les rangs le prince Ragotski ; c'était ce même Ragotski long-temps retenu en prison dans sa jeunesse par l'empereur Léopold, et qui depuis fut son compétiteur au trône de Hongrie, après s'être procuré la liberté. Cette négociation fut poussée très loin, et il s'en fallut peu qu'on ne vît trois

rois de Pologne à la fois. Le prince Ragotski n'ayant pu réussir, Pierre voulut donner le trône au grand général de la république, Siniawski, homme puissant, accrédité, chef d'un tiers parti, ne voulant reconnaître ni Auguste détrôné, ni Stanislas élu par un parti contraire.

Au milieu de ces troubles on parla de paix, comme on fait toujours. Buzenval, envoyé de France en Saxe, s'entremit pour réconcilier le czar et le roi de Suede. On pensait alors à la cour de France que Charles, n'ayant plus à combattre ni les Russes ni les Polonais, pourrait tourner ses armes contre l'empereur Joseph, dont il était mécontent, et auquel il imposait des lois dures pendant son séjour en Saxe; mais Charles répondit qu'il traiterait de la paix avec le czar dans Moscou. C'est alors que Pierre dit: « Mon frere Charles veut faire l'Alexandre; « mais il ne trouvera pas en moi un Darius. »

Cependant les Russes étaient encore en Pologne, et même à Varsovie, tandis que le roi donné aux Polonais par Charles XII était à peine reconnu d'eux, et que Charles enrichissait son armée des dépouilles des Saxons.

Enfin il partit de son quartier d'Altranstad à la tête d'une armée de quarante-cinq mille hommes, à laquelle il semblait que son ennemi ne dût jamais résister, puisqu'il l'avait entièrement défait avec huit mille à Nerva.

Ce fut en passant sous les murs de Dresde qu'il alla faire au roi Auguste cette étrange visite, « qui « doit causer de l'admiration à la postérité, » à ce que dit Norberg: elle peut au moins causer quelque

étonnement. C'était beaucoup risquer que de se mettre entre les mains d'un prince auquel il avait ôté un royaume. Il repassa par la Silésie et rentra en Pologne.

Ce pays était entièrement dévasté par la guerre, ruiné par les factions et en proie à toutes les calamités. Charles avançait par la Masovie, et choisissait le chemin le moins praticable. Les habitants, réfugiés dans des marais, voulurent au moins lui faire acheter le passage. Six mille paysans lui députerent un vieillard de leur corps : cet homme d'une figure extraordinaire, vêtu tout de blanc, et armé de deux carabines, harangua Charles; et comme on n'entendait pas trop bien ce qu'il disait, on prit le parti de le tuer aux yeux du prince au milieu de sa harangue. Les paysans, désespérés, se retirerent et s'armerent. On saisit tous ceux qu'on put trouver : on les obligeait de se pendre les uns les autres, et le dernier était forcé de se passer lui-même la corde au cou et d'être son propre bourreau. On réduisit en cendres toutes leurs habitations. C'est le chapelain Norberg qui atteste ce fait, dont il fut témoin : on ne peut ni le récuser ni s'empêcher de frémir.

Charles arrive à quelques lieues de Grodno en Lithuanie : on lui dit que le czar est en personne dans cette ville, avec quelques troupes; il prend avec lui, sans délibérer, huit cents gardes seulement et court à Grodno. Un officier allemand, nommé Mulfels, qui commandait un corps de troupes à une porte de la ville, ne doute pas, en voyant Charles XII, qu'il ne soit suivi de son armée; il lui livre le passage au lieu de le disputer; l'alarme se répand dans la

ville; chacun croit que l'armée suédoise est entrée : le peu de Russes qui veulent résister sont taillés en pieces par la garde suédoise; tous les officiers confirment au czar qu'une armée victorieuse se rend maîtresse de tous les postes de la ville. Pierre se retire au-delà des remparts, et Charles met une garde de trente hommes à la porte même par où le czar vient de sortir.

Dans cette confusion, quelques jésuites, dont on avait pris la maison pour loger le roi de Suede, parceque c'était la plus belle de Grodno, se rendent la nuit auprès du czar, et lui apprennent cette fois la vérité. Aussitôt Pierre rentre dans la ville, force la garde suédoise : on combat dans les rues, dans les places; mais déja l'armée du roi arrivait. Le czar fut enfin obligé de céder, et de laisser la ville au pouvoir du vainqueur qui faisait trembler la Pologne.

Charles avait augmenté ses troupes en Livonie et en Finlande, et tout était à craindre de ce côté pour les conquêtes de Pierre, comme du côté de la Lithuanie, pour ses anciens états, et pour Moscou même. Il fallait donc se fortifier dans toutes ces parties si éloignées les unes des autres. Charles ne pouvait faire de progrès rapides en tirant à l'orient par la Lithuanie, au milieu d'une saison rude, dans des pays marécageux, infectés de maladies contagieuses que la pauvreté et la famine avaient répandues de Varsovie à Minski. Pierre posta ses troupes dans les quartiers sur le passage des rivieres, garnit les postes importants, fit tout ce qu'il put pour arrêter à chaque pas la marche de son ennemi, et courut ensuite mettre ordre à tout vers Pétersbourg.

Charles, en dominant chez les Polonais, ne leur prenait rien, mais Pierre, en faisant usage de sa nouvelle marine, en descendant en Finlande, en prenant Borgo, qu'il détruisit, et en faisant un grand butin sur ses ennemis, se donnait des avantages utiles.

Charles, long-temps retenu dans la Lithuanie par des pluies continuelles, s'avança enfin sur la petite riviere de Bérézine, à quelques lieues du Borysthene. Rien ne put résister à son activité : il jeta un pont à la vue des Russes; il battit le détachement qui gardait ce passage, et arriva à Hollosin sur la riviere de Vabis. C'était là que le czar avait posté un corps considérable, qui devait arrêter l'impétuosité de Charles. La petite riviere de Vabis (1) n'est qu'un ruisseau dans les sécheresses; mais alors c'était un torrent impétueux, profond, grossi par les pluies. Au-delà était un marais, et derriere ce marais les Russes avaient tiré un retranchement d'un quart de lieue, défendu par un large fossé et couvert par un parapet garni d'artillerie. Neuf régiments de cavalerie et onze d'infanterie étaient avantageusement disposés dans ces lignes. Le passage de la riviere paraissait impossible.

Les Suédois, selon l'usage de la guerre, préparerent des pontons pour passer, et établirent des batteries de canons pour favoriser la marche: mais Charles n'attendit pas que les pontons fussent prêts; son impatience de combattre ne souffrait jamais le

(1) En russe Bibitsch.

moindre retardement. Le maréchal de Shwerin, qui a long-temps servi sous lui, m'a confirmé plusieurs fois qu'un jour d'action il disait à ses généraux, occupés du détail de ses dispositions : « Aurez-vous « bientôt terminé ces bagatelles? » et il s'avançait alors le premier à la tête de ses drabans : c'est ce qu'il fit sur-tout dans cette journée mémorable.

Il s'élance dans la riviere suivi de son régiment des gardes. Cette foule rompait l'impétuosité du flot; mais on avait de l'eau jusqu'aux épaules, et on ne pouvait se servir de ses armes. Pour peu que l'artillerie du parapet eût été bien servie, et que les bataillons eussent tiré à propos, il ne serait pas échappé un seul Suédois.

Le roi, après avoir traversé la riviere, passa encore le marais à pied. Dès que l'armée eut franchi ces obstacles à la vue des Russes, on se mit en bataille ; on attaqua sept fois leurs retranchements, et les Russes ne céderent qu'à la septieme. On ne leur prit que douze pieces de campagne et vingt-quatre mortiers à grenades, de l'aveu même des historiens suédois.

Il était donc visible que le czar avait réussi à former des troupes aguerries; et cette victoire d'Hollosin, en comblant Charles XII de gloire, pouvait lui faire sentir tous les dangers qu'il allait courir en pénétrant dans des pays si éloignés : on ne pouvait marcher qu'en corps séparés, de bois en bois, de marais en marais, et à chaque pas il fallait combattre : mais les Suédois, accoutumés à tout renverser devant eux, ne redouterent ni danger ni fatigue.

CHAPITRE XVII.

Charles XII passe le Borysthene, s'enfonce en Ukraine, prend mal ses mesures : une de ses armées est défaite par Pierre-le-Grand : ses munitions sont perdues. Il s'avance dans des déserts. Aventures en Ukraine.

ENFIN Charles arriva sur la rive du Borysthene, à une petite ville nommée Mohilo (1). C'était à cet endroit fatal qu'on devait apprendre s'il dirigerait sa route à l'orient vers Moscou, ou au midi vers l'Ukraine. Son armée, ses ennemis, ses amis, s'attendaient qu'il marcherait à la capitale. Quelque chemin qu'il prît, Pierre le suivait depuis Smolensko avec une forte armée ; on ne s'attendait pas qu'il prendrait le chemin de l'Ukraine : cette étrange résolution lui fut inspirée par Mazeppa, hetman des Cosaques ; c'était un vieillard de soixante et dix ans, qui, n'ayant point d'enfants, semblait ne devoir penser qu'à finir tranquillement sa vie ; la reconnaissance devait encore l'attacher au czar, auquel il devait sa place ; mais soit qu'il eût en effet à se plaindre de ce prince, soit que la gloire de Charles XII l'eût ébloui ; soit plutôt qu'il cherchât à devenir indépendant, il avait trahi son bienfaiteur, et s'était donné en secret au roi de Suede, se flattant de faire avec lui révolter toute sa nation.

---

(1) En Russe Mogilew.

Charles ne douta pas de triompher de tout l'empire russe, quand ses troupes victorieuses seraient secondées d'un peuple si belliqueux. Il devait recevoir de Mazeppa les vivres, les munitions, l'artillerie, qui pouvaient lui manquer : à ce puissant secours devait se joindre une armée de seize à dix-huit mille combattants, qui arrivait de Livonie, conduite par le général Levenhaupt, conduisant après elle une quantité prodigieuse de provisions de guerre et de bouche. Charles ne s'inquiétait pas si le czar était à portée de tomber sur cette armée, et de le priver d'un secours si nécessaire. Il ne s'informait pas si Mazeppa était en état de tenir toutes ses promesses, si ce Cosaque avait assez de crédit pour faire changer une nation entiere, qui ne prend conseil que d'elle-même, et s'il restait enfin assez de ressources à son armée dans un malheur; et en cas que Mazeppa fût sans fidélité ou sans pouvoir, il comptait sur sa valeur et sur sa fortune. L'armée suédoise avança donc au-delà du Borysthene vers la Desna; et c'était entre ces deux rivieres que Mazeppa était attendu. La route était pénible; et des corps de Russes voltigeant dans ces quartiers rendaient la marche dangereuse.

Menzikoff, à la tête de quelques régiments de cavalerie et de dragons, attaqua l'avant-garde du roi, la mit en désordre, tua beaucoup de Suédois, perdit encore plus des siens, mais ne se rebuta pas. Charles, qui accourut sur le champ de bataille, ne repoussa les Russes que difficilement, en risquant long-temps sa vie, et en combattant contre plusieurs dragons qui l'environnaient. Cependant Mazeppa ne venait

point, les vivres commençaient à manquer; les soldats suédois, voyant leur roi partager tous leurs dangers, leurs fatigues, et leur disette, ne se décourageaient pas; mais en l'admirant ils le blâmaient et murmuraient.

L'ordre envoyé par le roi à Levenhaupt de marcher avec son armée, et d'amener des munitions en diligence, avait été rendu douze jours trop tard; et ce temps était long dans une telle circonstance. Levenhaupt marchait enfin: Pierre le laissa passer le Borysthene; et quand cette armée fut engagée entre ce fleuve et les petites rivieres qui s'y perdent, il passa le fleuve après lui, et l'attaqua avec ses corps rassemblés, qui se suivaient presque en échelons. La bataille se donna entre le Borysthene et la Sossa (1).

Le prince Menzikoff revenait avec ce même corps de cavalerie qui s'était mesuré contre Charles XII; le général Bauer le suivait, et Pierre conduisait de son côté l'élite de son armée. Les Suédois crurent avoir affaire à quarante mille combattants; et on le crut long-temps sur la foi de leur relation. Mes nouveaux mémoires m'apprennent que Pierre n'avait que vingt mille hommes dans cette journée; ce nombre n'était pas fort supérieur à celui de ses ennemis. L'activité du czar, sa patience, son opiniâtreté, celle de ses troupes animées par sa présence, déciderent du sort, non pas de cette journée, mais de trois journées consécutives, pendant lesquelles on combattit à plusieurs reprises.

(1) En russe Socza.

D'abord on attaqua l'arriere-garde de l'armée suédoise près du village de Lesnau qui a donné le nom à cette bataille. Ce premier choc fut sanglant, sans être décisif. Levenhaupt se retira dans un bois, et conserva son bagage; le lendemain il fallut chasser les Suédois de ce bois; le combat fut plus meurtrier et plus heureux: c'est là que le czar, voyant ses troupes en désordre, s'écria qu'on tirât sur les fuyards et sur lui-même, s'il se retirait. Les Suédois furent repoussés, mais ne furent point mis en déroute.

Enfin un renfort de quatre mille dragons arriva: on fondit sur les Suédois pour la troisieme fois: ils se retirerent vers un bourg nommé Prospock: on les y attaqua encore; ils marcherent vers la Desna, et on les y poursuivit. Jamais ils ne furent entièrement rompus; mais ils perdirent plus de huit mille hommes, dix-sept canons, quarante-quatre drapeaux: le czar fit prisonniers cinquante-six officiers, et près de neuf cents soldats. Tout ce grand convoi qu'on amenait à Charles demeura au pouvoir du vainqueur.

Ce fut la premiere fois que le czar défit en personne, dans une bataille rangée, ceux qui s'étaient signalés par tant de victoires sur ses troupes: il remerciait Dieu de ce succès, quand il apprit que son général Apraxin venait de remporter un avantage en Ingrie à quelques lieues de Nerva; avantage, à la vérité, moins considérable que la victoire de Lesnau; mais ce concours d'évènements heureux fortifiait ses espérances et le courage de son armée.

Charles XII apprit toutes ces funestes nouvelles, lorsqu'il était près de passer la Desna dans l'Uk-

raine. Mazeppa vint enfin le trouver : il devait lui amener trente mille hommes et des provisions immenses ; mais il n'arriva qu'avec deux régiments, et plutôt en fugitif qui demandait du secours, qu'en prince qui venait en donner. Ce Cosaque avait marché en effet avec quinze à seize mille des siens, leur ayant dit d'abord qu'ils allaient contre le roi de Suede, qu'ils auraient la gloire d'arrêter ce héros dans sa marche, et que le czar leur aurait une éternelle obligation d'un si grand service.

A quelques milles de la Desna, il leur déclara enfin son projet ; mais ces braves gens en eurent horreur : ils ne voulurent point trahir un monarque dont ils n'avaient point à se plaindre, pour un Suédois qui venait à main armée dans leur pays, qui, après l'avoir quitté, ne pourrait plus les défendre, et qui les laisserait à la discrétion des Russes irrités, et des Polonais autrefois leurs maîtres et toujours leurs ennemis : ils retournerent chez eux, et donnerent avis au czar de la défection de leur chef. Il ne resta auprès de Mazeppa qu'environ deux régiments dont les officiers étaient à ses gages.

Il était encore maître de quelques places dans l'Ukraine, et sur-tout de Bathurin, lieu de sa résidence, regardé comme la capitale des Cosaques : elle est située près des forêts sur la riviere de Desna, mais fort loin du champ de bataille où Pierre avait vaincu Levenhaupt. Il y avait toujours quelques régiments russes dans ces quartiers. Le prince Menzikoff fut détaché de l'armée du czar ; il y arriva par de grands détours. Charles ne pouvait garder tous les passages ; il ne les connaissait pas même : il avait

négligé de s'emparer du poste important de Starodoub qui mene droit à Bathurin, à travers sept ou huit lieues de forêts que la Desna traverse. Son ennemi avait toujours sur lui l'avantage de connaître le pays. Menzikoff passa aisément avec le prince Gallitzin: on se présenta devant Bathurin; elle fut prise presque sans résistance, saccagée et réduite en cendres. Un magasin destiné pour le roi de Suede, et les trésors de Mazeppa, furent enlevés. Les Cosaques élurent un autre hetman, nommé Skoropasky, que le czar agréa: il voulut qu'un appareil imposant fît sentir au peuple l'énormité de la trahison; l'archevêque de Kiovie et deux autres excommunierent publiquement Mazeppa; il fut pendu en effigie, et quelques uns de ses complices moururent par le supplice de la roue.

Cependant Charles XII, à la tête d'environ vingt-cinq à vingt-sept mille Suédois, ayant encore reçu les débris de l'armée de Levenhaupt, fortifié de deux ou trois mille hommes que Mazeppa lui avait amenés, et toujours séduit par l'espérance de faire déclarer toute l'Ukraine, passa la Desna loin de Bathurin et près du Borysthene, malgré les troupes du czar qui l'entouraient de tous côtés, dont les unes suivaient son arriere-garde, et les autres, répandues au-delà de la riviere, s'opposaient à son passage.

Il marchait, mais par des déserts, et ne trouvait que des villages ruinés et brûlés. Le froid se fit sentir dès le mois de décembre avec une rigueur si excessive que, dans une de ses marches près de deux mille hommes tomberent morts à ses yeux: les

troupes du czar souffraient moins, parcequ'elles avaient plus de secours; celles de Charles, manquant presque de vêtements, étaient plus exposées à l'âpreté de la saison.

Dans cet état déplorable, le comte Piper, chancelier de Suede, qui ne donna jamais que de bons conseils à son maître, le conjura de rester, de passer au moins le temps le plus rigoureux de l'hiver dans une petite ville de l'Ukraine, nommée Romna, où il pourrait se fortifier, et faire quelques provisions par le secours de Mazeppa. Charles répondit qu'il n'était pas homme à s'enfermer dans une ville. Piper alors le conjura de repasser la Desna et le Borysthene, de rentrer en Pologne, d'y donner à ses troupes des quartiers dont elles avaient besoin, de s'aider de la cavalerie légere des Polonais qui lui était absolument nécessaire, de soutenir le roi qu'il avait fait nommer, et de contenir le parti d'Auguste, qui commençait à lever la tête. Charles répliqua que ce serait fuir devant le czar, que la saison deviendrait plus favorable, qu'il fallait subjuguer l'Ukraine et marcher à Moscou (1).

Les armées russes et suédoises furent quelques semaines dans l'inaction, tant le froid fut violent au mois de janvier 1709; mais dès que le soldat put se servir de ses armes, Charles attaqua tous les petits postes qui se trouverent sur son passage. Il fallait envoyer de tous côtés des partis pour chercher des vivres, c'est-à-dire pour aller ravir à vingt

(1) Avoué par le chapelain Norberg, tome II, p. 263.

combien le roi aimait la justice, nous insérerons un billet de sa main au colonel Hielmen: « Monsieur le colonel, je suis bien aise qu'on ait « attrapé les paysans qui ont enlevé un Suédois : « quand on les aura convaincus de leur crime, on « les punira suivant l'exigence du cas, en les faisant « mourir. CHARLES, et plus bas BUDIS. » Tels sont les sentiments de justice et d'humanité du confesseur d'un roi; mais si les paysans de l'Ukraine avaient pu faire pendre des paysans d'Ostrogothie enrégimentés, qui se croyaient en droit de venir de si loin leur ravir la nourriture de leurs femmes et de leurs enfants, les confesseurs et les chapelains de ces Ukraniens n'auraient-ils pas pu bénir leur justice?

Mazeppa négociait depuis long-temps avec les Zaporaviens qui habitent vers les deux rives du Borysthene, et dont une partie habite les isles de ce fleuve (1). C'est cette partie qui compose ce peuple sans femmes et sans familles, subsistant de rapines, entassant leurs provisions dans leurs isles pendant l'hiver, et les allant vendre au printemps dans la petite ville de Pultava; les autres habitent des bourgs à droite et à gauche du fleuve. Tous ensemble choisissent un hetman particulier, et cet hetman est subordonné à celui de l'Ukraine. Celui qui était alors à la tête des Zaporaviens alla trouver Mazeppa; ces deux barbares s'abouchèrent, faisant porter chacun devant eux une queue de cheval et une massue.

(1) Voyez le chapitre I, pag. 41.

Pour faire connaître ce que c'était que cet hetman des Zaporaviens et son peuple, je ne crois pas indigne de l'histoire de rapporter comment le traité fut fait. Mazeppa donna un grand repas servi avec quelque vaisselle d'argent à l'hetman zaporavien et à ses principaux officiers: quand ces chefs furent ivres d'eau-de-vie, ils jurerent à table, sur l'évangile, qu'ils fourniraient des hommes et des vivres à Charles XII; après quoi ils emporterent la vaisselle et tous les meubles. Le maître d'hôtel de la maison courut apres eux, et leur remontra que cette conduite ne s'accordait pas avec l'évangile, sur lequel ils avaient juré; les domestiques de Mazeppa voulurent reprendre la vaisselle: les Zaporaviens s'attrouperent; ils vinrent en corps se plaindre à Mazeppa de l'affront inoui qu'on faisait à de si braves gens, et demanderent qu'on leur livrât le maître-d'hôtel, pour le punir selon les lois; il leur fut abandonné: et les Zaporaviens, selon les lois, se jeterent les uns aux autres ce pauvre homme, comme on pousse un ballon; après quoi on lui plongea un couteau dans le cœur.

Tels furent les nouveaux alliés que fut obligé de recevoir Charles XII; il en composa un régiment de deux mille hommes: le reste marcha par troupes separées contre les Cosaques et les Calmouks du czar répandus dans ces quartiers.

La petite ville de Pultava, dans laquelle ces Zaporaviens trafiquent, était remplie de provisions, et pouvait servir à Charles d'une place d'armes: elle est située sur la riviere de Vorskla, assez près d'une chaîne de montagnes qui la dominent au nord; le

côté de l'orient est un vaste désert; celui de l'occident est plus fertile et plus peuplé. La Vorskla va se perdre, à quinze grandes lieues au-dessous, dans le Borysthene. On peut aller de Pultava au septentrion gagner le chemin de Moscou, par les défilés qui servent de passage aux Tartares: cette route est difficile; les précautions du czar l'avaient rendue presque impraticable: mais rien ne paraissait impossible à Charles; et il comptait toujours prendre le chemin de Moscou après s'être emparé de Pultava: il mit donc le siege devant cette ville au commencement de mai.

CHAPITRE XVIII.

Bataille de Pultava.

C'ÉTAIT LÀ que Pierre l'attendait: il avait disposé ses corps d'armée à portée de se joindre et de marcher tous ensemble aux assiégeants. Il avait visité toutes les contrées qui entourent l'Ukraine, le duché de Séverie où coule la Desna, devenue célebre par sa victoire, et où cette riviere est déja profonde; le pays de Balcho dans lequel l'Occa prend sa source; les déserts et les montagnes qui conduisent aux Palus-Méotides: il était enfin auprès d'Azoph, et là il faisait nettoyer le port, construire des vaisseaux, fortifier la citadelle de Taganrok, mettant ainsi à profit, pour l'avantage de ses états,

le temps qui s'écoula entre les batailles de Desna et de Pultava.

Dès qu'il sait que cette ville est assiégée, il rassemble ses quartiers. Sa cavalerie, ses dragons, son infanterie, Cosaques, Calmouks, s'avancent de vingt endroits; rien ne manque à son armée, ni gros canon, ni pieces de campagne, ni munitions de toute espece, ni vivres, ni médicaments: c'était encore une supériorité qu'il s'était donnée sur son rival.

Le 15 juin 1709, il arrive devant Pultava avec une armée d'environ soixante mille combattants. La riviere Vorskla était entre lui et Charles; les assiégeants au nord-ouest, les Russes au sud-est.

Pierre remonte la riviere au-dessus de la ville, établit ses ponts, fait passer son armée, et tire un long retranchement qu'on commence et qu'on acheve en une seule nuit, vis-à-vis l'armée ennemie. Charles put juger alors si celui qu'il méprisait, et qu'il comptait détrôner à Moscou, entendait l'art de la guerre. Cette disposition faite, Pierre posta sa cavalerie entre deux bois, et la couvrit de plusieurs redoutes garnies d'artillerie. Toutes les mesures ainsi prises, il va reconnaître le camp des assiégeants pour en former l'attaque.

Cette bataille allait décider du destin de la Russie, de la Pologne, de la Suede, et de deux monarques sur qui l'Europe avait les yeux. On ne savait chez la plupart des nations attentives à ces grands intérêts, ni où étaient ces deux princes, ni quelle était leur situation: mais, après avoir vu partir de Saxe Charles XII victorieux à la tête de l'armée la plus formidable, après avoir su qu'il poursuivait par-

tout son ennemi, on ne doutait pas qu'il ne dût l'accabler; et qu'ayant donné des lois en Danemarck, en Pologne, en Allemagne, il n'allât dicter, dans le kremelin de Moscou, les conditions de la paix et faire un czar, après avoir fait un roi de Pologne. J'ai vu des lettres de plusieurs ministres qui confirmaient leurs cours dans cette opinion générale.

Le risque n'était point égal entre ces deux rivaux. Si Charles perdait une vie tant de fois prodiguée, ce n'était après tout qu'un héros de moins. Les provinces de l'Ukraine, les frontieres de Lithuanie et de Russie, cessaient alors d'être dévastées; la Pologne reprenait, avec sa tranquillité, son roi légitime déja réconcilié avec le czar, son bienfaiteur.

La Suede enfin épuisée d'hommes et d'argent pouvait trouver des motifs de consolation: mais si le czar périssait, des travaux immenses, utiles à tout le genre humain, étaient ensevelis avec lui, et le plus vaste empire de la terre retombait dans le chaos dont il était à peine tiré.

Quelques corps suédois et russes avaient été plus d'une fois aux mains sous les murs de la ville. Charles dans une de ces rencontres avait été blessé d'un coup de carabine qui lui fracassa les os du pied; il essuya des opérations douloureuses qu'il soutint avec son courage ordinaire, et fut obligé d'être quelques jours au lit. Dans cet état il apprit que Pierre devait l'attaquer: ses idées de gloire ne lui permirent pas de l'attendre dans ses retranchements; il sortit des siens, en se faisant porter sur un brancard. Le journal de Pierre-le-grand avoue que les

Suédois attaquerent avec une valeur si opiniâtre les redoutes garnies de canons qui protégeaient sa cavalerie, que, malgré sa résistance et malgré un feu continuel, ils se rendirent maîtres de deux redoutes. On a écrit que l'infanterie suédoise, maîtresse de deux redoutes, crut la bataille gagnée et cria victoire. Le chapelain Norberg, qui était loin du champ de bataille, au bagage (où il devait être), prétend que c'est une calomnie; mais que les Suédois aient crié victoire ou non, il est certain qu'ils ne l'eurent pas. Le feu des autres redoutes ne se ralentit point, et les Russes résisterent par-tout avec autant de fermeté qu'on les attaquait avec ardeur. Ils ne firent aucun mouvement irrégulier. Le czar rangea son armée en bataille hors de ses retranchements avec ordre et promptitude.

La bataille devint générale. Pierre faisait dans son armée la fonction de général major; le général Bauer commandait la droite, Menzikoff la gauche, Sheremetof le centre. L'action dura deux heures. Charles, le pistolet à la main, allait de rang en rang sur son brancard porté par ses drabans; un coup de canon tua un des gardes qui le portaient et mit le brancard en pieces. Charles se fit alors porter sur des piques; car il est difficile, quoi qu'en dise Norberg, que dans une action aussi vive on eût trouvé un nouveau brancard tout prêt. Pierre reçut plusieurs coups dans ses habits et dans son chapeau: ces deux princes furent continuellement au milieu du feu pendant toute l'action. Enfin, après deux heures de combat, les Suédois furent par-tout enfoncés: la confusion se mit parmi eux, et Charles XII fut

obligé de fuir devant celui qu'il avait taut méprisé. On mit à cheval dans sa fuite ce même héros qui n'avait pu y monter pendant la bataille : la nécessité lui rendit un peu de force ; il courut en souffrant d'extrêmes douleurs, devenues encore plus cuisantes par celle d'être vaincu sans ressource. Les Russes compterent neuf mille deux cent vingt-quatre Suédois morts sur le champ de bataille ; ils firent pendant l'action deux à trois mille prisonniers, sur-tout dans la cavalerie.

Charles XII précipitait sa fuite avec environ quatorze mille combattants, très peu d'artillerie de campagne, de vivres, de munitions, et de poudre. Il marcha vers le Borysthene au midi entre les rivieres de Vorskla et de Sol (1), dans le pays des Zaporaviens. Par-delà le Borysthene en cet endroit sont de grands déserts qui conduisent aux frontieres de la Turquie. Norberg assure que les vainqueurs n'oserent poursuivre Charles ; cependant il avoue que le prince Menzikoff se présenta sur les hauteurs avec dix mille hommes de cavalerie et un train d'artillerie considérable, quand le roi passait le Borysthene.

Quatorze mille Suédois se rendirent prisonniers de guerre à ces dix mille Russes : Levenhaupt, qui les commandait, signa cette fatale capitulation par laquelle il livrait au czar les Zaporaviens qui, ayant combattu pour son roi, se trouvaient dans cette armée fugitive. Les principaux prisonniers faits dans la bataille, et par la capitulation, furent le comte

(1) Ou Psol.

Piper, premier ministre, avec deux secrétaires d'état, et deux du cabinet; le feld-maréchal Renschild, les généraux Levenhaupt, Slipenbak, Rosen, Stakelber, Creuts, Hamilton; trois aides de camp généraux, l'auditeur général de l'armée, cinquante-neuf officiers de l'état major, cinq colonels, parmi lesquels était un prince de Wirtemberg; seize mille neuf cent quarante-deux soldats ou bas-officiers: enfin, en y comprenant les domestiques du roi et d'autres personnes suivant l'armée, il y en eut dix-huit mille sept cent quarante-six au pouvoir du vainqueur; ce qui, joint aux neuf mille deux cent vingt-quatre qui furent tués dans la bataille, et à près de deux mille hommes qui passerent le Borysthene à la suite du roi, fait voir qu'il avait en effet vingt-sept mille combattants sous ses ordres dans cette journée mémorable (1).

Il était parti de Saxe avec quarante cinq mille combattants: Levenhaupt en avait amené plus de seize mille de Livonie; rien ne restait de toute cette armée florissante: et d'une nombreuse artillerie, perdue dans ses marches, enterrée dans des marais, il n'avait conservé que dix-huit canons de fonte, deux obus et douze mortiers. C'était avec ces faibles

(1) On a imprimé à Amsterdam, en 1730, les mémoires de Pierre-le-Grand, par le prétendu boyard Ivan Nestesuranoy. Il est dit dans ces mémoires que le roi de Suede, avant de passer le Borysthene, envoya un officier général offrir la paix au czar. Les quatre tomes de ces mémoires sont un tissu de faussetés et d'inepties pareilles, ou de gazettes compilées.

armes qu'il avait entrepris le siege de Pultava, et qu'il avait attaqué une armée pourvue d'une artillérie formidable : aussi l'accuse-t-on d'avoir montré depuis son départ d'Allemagne plus de valeur que de prudence. Il n'y eut de morts du côté des Russes que cinquante-deux officiers et douze cent quatre-vingt-treize soldats : c'est une preuve que leur disposition était meilleure que celle de Charles, et que leur feu fut infiniment supérieur.

Un ministre envoyé à la cour du czar prétend, dans ses mémoires, que Pierre ayant appris le dessein de Charles XII de se retirer chez les Turcs, lui écrivit pour le conjurer de ne point prendre cette résolution désespérée, et de se remettre plutôt entre ses mains qu'entre celles de l'ennemi naturel de tous les princes chrétiens. Il lui donnait sa parole d'honneur de ne point le retenir prisonnier, et de terminer leurs différents par une paix raisonnable. La lettre fut portée par un exprès jusqu'à la riviere de Bug, qui sépare les déserts de l'Ukraine des états du grand seigneur. Il arriva lorsque Charles était déja en Turquie, et rapporta la lettre à son maître. Le ministre ajoute qu'il tient ce fait (1) de celui-là même qui avait été chargé de la lettre. Cette anecdote n'est pas sans vraisemblance, mais elle ne se trouve ni dans le journal de Pierre-le-grand, ni dans aucun des mémoires qu'on m'a confiés. Ce qui est le plus important dans cette bataille, c'est que de toutes

(1) Ce fait se trouve aussi dans une lettre imprimée au-devant des Anecdotes de Russie.

celles qui ont jamais ensanglanté la terre, c'est la seule qui, au lieu de ne produire que la destruction, ait servi au bonheur du genre humain, puisqu'elle a donné au czar la liberté de policer une grande partie du monde.

Il s'est donné en Europe plus de deux cents batailles rangées depuis le commencement de ce siecle jusqu'à l'année où j'écris. Les victoires les plus signalées et les plus sanglantes n'ont eu d'autres suites que la réduction de quelques petites provinces, cédées ensuite par des traités et reprises par d'autres batailles. Des armées de cent mille hommes ont souvent combattu; mais les plus violents efforts n'ont eu que des succès faibles et passagers : on a fait les plus petites choses avec les plus grands moyens. Il n'y a point d'exemple, dans nos nations modernes, d'aucune guerre qui ait compensé par un peu de bien le mal qu'elle a fait; mais il a résulté de la journée de Pultava la félicité du plus vaste empire de la terre.

CHAPITRE XIX.

Suites de la victoire de Pultava. Charles XII réfugié chez les Turcs. Auguste, détrôné par lui, rentre dans ses états. Conquêtes de Pierre-le-Grand.

CEPENDANT on présentait au vainqueur tous les principaux prisonniers ; le czar leur fit rendre leurs épées et les invita à sa table. Il est assez connu qu'en buvant à leur santé il leur dit : « Je bois à la « santé de mes maîtres dans l'art de la guerre : » mais la plupart de ses maîtres, du moins tous les officiers subalternes et tous les soldats, furent bientôt envoyés en Sibérie. Il n'y avait point de cartel entre les Russes et les Suédois : le czar en avait proposé un avant le siege de Pultava, Charles le refusa ; et ses Suédois furent en tout les victimes de son indomtable fierté.

C'est cette fierté, toujours hors de saison, qui causa toutes les aventures de ce prince en Turquie, et toutes ses calamités plus dignes d'un héros de l'*Arioste* que d'un roi sage : car, dès qu'il fut auprès de Bender, on lui conseilla d'écrire au grand visir, selon l'usage, et il crut que ce serait trop s'abaisser. Une pareille opiniâtreté le brouilla avec tous les ministres de la Porte successivement : il ne savait s'accommoder ni au temps ni aux lieux (1).

(1) La Motraye, dans le récit de ses voyages, rap-

Aux premieres nouvelles de la bataille de Pultava, ce fut une révolution générale dans les esprits et dans les affaires en Pologne, en Saxe, en Suede, en Silésie. Charles, quand il donnait des lois, avait exigé de l'empereur d'Allemagne, Joseph I, qu'on dépouillât les catholiques de cent cinq églises en faveur des Silésiens de la confession d'Augsbourg; les catholiques reprirent presque tous les temples luthériens dès qu'ils furent informés de la disgrace de Charles. Les Saxons ne songerent qu'à se venger des extorsions d'un vainqueur qui leur avait coûté, disaient-ils, vingt-trois millions d'écus. Leur électeur, roi de Pologne, protesta sur-le-champ contre l'abdication qu'on lui avait arrachée; et, étant rentré dans les bonnes graces du czar, il s'empressa de remonter sur le trône de Pologne. La Suede consternée crut long-temps son roi mort, et le sénat incertain ne pouvait prendre aucun parti.

Pierre prit incontinent celui de profiter de sa victoire: il fait partir le maréchal Sheremetof avec une armée pour la Livonie, sur les frontieres de laquelle ce général s'était signalé tant de fois. Le prince Menzikoff fut envoyé en diligence avec une nombreuse cavalerie pour seconder le peu de troupes laissées en Pologne, pour encourager toute la noblesse du parti d'Auguste, pour chasser le compé-

porte une lettre de Charles XII au grand visir; mais cette lettre est fausse, comme la plupart des récits de ce voyageur mercenaire: et Norberg lui-même avoue que le roi de Suede ne voulut jamais écrire au grand visir.

titeur que l'on ne regardait plus que comme un rebelle, et pour dissiper quelques troupes suédoises qui restaient encore sous le général suédois Crassau.

Pierre part bientôt lui-même, passe par la Kiovie, par les palatinats de Chelm et de la haute Volhinie, arrive à Lublin, se concerte avec le général de la Lithuanie; il voit ensuite les troupes de la couronne qui prêtent serment de fidélité au roi Auguste; de là il se rend à Varsovie, et jouit à Thorn du plus beau de tous les triomphes; celui de recevoir les remerciements d'un roi auquel il rendait ses états. C'est là qu'il conclut un traité contre la Suede avec les rois de Danemarck, de Pologne et de Prusse. Il s'agissait déja de reprendre toutes les conquêtes de Gustave-Adolphe. Pierre faisait revivre les anciennes prétentions des czars sur la Livonie, l'Ingrie, la Carélie, et sur une partie de la Finlande; le Danemarck revendiquait la Scanie; le roi de Prusse, la Poméranie.

La valeur infortunée de Charles ébranlait ainsi tous les édifices que la valeur heureuse de Gustave-Adolphe avait élevés. La noblesse polonaise venait en foule confirmer ses serments à son roi, ou lui demander pardon de l'avoir abandonné; presque tous reconnaissaient Pierre pour leur protecteur.

Aux armes du czar, à ces traités, à cette révolution subite, Stanislas n'eut à opposer que sa résignation: il répandit un écrit qu'on appelle *Universal*, dans lequel il dit qu'il est prêt à renoncer à la couronne si la république l'exige.

Pierre, après avoir tout concerté avec le roi de Pologne, et ayant ratifié le traité avec le Danemarck,

partit incontinent pour achever sa négociation avec le roi de Prusse. Il n'était pas encore en usage chez les souverains d'aller faire eux-mêmes les fonctions de leurs ambassadeurs : ce fut Pierre qui introduisit cette coutume nouvelle et peu suivie. L'électeur de Brandebourg, premier roi de Prusse, alla conférer avec le czar à Marienverder, petite ville située dans la partie occidentale de la Poméranie, bâtie par les chevaliers teutoniques, et enclavée dans la lisiere de la Prusse devenue royaume. Ce royaume était petit et pauvre, mais son nouveau roi y étalait, quand il y voyageait, la pompe la plus fastueuse : c'est dans cet éclat qu'il avait déja reçu Pierre à son premier passage, quand ce prince quitta son empire pour aller s'instruire chez les étrangers. Il reçut le vainqueur de Charles XII avec encore plus de magnificence. Pierre ne conclut d'abord avec le roi de Prusse qu'un traité défensif, mais qui ensuite acheva la ruine des affaires de Suede.

Nul instant n'était perdu. Pierre, après avoir achevé rapidement les négociations, qui par-tout ailleurs sont si longues, va joindre son armée devant Riga, la capitale de la Livonie, commence par bombarder la place, met le feu lui-même aux trois premieres bombes, forme ensuite un blocus ; et, sûr que Riga ne lui peut échapper, il va veiller aux ouvrages de sa ville de Pétersbourg, à la construction des maisons, à sa flotte ; pose de ses mains la quille d'un vaisseau de cinquante-quatre canons, et part ensuite pour Moscou. Il se fit un amusement de travailler aux préparatifs du triomphe qu'il étala

dans cette capitale; il ordonna toute la fête, travailla lui-même, disposa tout.

L'année 1710 commença par cette solennité nécessaire alors à ses peuples, auxquels elle inspirait des sentiments de grandeur, et agréable à ceux qui avaient craint de voir entrer en vainqueurs dans leurs murs ceux dont on triomphait; on vit passer, sous sept arcs magnifiques, l'artillerie des vaincus, leurs drapeaux, leurs étendards, le brancard de leur roi, les soldats, les officiers, les généraux, les ministres prisonniers tous à pied, au bruit des cloches, des trompettes, de cent pieces de canon, et des acclamations d'un peuple innombrable, qui se faisaient entendre quand les canons se taisaient. Les vainqueurs à cheval fermaient la marche, les généraux à la tête, et Pierre à son rang de général major. A chaque arc de triomphe on trouvait des députés des différents ordres de l'état; et au dernier, une troupe choisie de jeunes enfants de boyards vêtus à la romaine, qui présentaient des lauriers au monarque victorieux.

A cette fête publique succéda une cérémonie non moins satisfaisante. Il était arrivé, en 1708, une aventure d'autant plus désagréable que Pierre était alors malheureux. Matéof, son ambassadeur à Londres auprès de la reine Anne, ayant pris congé, fut arrêté avec violence par deux officiers de justice au nom de quelques marchands anglais, et conduit chez un juge de paix pour la sûreté de leurs créances. Les marchands anglais prétendaient que les lois du commerce devaient l'emporter sur les privileges des

ministres : l'ambassadeur du czar, et tous les ministres publics qui se joignirent à lui, disaient que leur personne doit être toujours inviolable. Le czar demanda fortement justice par ses lettres à la reine Anne; mais elle ne pouvait la lui faire, parceque les lois d'Angleterre permettaient aux marchands de poursuivre leurs débiteurs, et qu'aucune loi n'exemptait les ministres publics de cette poursuite. Le meurtre de Patkul, ambassadeur du czar, exécuté l'année précédente par les ordres de Charles XII, enhardissait le peuple d'Angleterre à ne pas respecter un caractere si cruellement profané : les autres ministres qui étaient alors à Londres furent obligés de répondre pour celui du czar; et enfin tout ce que put faire la reine en sa faveur, ce fut d'engager le parlement à passer un acte par lequel dorénavant il ne serait plus permis de faire arrêter un ambassadeur pour ses dettes : mais après la bataille de Pultava il fallut faire une satisfaction plus authentique. La reine lui fit des excuses publiques par une ambassade solennelle. M. de Widworth, choisi pour cette cérémonie, commença sa harangue par ces mots : *Très haut et très puissant empereur.* Il lui dit qu'on avait mis en prison ceux qui avaient osé arrêter son ambassadeur, et qu'on les avait déclarés infâmes; il n'en était rien, mais il suffisait de le dire; et le titre d'empereur, que la reine ne lui donnait pas avant la bataille de Pultava, marquait assez la considération qu'il avait en Europe. On lui donnait déja communément ce titre en Hollande; et non seulement ceux qui l'avaient vu travailler avec eux dans les chantiers de Sardam, et qui s'intéres-

saient davantage à sa gloire, mais tous les principaux de l'état, l'appelaient à l'envi du nom d'empereur, et célébraient sa victoire par des fêtes en présence du ministre de Suede.

Cette considération universelle qu'il s'était donnée par sa victoire, il l'augmentait en ne perdant pas un moment pour en profiter. Elbing est d'abord assiégée : c'est une ville anséatique de la Prusse royale en Pologne ; les Suédois y avaient encore une garnison. Les Russes montent à l'assaut, entrent dans la ville, et la garnison se rend prisonniere de guerre : cette place était un des grands magasins de Charles XII ; on y trouva cent quatre-vingt-trois canons de bronze, et cent cinquante-sept mortiers. Aussitôt Pierre se hâte d'aller de Moscou à Pétersbourg : à peine arrivé, il s'embarque sous sa nouvelle forteresse de Crouslot, côtoie les côtes de la Carélie ; et, malgré une violente tempête, il amene sa flotte devant Vibourg, la capitale de la Carélie en Finlande, tandis que ses troupes de terre approchent sur des marais glacés : la ville est investie, et le blocus de la capitale de la Livonie est resserré. Vibourg se rend bientôt après la brêche faite, et une garnison, composée d'environ quatre mille hommes, capitule, mais sans pouvoir obtenir les honneurs de la guerre ; elle fut faite prisonniere malgré la capitulation. Pierre se plaignait de plusieurs infractions de la part des Suédois ; il promit de rendre la liberté à ces troupes quand les Suédois auraient satisfait à ses plaintes : il fallut sur cette affaire demander les ordres du roi de Suede toujours inflexible ; et ces soldats, que Charles aurait pu

délivrer, resterent captifs. C'est ainsi que le prince d'Orange, roi d'Angleterre, Guillaume III, avait arrêté, en 1695, le maréchal de Boufflers malgré la capitulation de Namur. Il y a plusieurs exemples de ces violations, et il serait à souhaiter qu'il n'y en eût point.

Après la prise de cette capitale, le siege de Riga devint bientôt un siege régulier, poussé avec vivacité : il fallait rompre les glaces dans la riviere de Duna qui baigne au nord les murs de la ville. La contagion, qui désolait depuis quelque temps ces climats, se mit dans l'armée assiégeante, et lui enleva neuf mille hommes : cependant le siege ne fut point ralenti, il fut long, et la garnison obtint les honneurs de la guerre ; mais on stipula dans la capitulation que tous les officiers et soldats livoniens resteraient au service de la Russie, comme citoyens d'un pays qui en avait été démembré, et que les ancêtres de Charles XII avaient usurpé ; les privileges dont son pere avait dépouillé les Livoniens leur furent rendus, et tous les officiers entrerent au service du czar : c'était la plus noble vengeance qu'il pût prendre du meurtre du livonien Patkul, son ambassadeur, condamné pour avoir défendu ces mêmes privileges. La garnison était composée d'environ cinq mille hommes. Peu de temps après la citadelle de Pennamunde fut prise ; on trouva, tant dans la ville que dans ce fort, plus de huit cents bouches à feu.

Il manquait, pour être entièrement maître de la Carélie, la forte ville de Kexholm sur le lac Ladoga, située dans une isle, et qu'on regardait comme im-

prenable : elle fut bombardée quelque temps après et bientôt rendue. L'isle d'Oesel, dans la mer qui borde le nord de la Livonie, fut soumise avec la même rapidité.

Du côté de l'Estonie, province de la Livonie, vers le septentrion et sur le golfe de Finlande, sont les villes de Pernau et de Revel; si on en était maître, la conquête de la Livonie était achevée. Pernau se rendit après un siege de peu de jours, et Revel se soumit sans qu'on tirât contre la ville un seul coup de canon; mais les assiégés trouverent le moyen d'échapper au vainqueur dans le temps même qu'ils se rendaient prisonniers de guerre : quelques vaisseaux de Suede aborderent à la rade pendant la nuit; la garnison s'embarqua, ainsi que la plupart des bourgeois; et les assiégeants, en entrant dans la ville, furent étonnés de la trouver déserte. Quand Charles XII remportait la victoire de Nerva, il ne s'attendait pas que ses troupes auraient un jour besoin de pareilles ruses de guerre.

En Pologne, Stanislas, voyant son parti détruit, s'était réfugié dans la Poméranie, qui restait à Charles XII; Auguste régnait, et il était difficile de décider si Charles avait eu plus de gloire à le détrôner que Pierre à le rétablir.

Les états du roi de Suede étaient encore plus malheureux que lui : cette maladie contagieuse, qui avait ravagé toute la Livonie, passa en Suede, et enleva trente mille personnes dans la seule ville de Stockholm, elle y ravagea les provinces déja trop dénuées d'habitants; car, pendant dix années de

suite, la plupart étaient sortis du pays pour aller périr à la suite de leur maître.

Sa mauvaise fortune le poursuivait dans la Poméranie. Ses troupes de Pologne s'y étaient retirées au nombre de onze mille combattants; le czar, le roi de Danemarck, celui de Prusse, l'électeur d'Hanovre, le duc de Holstein, s'unirent tous ensemble pour rendre cette armée inutile, et pour forcer le général Crassau, qui la commandait, à la neutralité. La régence de Stockholm, ne recevant point de nouvelles de son roi, se crut trop heureuse, au milieu de la contagion qui dévastait la ville, de signer cette neutralité, qui semblait du moins devoir écarter les horreurs de la guerre d'une de ses provinces. L'empereur d'Allemagne favorisa ce traité singulier: on stipula que l'armée suédoise qui était en Poméranie n'en pourrait sortir pour aller défendre ailleurs son monarque; il fut même résolu dans l'empire d'Allemagne de lever une armée pour faire exécuter cette convention qui n'avait point d'exemple: c'est que l'empereur, qui était alors en guerre contre la France, espérait faire entrer l'armée suédoise à son service. Toute cette négociation fut conduite pendant que Pierre s'emparait de la Livonie, de l'Estonie, et de la Carélie.

Charles XII, qui pendant tout ce temps-là faisait jouer de Bender à la Porte ottomane tous les ressorts possibles pour engager le divan à déclarer la guerre au czar, reçut cette nouvelle comme un des plus funestes coups que lui portait sa mauvaise fortune: il ne put soutenir que son sénat de Stockholm eût lié les mains à son armée: ce fut alors qu'il lui

écrivit qu'il enverrait une de ses bottes pour le gouverner.

Les Danois cependant préparaient une descente en Suede. Toutes les nations de l'Europe étaient alors en guerre; l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la France, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, combattaient encore pour la succession du roi d'Espagne Charles II, et tout le nord était armé contre Charles XII. Il ne manquait qu'une querelle avec la Porte ottomane pour qu'il n'y eût pas un village d'Europe qui ne fût exposé aux ravages. Cette querelle arriva lorsque Pierre était au plus haut point de sa gloire, et précisément parcequ'il y était.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DU PREMIER VOLUME.